

Simulacron 3

Galouye, Daniel F.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Daniel F.
Galouye
Simulacron 3



folio
SF

DANIEL F. GALOUYE

Simulacron 3

Traduit de l'américain par
Frank STRASCHITZ

ÉDITIONS J'AI LU

Ce roman a paru sous le titre original :
SIMULACRON 3

© Daniel F. Galouye, 1964
Bantam Books, Inc., New York

Pour la traduction française :
Éditions Opta

Dès le début, il fut évident que la soirée allait confirmer l'extraordinaire réputation d'hôte de Horace P. Siskin.

Avec le Trio des Culbuteurs de Tycho, il avait déjà offert le spectacle le plus fascinant de l'année. Mais en dévoilant le premier hypnocristal de Syrtis Major, il atteignait manifestement des sommets inégalés.

Quant à moi, je dois dire que le trio et le cristal, malgré leurs mérites, allaient m'apparaître d'une parfaite banalité avant que la réception tire à sa fin. Car je puis affirmer qu'il n'y a rien d'aussi bizarre que de voir un homme, tout simplement, disparaître...

Ce qui, soit dit en passant, ne faisait *pas* partie du programme.

Pour illustrer les extravagances de Siskin, qu'il me suffise de faire remarquer que le numéro des Culbuteurs nécessitait une gravité simililunaire. L'encombrante et décorative plate-forme anti-G dominait une des pièces du spacieux duplex, tandis que les générateurs occupaient presque toute la terrasse.

La présentation de l'hypnocristal constituait à elle seule un spectacle entier, placé sous la surveillance de deux médecins. Sans prévoir le moins du monde les événements incongrus que la soirée me réservait, je regardais ce spectacle avec un intérêt mitigé.

Il y avait près de moi une mince jeune femme brune dont les yeux vifs et noirs s'embuèrent et laissèrent couler des flots de larmes lorsqu'une facette du cristal les baigna de ses doux reflets bleutés.

L'insensible rotation du cristal envoyait dans la pièce peu éclairée des rais de lumière polychrome, pareils aux rayons d'une immense roue. Le mouvement radial cessa et un rayon cramoisi tomba sur le visage méfiant d'un des plus anciens partenaires commerciaux de Siskin.

— Non ! réagit-il instantanément. Je n'ai jamais fumé de ma vie ! Et ce n'est pas maintenant que je commencerai !

Les rires déferlèrent dans la salle et le cristal reprit sa rotation.

Ne tenant pas à être sa prochaine victime, je me rendis à pas de loup dans la pièce où étaient servis les rafraîchissements.

Au bar, je composai un Scotch-astéroïd à l'auto-serveur, puis me tournai vers la fenêtre d'où l'on découvrait la ville étincelante.

Une voix s'éleva derrière moi :

— Demandez-moi donc un bourbon à l'eau, Doug. Vous serez gentil.

C'était Siskin. Dans la lumière étouffée, il paraissait

incroyablement petit. Les apparences peuvent être trompeuses ! Il faisait à peine un mètre soixante mais avait le port fier et assuré d'un géant – ce qu'il était d'ailleurs, financièrement parlant. Ses abondants cheveux, à peine parsemés de blanc, démentaient ses soixante-quatre ans, de même que son visage encore lisse et ses yeux gris toujours en mouvement.

— Un bourbon à l'eau, confirmai-je sèchement en composant sa commande.

Il s'adossa contre le bar.

— Vous ne semblez pas vous amuser, remarqua-t-il avec un soupçon d'animosité.

Je m'abstins de tout commentaire.

Il posa sa chaussure de pointure 38 sur le barreau d'un tabouret.

— Cette soirée a coûté cher. Et tout cela pour vous. Vous auriez pu manifester *un peu* d'intérêt.

Il ne plaisantait qu'à moitié.

Je lui tendis son verre qui venait d'arriver.

— *Tout* cela pour moi ?

— Pas entièrement, à vrai dire. (Il rit.) Il ne faut pas sous-estimer l'intérêt promotionnel.

— C'est ce qu'il m'a semblé. La presse et la télé sont bien représentées.

— Vous n'avez pas d'objections, j'espère ? Cela peut aider Réactions & Co à démarrer.

Je pris mon verre sur le plateau d'arrivée et en vidai la moitié d'un trait.

— La REACO se passera fort bien de toute aide de ce genre.

Siskin se rebella légèrement, selon son habitude dès qu'il se heurte à la moindre opposition.

— Hall, je vous aime bien. J'ai prévu beaucoup de choses pour votre avenir – et pas seulement dans la REACO. Toutefois...

— Seule Réactions m'intéresse.

— Toutefois, continua-t-il, votre rôle actuel est purement technique. Vous devez faire votre travail de directeur et laisser à mes spécialistes le soin de la promotion.

Nous bûmes en silence. Puis il joua à tourner son verre dans ses mains minuscules.

— Évidemment, je conçois que cela vous irrite de ne pas posséder de participation à la compagnie.

— Je ne désire pas d'actions. Je suis suffisamment bien payé. Je tiens à mener le travail à son terme, c'est tout.

— La situation de Hannon Fuller était différente, voyez-vous. Il était l'inventeur du système, et il m'a demandé mon soutien financier. Nous avons créé la compagnie – à huit, pour être précis – et il détenait

officiellement vingt pour cent des fonds.

— Ayant été son assistant pendant cinq ans, je sais tout cela.

Je commandai la même chose à l'auto-serveur.

— Alors *pourquoi* êtes-vous venu bouder ici ?

Des reflets de l'hypnocristal couraient sur le plafond et s'épandaient sur les fenêtres, oblitérant les lumières de la ville. Dans la pièce à côté, une femme poussait des hurlements aigus qui furent couverts par un immense éclat de rire.

Je me redressai de toute ma hauteur et regardai insolemment Siskin.

— Fuller n'est mort que depuis une semaine. Je me fais l'effet d'un chacal, à fêter ma promotion.

J'allais partir, mais Siskin se hâta de dire :

— Vous auriez été nommé de toute façon. Fuller ne serait pas resté directeur technique longtemps. La tension était trop forte pour lui.

— La version que je connais est différente. Fuller était déterminé à vous empêcher d'utiliser le simulateur d'environnement social pour des prévisions de probabilités politiques.

La démonstration de l'hypnocristal se terminait et la clameur submergea le bar, tandis que surgissait un groupe de femmes gesticulantes, en robes longues, escortées de leurs cavaliers.

La jeune blonde qui menait l'assaut se dirigea droit sur moi. Avant que je puisse m'éclipser, elle avait, d'un geste possessif, appliqué ma main contre son corsage broché d'or. Son regard manifestait un émerveillement exagéré. Des tresses argentées battaient ses épaules nues.

— Mr Hall ! C'est tout simplement stupéfiant, n'est-ce pas ? cet hypnocristal martien. Je suppose que vous y êtes pour quelque chose ?

Je levai les yeux sur Siskin, mais il avait profité de l'occasion pour s'éclipser. Puis je reconnus la fille : c'était une de ses secrétaires particulières. La manœuvre était claire : elle était chargée – en sus de ses attributions normales – d'une mission de conciliation.

— Vous vous trompez. C'était une idée de votre patron.

— Oh..., fit-elle en le regardant s'éloigner avec admiration. Quel homme ingénieux et plein d'imagination ! (Je voulus me retirer, mais on lui avait bien fait la leçon.) Et votre spécialité est la stimul... stimulation... ?

— Simulelectronique.

— C'est fascinant ! J'ai cru comprendre que, lorsque Mr Siskin et vous aurez mis au point votre machine... je peux dire machine, n'est-ce pas ?

— Il s'agit d'un simulateur d'environnement total. Nous l'appelons Simulacron 3.

— ... que lorsque vous aurez mis votre simulateur au point, nous

serons débarrassés des fouineurs.

Ce mot désignait les sondeurs de réactions publiques. J'avoue n'avoir aucun grief contre ces derniers, car j'estime que chacun a le droit de gagner son pain, même en espionnant les habitudes et actions quotidiennes du public.

— Nous ne voulons priver personne de son travail, lui expliquai-je, mais lorsque les sondages d'opinion seront entièrement automatisés, cela entraînera inévitablement quelques modifications de l'emploi.

Elle se pressa contre mon bras et m'entraîna vers la fenêtre.

— Parlez-moi de votre... simulateur, Mr Hall. Et appelez-moi Dorothy.

— Il n'y a pas grand-chose à dire.

— Allons, ne soyez pas modeste !

Puisqu'elle persistait dans sa manœuvre – sur l'instigation de Siskin, bien sûr – je n'avais qu'à me lancer, moi aussi, dans une manœuvre qui passerait bien au-dessus de sa tête.

— Voyez-vous, Miss Ford, nous vivons dans une société complexe qui préfère éliminer des affaires le hasard. D'où ce foisonnement d'organismes d'études de marché. Avant de lancer un produit, on désire savoir qui l'achètera, en quelle quantité et à quel prix ; quelle est la méthode la plus efficace en vue d'obtenir une conversion religieuse ; quelles chances le gouverneur Stone a d'être réélu ; quels articles sont demandés ; si tante Bessie préférera le bleu ou le rose l'année prochaine.

Elle m'interrompit par un rire cristallin.

— Un œil derrière chaque buisson !

— Exactement. Des sondeurs d'opinion à la pelle. Ils embêtent tout le monde, bien sûr, mais ils ont un statut officiel.

— Et vous allez supprimer tout cela, Mr Siskin et vous ?

— Grâce à Hannon J. Fuller, nous avons découvert un meilleur moyen. Nous pouvons simuler électroniquement un milieu social et le peupler de simulacres subjectifs, dits unités de réaction. En manipulant l'environnement, en stimulant les unités, nous pouvons estimer leur comportement dans des situations hypothétiques.

Le sourire éclatant de la fille devint incertain, puis s'épanouit à nouveau.

— Je vois, dit-elle.

Mais elle ne voyait rien du tout, ce qui m'encouragea à persévérer dans ma tactique.

— Le simulateur est un modèle électromathématique d'une communauté type. Il permet d'obtenir des prévisions du comportement à longue échéance, prévisions beaucoup plus sûres que tous les sondages de réactions publiques.

Elle parvint à rire, ce qui était méritoire.

— Bien sûr ! Je ne m'étais jamais imaginé... Soyez gentil, Doug, cherchez-nous quelque chose à boire. N'importe quoi.

Un sens du devoir mal placé envers les Entreprises Siskin m'aurait sans doute fait accéder à son désir, mais la foule était si dense autour du bar que j'hésitai. Un jeune Turc de la promotion en profita pour fondre sur la cible Dorothy.

Soulagé, j'allai vers le buffet. Siskin, pris entre un journaliste et un reporter TV, dissertait avec un sourire radieux sur les futures merveilles du simulateur de la REACO.

— Cette nouvelle application de la simulelectronique – dont le processus est gardé secret – peut avoir sur notre culture un effet tel que tout le reste des Entreprises Siskin deviendra un secteur d'activités secondaire.

Le reporter TV posa une question. La réponse de Siskin fut percutante :

— Comparée à la simulelectronique, c'est un procédé *primitif*. Les prévisions par ordinateur se bornent à *une seule* ligne d'investigation. Le simulateur d'environnement total REACO – nous l'appelons Simulacron 3 – pourra fournir la réponse à *toute* question concernant des réactions hypothétiques dans toute la gamme du comportement humain.

Il parodiait Fuller, évidemment. Mais dans sa bouche les mots prenaient un son vaniteux. Fuller, lui, avait eu foi en son simulateur, comme s'il se fût agi d'une religion et non d'un bâtiment de trois étages bourrés de circuits compliqués.

En pensant à Fuller, je me sentais peu apte à prendre sa suite. Directeur dévoué à sa tâche, ami chaleureux et attentionné, et... personnage excentrique, soit. Mais seulement à cause de l'immense importance qu'il attachait à sa tâche. Pour Siskin, le Simulacron 3 n'était peut-être qu'un investissement. Pour Fuller, c'était une porte pleine de promesses inconnues qui pouvait s'ouvrir sur un monde nouveau et meilleur.

Des nécessités financières l'avaient conduit à se lier aux Entreprises Siskin. Mais pour lui le simulateur n'était pas une source de revenus ; c'était avant tout un outil permettant d'explorer à fond le domaine mystérieux des inter-réactions sociales et des relations humaines, et peut-être d'aboutir à une société plus ordonnée, d'un bout à l'autre de l'échelle sociale.

Peu à peu, je m'approchai de la porte. Du coin de l'œil, je vis Siskin abandonner ses journalistes. Il traversa rapidement la pièce pour me barrer la route.

— Vous n'avez quand même pas l'intention de nous abandonner ?

Faisait-il seulement allusion à la possibilité que je coupe déjà court à la soirée ? Certes, la REACO connaîtrait de beaux succès sans moi.

Mais pour que Siskin puisse empocher un maximum de dividendes, il fallait que je reste pour y apporter quelques améliorations dont Fuller s'était confié à moi.

À ce moment, on sonna à la porte et l'écran TV s'illumina, montrant l'image d'un homme maigre, impeccablement vêtu, portant à la manche gauche le brassard de l'Association des Enquêteurs Certifiés.

Siskin s'en lécha les lèvres.

— Un fouineur ! Cela va donner un peu de vie à la soirée.

Il appuya sur le bouton. La porte s'ouvrit et le visiteur se présenta :

— John Cromwell, Enquêteur n° 1146-A2. Je représente la Fondation Foster de Sondages d'Opinion, sous contrat auprès de la Commission du Budget de la Chambre des Députés.

L'homme jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Siskin, vers les invités groupés autour du bar et du buffet. Il manifestait à la fois de l'impatience et de la gêne.

— Mais voyons, protesta Siskin en me lançant un coup d'œil, nous sommes pratiquement au milieu de la nuit !

— Il s'agit d'une enquête prioritaire de type A, ordonnée par le Corps Législatif de l'État. Vous êtes bien Mr Horace P. Siskin ?

— Oui, fit Siskin en croisant les bras.

— Parfait. (L'autre sortit un paquet de formulaires et un stylo.) Je dois enregistrer votre opinion sur les perspectives économiques de l'année fiscale à venir, en relation avec leur effet sur le revenu public.

— Je ne répondrai à aucune question, dit Siskin avec entêtement.

Sachant ce qui se préparait, quelques invités s'étaient approchés pour écouter. Certains riaient d'avance.

Le fouineur fronça les sourcils.

— Vous devez répondre. Vous êtes un sujet enregistré, qualification : homme d'affaires.

S'il était aussi cérémonieux, c'était parce qu'il s'agissait d'une mission officielle. Pour les enquêtes commerciales, les procédés étaient nettement plus sommaires.

— Je refuse toujours de répondre, déclara Siskin. Si vous vous référez à l'article 326 du Code des Enquêteurs...

— Je trouverai que les divertissements privés ne doivent pas être interrompus à fins d'enquêtes, cita l'autre. Mais cette clause n'est pas applicable dans le cas où l'enquête est demandée par les pouvoirs publics.

Siskin s'esclaffa du formalisme exagéré de son visiteur, le prit par le bras et l'entraîna vers le bar.

— Venez prendre un verre. Je me déciderai peut-être à vous répondre, en fin de compte.

Son circuit d'admission délivré de la biorésistance de l'enquêteur,

la porte commença à se refermer mais, comme un autre visiteur arrivait, elle resta entrouverte.

Chauve, émacié, le nouveau venu parcourut la salle des yeux, en jouant nerveusement avec ses doigts. Il ne m'avait pas vu car je lui étais caché par la porte. Il sursauta lorsque j'apparus devant lui.

— Lynch ! m'exclamai-je. Où vous cachiez-vous depuis une semaine ?

Morton Lynch était chargé de la sécurité intérieure de la REACO. Ces derniers temps, il avait souvent travaillé le soir et était devenu très proche de Hannon Fuller, qui préférait également travailler la nuit.

— Hall ! (Sa voix était rauque et étouffée. Son regard ne quittait pas le mien.) Il faut que je vous parle ! Mon Dieu, il faut que je parle à *quelqu'un* !

Je le fis entrer. Deux fois déjà il avait disparu – pour revenir, hagard et épuisé, après une semaine d'orgies de stimulation cérébrale électronique. Depuis trois jours, on se demandait s'il fallait attribuer son absence à une réaction au décès de Fuller ou s'il s'était terré dans une boîte corticodélique. En le voyant, il était évident qu'il ne revenait pas d'un « voyage » cortical.

Je l'emmenai sur le toit-terrasse désert.

— Il s'agit de l'accident de Fuller ?

— Oh ! oui, sanglota-t-il en s'affalant dans un fauteuil de rotin. Sauf que ce n'était *pas* un accident !

— Qui l'a tué alors ? Comment...

— Personne.

— Mais...

Vers le sud, au delà de l'immense tapis tissé de lumières symétriques, la fusée lunaire s'éleva vers le firmament dans un grondement sourd, ensanglantant la ville de reflets rouges.

Lynch faillit bondir de sa chaise lorsque le grondement nous atteignit. Je le pris par les épaules pour le rassurer.

— Attendez un moment. Je vais vous chercher quelque chose à boire.

Il vida d'un trait le verre de bourbon sec que je lui ramenai, puis le laissa tomber à terre.

— Non, reprit-il d'une voix mal assurée, Fuller n'a pas été assassiné.

— Il a marché sur un conducteur à haute tension, lui rappelai-je. Il était tard. Fuller était épuisé. Vous étiez là ?

— Non. Trois heures auparavant, nous avions longuement parlé. Ce qu'il m'a dit... Je croyais qu'il était fou. Il ne tenait pas particulièrement à m'en parler, mais il fallait qu'il se confie à quelqu'un, à n'importe qui. Vous étiez en congé. Et puis...

— Oui ?

— Il m'a dit qu'il allait être tué parce qu'il avait décidé de ne pas continuer à garder le secret.

— Quel secret ?

Lynch était trop emporté par son récit pour prendre garde à mon interruption.

— Il m'a dit aussi que s'il disparaissait ou mourait, je pouvais être certain que ce ne serait pas un accident.

— Quel était ce secret ?

— Je ne pourrais le dire à personne – même pas à vous. Parce que s'il a dit vrai... J'ai passé tous ces jours à me demander quoi faire.

Retenue jusque-là par des portes fermées, la cacophonie de la réception envahit brusquement la terrasse.

— Ah ! vous voilà, Doug, mon chou !

Je jetai un coup d'œil sur Dorothy Ford, silhouettée dans l'ouverture de la porte et ayant visiblement du mal à conserver son équilibre. Je dis bien : je lui « jetai un coup d'œil », voulant signifier par là que je ne quittai pas Morton Lynch des yeux plus d'un dixième de seconde.

Mais lorsque mon regard revint au fauteuil de rotin, celui-ci était vide.

Dès le lendemain, Siskin commença à récolter le fruit de ses efforts de promotion. Deux programmes TV du matin avaient déjà donné des commentaires « confidentiels » sur un événement imminent dans le domaine de la simulelectronique. Les trois journaux du soir publiaient en première page des articles sur Réactions & Co et son « incroyable » simulateur total d'environnement, le Simulacron 3.

Je ne découvris qu'une seule allusion à la disparition de Morton Lynch. Dans l'*Evening Press*, Stan Walters terminait son article par ces lignes :

Il semble que la police s'inquiète – en surface – de la « disparition » de Morton Lynch, superviseur de la sécurité interne dans la fabuleuse et nouvelle société appartenant au richissime Horace P. Siskin : Réactions & Co. Personnellement, il nous étonnerait que l'on déploie de grands efforts pour le retrouver. Mr Lynch aurait « disparu » au cours de la réception donnée par Siskin la nuit dernière dans son appartement. Nul n'ignore que les sensationnelles réceptions de Siskin ont été le théâtre d'événements autrement incroyables.

J'étais allé raconter mon histoire à la police, évidemment. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Quand on voit un homme disparaître, on ne peut simplement s'en laver les mains.

L'intercom sonna sur mon bureau, mais je n'y prêtai pas garde, car j'observais un transport aérien qui venait de se poser sur l'îlot d'atterrissage au milieu de la chaussée. Une douzaine d'hommes portant des brassards de l'Association des Enquêteurs Certifiés en descendirent.

Ils se postèrent à intervalles réguliers le long de la façade de la REACO, brandissant des écriteaux qui proclamaient :

LES ENTREPRISES SISKIN NOUS MENACENT :
D'UN CHOMAGE MASSIF !
DE DESORDRES SOCIAUX !
DU CHAOS ECONOMIQUE !

Et voilà : la réponse impulsive à la promesse d'une nouvelle application de la simulelectronique permettant d'économiser de la main-d'œuvre. Le monde avait déjà connu de tels bouleversements – lors de la révolution industrielle et du passage à l'automatisation.

La sonnerie de l'intercom reprit de plus belle et j'appuyai sur la touche. Le visage anxieux et impatient de Miss Boykins apparut sur l'écran.

— Mr Siskin est là !

Impressionné comme il se devait, je dis à la réceptionniste de le faire entrer. Sur l'écran, je pouvais deviner qu'il n'était pas seul. Derrière lui, je reconnus le lieutenant McBain, du Bureau des Disparitions, et le capitaine Farnstock, de la Brigade Criminelle. Ils étaient déjà venus me voir au début de la matinée.

Bouillant d'indignation, Siskin se précipita dans mon bureau. Ses poings minuscules étaient serrés.

Il se pencha vers moi.

— Pouvez-vous me dire ce que cela signifie, Hall ? Ces histoires sur Lynch et Fuller ?

Je me levai respectueusement.

— Je me suis borné à mettre la police au courant des événements.

— C'est absolument stupide ! Vous allez nous faire sombrer dans le ridicule.

Il fit le tour de mon bureau et je dus lui offrir mon siège.

— Pourtant, insistai-je, cela s'est bien passé ainsi.

McBain haussa les épaules.

— Vous êtes apparemment le seul à le penser.

Je louchai dans sa direction.

— Comment ?

— J'ai fait interroger tous les autres invités. Aucun n'a vu Lynch la nuit dernière.

Siskin se laissa tomber dans le fauteuil dont les bras le cachèrent presque entièrement.

— Évidemment. Nous finirons bien par trouver Lynch... en faisant le tour des boîtes corticodéliques. (Il se tourna vers McBain.) Ce ne serait pas la première fois qu'il s'envoie en l'air avec les électrodes.

McBain me regarda sévèrement, mais s'adressa à Siskin.

— Vous êtes certain que c'est *Lynch* qui est corticomane ?

— Non, Hall est O.K., dit Siskin à contrecœur. Sans quoi il ne serait pas chez moi. Il a peut-être bu un verre de trop hier soir.

— Je n'étais pas ivre, protestai-je.

Farnstock vint se planter devant moi.

— La Brigade Criminelle aimerait savoir ce que ce Lynch a dit sur le prétendu assassinat de Fuller ?

— Il a bien précisé que Fuller n'avait pas été assassiné, lui rappelai-je.

Le capitaine hésita.

— J'aimerais voir le lieu de l'accident et parler avec des témoins.

— Cela s'est passé dans la salle d'intégration fonctionnelle. J'étais

en vacances à ce moment-là.

— Où ?

— Dans un bungalow que je possède en montagne.

— Il y avait quelqu'un avec vous ?

— Non.

— Comment fait-on pour aller à cette salle d'intégration ?

— C'est dans le service de Whitney, assistant de Mr Hall, dit Siskin en pressant une touche de l'intercom.

L'écran dansa un moment, puis se stabilisa sur l'image d'un homme jeune et solide, à peu près du même âge que moi, mais avec des cheveux noirs et bouclés.

— Oui, Mr Siskin ? demanda Chuck Whitney avec surprise.

— Le lieutenant McBain et le capitaine Farnstock seront dans le hall dans une dizaine de secondes. Prenez-les au passage et montrez-leur le service d'intégration fonctionnelle. (Après le départ des officiers de police, Siskin répéta :) Qu'est-ce que cela signifie, Hall ? Vous voulez couler la REACO avant même que le départ soit pris ? D'ici un mois, nous commencerons à chercher des contrats commerciaux. Une histoire pareille pourrait nous couler ! Qu'est-ce qui vous fait croire que la mort de Fuller n'était pas accidentelle ?

— Je n'ai *personnellement* jamais dit cela.

Il ne prit pas garde à la nuance.

— Enfin, voyons, qui aurait voulu tuer Fuller ?

— Quiconque ne veut pas que la REACO réussisse.

— Par exemple ?

Je lui désignai la fenêtre du pouce.

— Ceux-là.

Ce n'était pas vraiment une accusation. Je voulais seulement lui démontrer que ce n'était pas tellement invraisemblable.

Il regarda et vit – de toute évidence pour la première fois – les manifestants de l'Association des Enquêteurs Certifiés. Il se leva et se mit à sautiller d'une jambe sur l'autre.

— Ils manifestent, Doug ! Exactement comme je l'avais prévu ! Voilà qui va nous faire de la bonne publicité !

— Ils craignent les répercussions de la REACO sur l'emploi, lui fis-je remarquer.

— Eh bien, j'espère que leurs craintes sont justifiées. Le chômage dans les sociétés d'études de marché sera directement proportionnel au succès de la REACO.

« À bientôt ! » me lança-t-il en sortant.

Il était temps qu'il parte. Les murs se mirent à tourner autour de moi et je m'écroulai contre le bureau. Je parvins à me traîner jusqu'au fauteuil, puis ma tête tomba en avant.

Quelques moments plus tard, j'avais retrouvé mon contrôle, mais je

me sentais un peu hébété et plein d'appréhension.

Je ne pouvais ignorer plus longtemps ces pertes de conscience, qui survenaient en moi de plus en plus fréquemment. Même un mois de vie au grand air n'avait en rien modifié le rythme de ces crises.

Mais j'étais *déterminé* à ne pas leur céder. Je voulais à tout prix assurer le lancement de Réactions.

Rien ne pouvait me convaincre que Lynch n'avait pas réellement disparu. Il était possible que personne d'autre ne l'ait vu arriver. Mais je ne pouvais me résoudre à admettre que j'avais imaginé ce qui s'était passé.

En partant de ce point de départ, je me trouvais devant trois incongruités manifestes : le fait que Lynch se fût volatilisé ; l'hypothèse que la mort de Fuller n'ait pas été accidentelle ; l'existence éventuelle d'un « secret » qui aurait coûté la vie à Fuller et causé la disparition de Lynch.

Si je voulais tenter de vérifier une de ces suppositions, je devrais agir seul, comme le prouvaient assez les réactions de la police.

Ce fut le lendemain matin que me vint à l'esprit le seul mode d'action logique, basé sur deux faits : un mode de communication dont Fuller et moi nous servions, et une réflexion de Lynch.

Hannon Fuller et moi avions l'habitude de consulter mutuellement nos notes, pour mieux coordonner nos efforts. Chacun écrivait à l'encre rouge les notices qu'il voulait signaler à l'attention de l'autre.

D'après Lynch, Fuller lui aurait révélé des faits de nature secrète, mais selon toute vraisemblance c'est à moi qu'il les aurait confiés s'il en avait eu l'occasion. Il n'était donc pas impossible que Fuller eût tenté avant sa mort de me faire parvenir ces informations par l'intermédiaire de notes écrites en rouge.

Je me penchai vers l'intercom.

— Miss Boykins, les affaires personnelles de Mr Fuller ont-elles déjà été enlevées ?

— Non, monsieur, mais ce sera fait d'ici peu. Les menuisiers et les électriciens vont bientôt se mettre au travail dans son bureau.

En effet, j'avais oublié que l'on allait reconverter son bureau à un autre usage.

— Dites-leur d'attendre jusqu'à demain.

Je ne fus pas surpris de trouver la porte de son bureau entrouverte, car elle donnait sur une antichambre qui servait à entreposer des pièces simulelectroniques. Mais, après avoir traversé l'épaisse moquette jusqu'à l'entrée de son bureau à proprement parler, j'eus un vif mouvement de recul.

Une femme était assise devant sa table de travail, triant des papiers. Tous les tiroirs étaient ouverts et leur contenu empilé sur la table.

J'entrai sur la pointe des pieds et décrivis un mouvement tournant, essayant de m'approcher d'elle de biais sans qu'elle s'en rende compte.

Elle ne devait guère avoir plus de vingt ans. Sa peau était fine et d'un grain régulier. Ses joues étaient discrètement maquillées. Ses yeux couleur noisette contrastaient avec ses cheveux d'ébène.

Je passai derrière elle, toujours sans trahir ma présence. Ou bien elle était à la solde d'une des firmes que Réactions allait supplanter ou bien elle avait un quelconque rapport avec le mystérieux « secret » de Fuller.

Elle avait presque fini de parcourir les notes. Je la vis poser l'avant-dernière feuille sur la pile, et mon regard tomba sur la dernière.

Elle était à l'encre rouge. Mais il n'y avait ni mots, ni formules, ni diagrammes. Rien qu'un dessin maladroit, un croquis représentant une sorte de guerrier – grec, sans doute, à en juger par son casque, sa tunique et son épée – et une tortue. Rien d'autre. Sauf que chaque silhouette était soulignée de gros traits rouges.

Lorsque Fuller voulait attirer mon attention sur un point important, il le soulignait une ou plusieurs fois selon son importance. Par exemple, lorsqu'il eut enfin mis au point la formule de transduction permettant de programmer les caractéristiques émotionnelles dans les unités de réactions subjectives du simulateur, il l'avait soulignée cinq fois à l'encre rouge. Il y avait de quoi, car cette formule constituait la clef de voûte de tout le système d'environnement social.

Dans le cas présent, il avait souligné le guerrier grec et la tortue au moins cinquante fois, et ne s'était arrêté que par manque de place !

Sentant enfin ma présence, la jeune fille se leva en sursaut. Craignant qu'elle ne tente de s'enfuir, je la saisis par le poignet.

— Que faites-vous ici ? lui demandai-je.

Elle tressaillit, mais son visage ne manifesta ni peur ni surprise. Au contraire, ses yeux brillaient d'une indignation justifiée.

— Vous me faites mal, me dit-elle sur un ton glacial.

Un instant, j'eus l'impression d'avoir déjà vu ces yeux farouches et ce petit nez retroussé. Je la serrai moins fort, mais sans lâcher prise.

— Merci, Mr Hall. (Son indignation n'avait toujours pas diminué.) Vous êtes bien Mr Hall, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Pourquoi pillez-vous ce bureau ?

— Eh bien, vous n'êtes *pas* le Douglas Hall que je connaissais. (Elle libéra son poignet d'un geste énergique.) Et je ne pille *pas* ce bureau. Un de vos gardes m'a escortée jusqu'ici.

Stupéfait, je reculai d'un pas.

— Vous ne pillez pas...

Son expression demeura glaciale, ce qui était un garant de l'exactitude de ce qu'elle avançait.

Soudain, à travers l'image de la fière jeune fille alliant un reste de

réserve juvénile à une toute récente sophistication, à travers les brumes de huit longues années, je revis une curieuse adolescente de quinze ans : « Jinx » Fuller. Je me souvins qu'alors déjà elle était effrontée et impulsive, ne cédant pas une once de sa personnalité à son appareil dentaire, à ses nattes ou à ses uniformes de collégienne.

Quelques détails me revinrent même : l'embarras de Fuller m'expliquant que son impressionnable fille s'était « entichée » de son « oncle » Doug ; les émotions qui m'habitaient lorsque, ayant atteint l'âge fabuleux de vingt-cinq ans, je préparais mon agrégation de sciences sous la direction du Dr Fuller. Se rendant compte combien il était difficile pour un veuf d'élever une fille de cet âge, Fuller l'avait envoyée chez une sœur habitant une autre ville, pour y trouver un substitut maternel et y parfaire son éducation.

Elle me tira de mes souvenirs.

— Je suis Joan Fuller.

— Jinx ! m'exclamai-je.

Ses yeux s'embruèrent et elle perdit un peu de son assurance.

— Je ne pensais pas qu'on m'appellerait encore une fois par ce nom.

Je pris sa main avec sollicitude et, pour la faire penser à autre chose, expliquai ma grossièreté :

— Je ne vous avais pas reconnue.

— Évidemment. Et quant à ma présence ici... on m'a demandé de venir chercher les affaires de papa.

Je la ramenai à sa chaise.

— J'aurais dû m'en occuper, mais je ne savais pas... je vous croyais loin.

— Je suis de retour depuis un mois.

— Vous étiez chez le Dr Fuller lorsque...

Elle fit un signe d'assentiment et détourna les yeux des objets entassés sur le bureau.

Je n'aurais pas dû lui parler de ces choses maintenant mais je ne pouvais laisser passer l'occasion.

— Est-ce que votre père... paraissait soucieux ces derniers temps ?

— Je n'ai rien remarqué, répondit-elle vivement. Pourquoi ?

— Parce que... (Je décidai de mentir pour ne pas l'attrister inutilement.) Nous travaillions à un projet important. Je m'étais absenté et cela m'intéresserait de savoir s'il a résolu le problème.

— Était-ce en rapport avec le... contrôle fonctionnel ?

Je la regardai attentivement.

— Non. Pourquoi cette question ?

— Rien, rien. Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas dit cela sans raison.

Elle hésita.

— Eh bien... il était parfois songeur et passait de longues heures dans son cabinet de travail. Et sur son bureau il y avait des livres de référence sur ce sujet.

Je me demandais pourquoi j'avais l'impression qu'elle cherchait à me cacher quelque chose.

— Si cela ne vous ennue pas, j'aimerais passer un jour pour jeter un coup d'œil sur ses notes. Je trouverai peut-être ce que je cherche.

C'était moins brutal que de lui dire que je supposais que son père n'était pas mort accidentellement.

Elle commença à ranger les effets personnels de Fuller dans un grand sac en plastique.

— Venez quand il vous plaira.

— Autre chose. Savez-vous si Morton Lynch est venu voir votre père récemment ?

Elle fronça les sourcils.

— Qui ?

— Morton Lynch. Votre deuxième « oncle »...

Elle me regarda avec un soupçon de méfiance.

— Morton Lynch ? Je ne connais personne de ce nom.

Je cachai ma perplexité en gardant le silence. Lynch faisait en quelque sorte partie du mobilier de l'université. Comme moi, il avait suivi le Dr Fuller lorsque celui-ci avait abandonné l'enseignement pour la recherche. De plus, il avait *vécu* chez les Fuller pendant plus de dix ans et n'était venu habiter plus près de l'immeuble de la REACO que deux ans auparavant.

— Vous ne vous *souvenez* pas de Morton Lynch ?

J'évoquai les souvenirs encore vivaces de l'homme aux cheveux déjà grisonnants qui construisait des maisons pour ses poupées, réparait ses jouets, lui faisait chevaucher ses épaules pendant des après-midi entiers.

— Jamais entendu parler de lui.

Je n'insistai pas et me mis à feuilleter la pile de notes. Je m'arrêtai en arrivant au croquis du guerrier grec mais ne m'y attardai pas.

— Jinx, est-ce que je peux vous aider en quelque chose ?

Elle sourit, retrouvant toute la chaleur de l'insouciance de ses quinze ans. Un moment, je regrettai qu'elle fût tombée amoureuse si tôt dans sa vie.

— Je me débrouillerai, m'assura-t-elle. Papa m'a laissé quelque chose, et j'ai l'intention de travailler avec mon diplôme d'évaluation de l'opinion.

— Vous voulez devenir enquêtrice ?

— Oh ! non, pas les enquêtes sur le terrain, *dévaluation*.

Il n'était pas sans ironie qu'elle eût passé quatre ans de sa vie à se préparer à une profession que les découvertes de son père allaient

rendre caduques.

Ce n'était pas le moment de le regretter. Je le lui fis sentir :

— Vous vous en tirerez avec votre participation à Réactions.

— Les vingt pour cent de papa ? Je ne peux pas y toucher. Ils m'appartiennent, bien sûr, mais Siskin s'est arrangé pour obtenir une procuration. Les actions et leurs dividendes ne me reviendront qu'à l'âge de trente ans.

On ne pouvait mieux faire. La raison n'était pas difficile à imaginer : Fuller n'avait pas été seul à désirer dédier une partie des efforts de la REACO à faire sortir l'esprit humain de son borborygme primitif. Il aurait eu suffisamment de votes favorables pour le soutenir à la réunion du Conseil d'Administration. Mais maintenant que Siskin contrôlait les vingt pour cent de Fuller, il était bel et bien certain que le simulateur ne servirait à aucune fin idéaliste et non lucrative.

Elle ferma le sac en plastique.

— Je suis désolée d'avoir été impolie, Doug. Mais j'étais révoltée. Je vous voyais déjà tout réjouï de prendre la place de papa. J'aurai dû savoir que ce n'était pas votre genre.

— Bien sûr. De toute façon, les choses ne prennent pas le chemin que le Dr Fuller aurait désiré. Ce qui se passe ne me plaît guère. Je ne pense rester que le temps nécessaire pour que le simulateur devienne une réalité. Ses efforts méritent au moins cela.

Elle me sourit chaleureusement, empoigna le sac et me désigna la pile de notes en désordre qui restaient sur le bureau. Un coin de la feuille contenant le dessin était exposé. J'eus l'impression que le guerrier grec me regardait avec un sourire ironique.

— Je sais que vous voudrez y jeter un coup d'œil, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Et j'attends votre visite.

Après son départ, je m'empressai de revenir à la table et voulus prendre le dessin. Mais ma main s'arrêta à mi-chemin.

Le guerrier ne me regardait plus. Je feuilletai hâtivement la pile de papiers. Le dessin n'était pas là.

D'abord furieusement, puis avec méthode, je vérifiai chaque feuille. Ensuite, je regardai sous le buvard, fouillai dans les tiroirs, examinai le parquet.

Mais le dessin avait disparu – comme s'il n'avait jamais existé.

Plusieurs jours passèrent avant que je puisse tenter d'approfondir l'énigme Lynch-Fuller-guerrier grec.

La mise au point définitive et la programmation de toutes les fonctions du simulateur d'environnement prenaient tout mon temps.

Siskin ne nous laissait pas en paix. Il voulait le système prêt à fonctionner dans les trois semaines, bien qu'il y eût encore plus de mille circuits de réactions subjectives à y incorporer pour porter sa « population » initiale à dix mille.

Comme notre simulation d'un système social voulait être l'équivalent exact d'une communauté autonome, des milliers de maîtres-circuits devaient être dotés d'un environnement complet, comprenant des détails tels que modes de transport, écoles, associations de jardinage, animaux domestiques, organismes gouvernementaux, entreprises commerciales, parcs et toutes autres institutions nécessaires à la vie urbaine. Bien entendu, tout cela était réalisé simulelectroniquement – impressions sur bandes, polarisation des grilles, notations sur des tambours à mémoire.

Le résultat final était l'analogie électromathématique d'une agglomération-type, établie dans un monde simulé. Au début, il m'était impossible de croire que, dans ces kilomètres de connexions, ces myriades de transducteurs et de potentiomètres de précision, ces dizaines de milliers de transistors, de générateurs fonctionnels et de systèmes d'acquisition d'information – que, dans ces innombrables constituants, reposait en puissance une collectivité entière, prête à réagir à tout stimulus que l'on pourrait programmer dans ses circuits d'entrée.

Ce ne fut qu'après avoir branché un système de surveillance et vu la machine à l'œuvre que je fus convaincu.

Épuisé par cette longue journée de travail, je mis mes pieds sur le bureau et essayai d'arracher mes pensées du simulateur.

Elles ne pouvaient se diriger que dans une seule autre direction : Morton Lynch et Hannon J. Fuller, un guerrier grec et une tortue rampante, et une jeune fille fantasque qui s'était transformée, apparemment du jour au lendemain, en une jeune femme séduisante mais dotée d'une bien mauvaise mémoire.

J'abaissai une touche de l'intercom. L'écran me transmet l'image d'un homme aux cheveux blancs, aux joues hautes en couleur, au front plissé par la fatigue.

— Avery, lui dis-je. Il faut que je vous parle.

— Pas maintenant, mon garçon. Je suis fourbu. Cela ne peut pas attendre ?

Avery Collingsworth – docteur en philosophie – avait le privilège de m'appeler « mon garçon », bien qu'il fût partie de mon personnel. Je n'en étais pas choqué, car j'avais jadis suivi ses cours de psycho-électronique. Il était maintenant le psychologue-conseil de Réactions & Co. Je lui assurai que cela n'avait rien à voir avec la REACO.

— Dans ce cas, dit-il en souriant, je suis à vous. Mais à une condition. Nous nous retrouverons au Limpy's. Après une journée pareille, j'ai besoin... (il baissa la voix) d'une bonne pipe.

— Au Limpy's dans un quart d'heure, confirmai-je.

Je suis en général respectueux de la loi, mais je ne suis pas un partisan convaincu de la prohibition du tabac. Bien sûr, les statistiques ont prouvé que la nicotine était nuisible à la santé et à la morale nationale, mais je ne crois pas que cette interdiction durera. Elle est aussi impopulaire que l'était celle de l'alcool il y a plus d'un siècle. Je ne vois pas pourquoi on ne fumerait pas de temps à autre, à condition de prendre garde de ne pas souffler la fumée en direction d'un membre du Comité pour la Sauvegarde du Poumon.

En donnant rendez-vous à Collingsworth au débit de tabac clandestin, j'avais compté sans les gens de l'AEC. À vrai dire, ce ne furent pas les manifestants qui me créèrent des ennuis ; il y eut des insultes, certes, et même quelques menaces, mais Siskin avait exercé son influence et un détachement de police encadrait la manifestation.

Ce qui me retarda, en revanche, ce fut l'armée de sondeurs d'opinion qui, traditionnellement, choisissent la fin de l'après-midi pour fondre sur les hordes d'employés quittant leur travail.

Comme le Limpy's n'est pas loin de Réactions, j'avais pris la bande convoyeuse lente, ce qui faisait de moi le gibier idéal. Et les fouineurs ne se firent pas attendre.

Comme par hasard, le premier voulait connaître ma réaction à la prohibition du tabac et mon opinion sur une éventuelle cigarette sans nicotine ni fumée.

Il était à peine parti qu'une femme entre deux âges vint à moi, carnet en main, pour solliciter mon opinion sur l'augmentation de prix des excursions lunaires. Peu importait que je n'eusse nullement l'intention d'aller voir de près notre satellite.

Lorsqu'elle eut terminé, j'avais dépassé Limpy's et je dus attendre d'arriver à un important croisement pour faire demi-tour. Un autre Enquêteur Certifié m'intercepta et refusa obstinément d'accéder à ma demande d'être laissé en paix. Excédé, je finis par lui dire que je ne pensais pas que les perspectives de vente du *taro* martien en conserve

– dont il me força pratiquement à avaler un échantillon – justifiaient son importation massive.

En des occasions pareilles, j'aspirais vivement à l'ère où les conquêtes de la simulelectronique auraient débarrassé les rues de ce grouillement d'importuns.

Quinze minutes après l'heure fixée, on me laissa traverser le magasin d'antiquités qui servait de façade à la fumerie clandestine.

Mes yeux durent s'habituer à la brume bleuâtre. L'odeur du tabac était âcre mais agréable. Des diffuseurs omniphoniques sortait, étouffée par les tapisseries couvrant les murs, une rengaine du siècle précédent : *Smoke gets in your eyes*(1).

Du bar, je cherchai Collingsworth du regard ; il n'était pas encore là. Je l'imaginai, à la fois drôle et pathétique, aux prises avec un fouineur.

Le patron arriva en boitillant derrière le bar. C'était un petit homme trapu, à l'air perpétuellement maussade ; un tic de la paupière gauche contribuait à lui donner une apparence caricaturale.

— À boire ou à fumer ? me demanda-t-il.

— Un peu des deux. Vous avez vu le Dr Collingsworth ?

— Pas aujourd'hui. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Un Scotch-astéroïd, double, et deux cigarettes mentholées.

Les cigarettes arrivèrent d'abord, dans un petit étui de plastique. J'en sortis une et la portai à mes lèvres. Instantanément, un garçon me présenta, tout allumé, un superbe briquet.

La fumée était brûlante et je me retins de tousser pour ne pas montrer que je n'étais pas un habitué. Puis ce fut l'agréable vertige et le frais picotement de la fumée dans les narines et sur le palais.

Un moment plus tard, le goût calmant du Scotch ajouta à mon euphorie. Je le bus avec délices, tout en parcourant des yeux la salle presque pleine. La lumière était tamisée, les fumeurs ne parlaient guère qu'à voix basse, et leur murmure se mêlait harmonieusement à la musique ancienne. Je me surpris en train de m'imaginer en compagnie de Jinx sur un jardin en terrasse, regardant une cigarette jeter des reflets pourpres sur la peau satinée de son visage.

Pour la centième fois, je m'assurai qu'elle ne pouvait être pour rien dans la disparition du mystérieux dessin de Fuller. J'avais vu le croquis en la raccompagnant à la porte et je n'avais constaté sa disparition qu'après mon retour vers le bureau.

Mais si elle n'était impliquée en rien dans cette affaire, pourquoi niait-elle connaître Morton Lynch ?

J'avalai le reste de mon Scotch, en commandai un autre et fumai la cigarette en attendant. Comme tout serait simple si je parvenais à me convaincre que Lynch n'avait jamais existé ! Le décès de Fuller cesserait d'être suspect et Jinx aurait raison de ne pas vouloir

admettre qu'elle le connaissait. Mais cela n'expliquerait tout de même pas la disparition du dessin.

Quelqu'un se hissa sur le tabouret voisin du mien et une grosse main se posa doucement sur mon épaule.

— Ces fichus fouineurs !

Je levai les yeux sur Avery Collingsworth.

— Ils vous ont épinglé aussi ?

— Quatre. Dont un m'a tenu un temps fou avec une enquête sur la profession médicale. J'aime encore mieux aller chez le dentiste.

Le patron apportait déjà la pipe de Collingsworth, bourrée avec le mélange spécial maison, et il prit sa commande d'un whisky sec.

— Avery, lui dis-je tandis qu'il allumait sa pipe. Je voudrais vous poser une devinette. Imaginez un dessin qui représente un guerrier grec armé d'une lance, tourné vers la droite et faisant un pas dans cette direction. Devant lui se trouve une tortue avançant elle aussi vers la droite du dessin. Primo : qu'est-ce que ce dessin vous suggère ? Secundo : avez-vous vu quelque chose d'analogue récemment ?

— Pourquoi ce genre de question ?

— Le Dr Fuller a fait un tel dessin à mon intention. Supposons, pour commencer, qu'il ait une signification. Mais laquelle ? Cela ne vous suggère rien ?

Il contempla songeusement le fourneau de sa pipe.

— Peut-être.

Comme il gardait obstinément le silence, je finis par lui demander :

— Alors, *quoi* ?

— Zénon.

— Zénon ?

— Le paradoxe de Zénon d'Élée. Achille et la tortue.

Je fis mentalement claquer mes doigts. Évidemment ! Achille poursuivant la tortue, incapable de la rattraper car chaque fois qu'il couvre la moitié de la distance le séparant d'elle, la tortue avance d'une fraction proportionnelle de cette distance.

— Pourriez-vous imaginer en quoi ce paradoxe s'appliquerait à notre travail ? lui demandai-je avidement.

Il finit par hausser les épaules.

— Pour le moment, je ne vois pas. Mais je ne suis responsable que de la psychoprogrammation. Je ne peux me prononcer en ce qui concerne les autres phases.

— Si je me souviens bien, le but de ce paradoxe est de suggérer que tout mouvement est une illusion ?

— En gros, oui.

— Je ne vois vraiment pas le rapport.

Sans doute le dessin de Fuller avait-il une autre signification. Je voulus prendre mon verre, mais Collingsworth posa sa main sur mon

bras.

— À votre place je n'attacherais pas trop d'importance à ce que Fuller a fait au cours de ces deux dernières semaines. Il était un peu bizarre, vous savez.

— Il avait peut-être une raison.

— Aucune raison ne suffirait à expliquer sa façon d'agir.

— Par exemple ?

— J'ai joué aux échecs avec lui, deux jours avant sa mort, fit-il avec une moue. Il n'a cessé de boire de toute la soirée.

— Il avait donc des ennuis ?

— Je n'ai rien remarqué de précis, mais il n'était certainement pas lui-même. Il ne cessait de philosopher...

— Sur les possibilités d'amélioration des relations humaines ?

— Oh ! non, pas du tout. Pour parler franc, il s'imaginait que son travail pour Réactions payait enfin des dividendes, sous la forme de ce qu'il nommait une découverte fondamentale.

— Quelle découverte ?

— Il n'a pas voulu me le dire.

Voilà qui corroborait les dires de Lynch sur une information secrète que Fuller voulait me faire parvenir. Il était donc *certain* que Lynch était venu à la réception donnée par Siskin et que nous avions *vraiment* discuté de cela sur la terrasse.

J'allumai ma deuxième cigarette.

— Pourquoi cela vous intéresse-t-il tellement, Doug ?

— Parce que je ne pense pas que la mort de Fuller soit accidentelle.

Il garda un moment le silence, puis dit d'une voix solennelle :

— Écoutez-moi, mon garçon. Je connais parfaitement tous les éléments de dissension qui existaient entre Fuller et Siskin, mais n'allez tout de même pas croire que Siskin eût été désespéré au point de faire disparaître...

— Je n'ai jamais dit cela.

— Heureusement. Et vous feriez bien de prendre garde à ne jamais le dire. Siskin est puissant et vindicatif.

Je reposai mon verre vide sur le bar.

— D'un autre côté, Fuller aurait été capable de trouver son chemin les yeux bandés dans les entrailles de son générateur fonctionnel. Il aurait bien été le dernier à heurter un conducteur à haute tension.

— Dans son état normal, oui. Mais... excentrique comme il l'était ces derniers temps...

Collingsworth se décida enfin à vider son verre. Il le reposa sur le comptoir puis ralluma sa pipe.

— Je me doute de ce qu'était cette « découverte fondamentale » de Fuller.

— Vraiment ? dis-je avec un sursaut.

— Oui. Je parierais que c'est en rapport avec son attitude envers les unités de réaction subjective de son simulateur. Souvenez-vous. Il lui est arrivé plus d'une fois d'en parler comme de véritables individus.

— C'était pour plaisanter.

— Je me le demande. Je l'entends encore me dire : « Nom d'un chien ! Nous n'allons pas *leur* mettre des simulacres d'Enquêteurs sur le dos ! »

Je crus bon de lui fournir quelques explications.

— Il avait fait en sorte que nous n'ayons pas besoin d'unités d'interrogation pour les sondages d'opinion dans notre machine. Il s'était décidé pour un système différent : des stimuli audio-visuels, tels qu'affiches, prospectus, émissions TV spéciales. Et nous recueillions les réactions à l'aide de circuits de surveillance empathique.

— Pourquoi Fuller ne voulait-il pas de fouineurs dans son monde ? demanda-t-il.

— Parce que le système est plus efficace sans eux. Nous obtenons un reflet fidèle du comportement social moins le facteur gênant de la collecte orale des opinions.

— Voilà la théorie. Mais combien de fois n'avez-vous pas entendu Fuller dire : « Je ne veux pas que *mes* petits hommes soient harassés par des hordes de fouineurs ? »

Évidemment. Il m'était arrivé de soupçonner Fuller de prêter un degré de conscience exagéré aux unités qu'il programmait dans le simulateur.

Collingsworth écarta les mains en souriant.

— Je pense que la « découverte fondamentale » de Fuller était que ses entités de réaction n'étaient pas de simples circuits ingénieux dans un ensemble simulelectronique, mais des êtres réels, vivants et pensants. Je suis certain que, pour lui, ils *existaient* réellement. Dans un monde solipsistique, sans doute, sans jamais se douter que leurs expériences passées étaient synthétiques et que leur univers n'était pas vraiment matériel.

— Vous ne croyez pas ce genre de...

Ses yeux amusés me renvoyèrent l'éclat fugitif d'un briquet allumé non loin.

— Mon garçon, sachez que je suis un pur psychologue – de tendance behaviouriste. Ma philosophie ne s'éloigne guère de cette ligne. Mais vous, Fuller, et les autres simulelectroniciens, êtes des gens bizarres. Quand vous vous mettez à mêler la psychologie à l'électronique, sans oublier une dose de conditionnement probabiliste, vous vous retrouvez inévitablement avec des convictions plutôt curieuses. Vous êtes incapables de mettre des « gens » dans une machine sans commencer à vous interroger sur la nature fondamentale

des machines et des individus.

Nous nous égarions. Je tentai de remettre la conversation sur le droit chemin.

— Je ne vous suis pas en ce qui concerne l'interprétation de la « découverte fondamentale » de Fuller. Parce que je suis certain que c'est de cette découverte que Lynch voulait me parler.

— Lynch ? Qui est-ce ?

J'eus un sursaut de surprise. Puis je souris, me rendant compte qu'il avait dû entendre Jinx prétendre qu'elle n'avait jamais connu Lynch. Il voulait sans doute plaisanter à ce sujet.

— Sérieusement, repris-je, si je n'avais pas cru l'histoire de Lynch sur le « secret » de Fuller, je ne serais pas allé trouver la police.

— Lynch ? La police ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Avery, je ne suis pas en humeur de plaisanter. Je parle de *Morton Lynch* !

Il secoua obstinément la tête.

— Connais pas.

— Lynch ! (J'avais presque crié.) Directeur de la sécurité à la REACO ! (Je lui montrai un trophée de bronze disposé à l'arrière du bar.) Celui dont le nom est gravé sur cette coupe parce qu'il vous a battu l'année dernière au tournoi de ballistéchecs !

Collingsworth fit signe au patron d'approcher.

— Pourriez-vous dire à Mr Hall *qui* dirige la sécurité interne de son entreprise depuis déjà cinq ans ?

Le patron désigna du pouce un homme d'une cinquantaine d'années, au visage aigri, qui était assis à l'autre bout du bar.

— Joe Gadsen.

— Et maintenant, ayez donc la gentillesse de passer ce trophée à Mr Hall.

Je lus l'inscription : *Avery Collingsworth, juin 2033.*

La salle bascula et l'odeur âcre de la fumée m'enveloppa d'un épais brouillard. La musique s'évanouit au loin. Je me souviens encore d'avoir avancé la main pour me retenir au comptoir.

Je ne dus pourtant pas perdre entièrement conscience, car mon impression suivante fut de buter contre un passant, sur la bande statique contiguë à la première bande convoyeuse. Je rebondis contre la façade d'un immeuble... situé à plusieurs centaines de mètres du bar-fumoir.

J'avais dû avoir encore une autre crise, au cours de laquelle j'étais demeuré apparemment normal. Avery n'avait sans doute rien remarqué. Et maintenant j'avais repris conscience et je me tenais, tremblant et déconcerté, les yeux fixés sur un ciel presque nocturne.

Désespéré, je pensai à Lynch, à son nom sur le trophée, au dessin

de Fuller. Avaient-ils réellement disparu ? Ou n'était-ce que le fruit de mon imagination. Pourquoi l'ordre et la raison semblaient-ils soudain s'écrouler autour de moi ?

Je traversai la plate-forme de transfert pour piétons afin de gagner le côté opposé de la rue. La circulation était très faible et aucun aérocar ne s'apprêtait à atterrir sur l'îlot. Ou plutôt, aucun ne s'y apprêtait *la seconde d'avant*. Je n'étais plus qu'à cinq mètres de l'îlot lorsqu'un véhicule plongea dans un hurlement de sirènes d'alarme. Il vrombit dangereusement en s'arrachant au rayon de guidage et se dirigea droit sur moi.

Je plongeai vers la bande la plus proche, dont le mouvement rapide faillit me projeter sous l'aérocar fou, mais je parvins à m'y cramponner et, me redressant lentement, je pus regarder derrière moi.

Le véhicule était en train de freiner automatiquement à l'aide de jets d'air sous pression. Il s'arrêta à un cheveu de la chaussée. Si j'étais resté sur place, les pales des turbines n'auraient pas laissé grand-chose de moi.

Une série de cauchemars dans lesquels tout ce que je touchais s'effritait sous mes doigts m'agita jusqu'aux premières heures de la matinée. Je sombrai ensuite dans un sommeil lourd dont j'eus beaucoup de mal à sortir. Je dus me passer de petit déjeuner.

En descendant vers le centre de la ville, j'évitai les niveaux rapides pour avoir le temps de repenser à l'accident de la nuit dernière. Cela cadrait-il avec le reste ? L'aérocar avait-il été intentionnellement dévié ?

Non, ce n'était pas possible. Mais, d'un autre côté, le Dr Fuller avait été victime d'un accident qui, lui non plus, n'avait apparemment pu être provoqué. Et il ne fallait pas oublier la disparition de Lynch. Quelque mystérieux dessein se cachait-il aussi derrière cela ? Et comment se faisait-il que trois de ses amis prétendaient n'avoir jamais entendu parler de lui ?

Tous ces événements incroyables avaient-ils pour origine d'obscurités informations transmises par Fuller à Lynch, et dont la possession les avait successivement condamnés ?

J'essayai en vain de considérer ces diverses informations dans une perspective rationnelle. La plaque modifiée du trophée revenait sans cesse à ma conscience, accompagnée par le dessin volatilisé et le petit homme à la mine sournoise assis au bar, qu'on m'avait présenté comme notre chef de la sécurité.

En tout état de cause, une chose paraissait vraisemblable : Fuller et Lynch avaient eu accès à une information secrète (qu'on l'appelle ou non « découverte fondamentale »). Que se passerait-il si j'entrais en possession des mêmes renseignements ? Ou même si je continuais à m'y intéresser activement ? L'accident avait-il été un avant-goût de ce qui m'attendait ?

Je descendis vers le parking de la REACO et glissai l'aérocar dans l'emplacement qui m'était réservé. Dès que j'eus coupé le contact, j'entendis une forte rumeur venir de l'avant des bâtiments.

Au moment où je tournai le coin, je dus éviter un tuyau qui traversait les airs en direction d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Il s'arrêta brusquement dans une pluie d'étincelles et tomba au sol après avoir heurté l'écran de protection.

Les manifestants de l'AEC avaient triplé mais ils conservaient leur calme. Les ennuis provenaient d'une foule hargneuse qui s'était assemblée malgré la présence d'un détachement de la brigade anti-émeutes.

Debout sur la plate-forme de transfert, un homme au visage congestionné criait dans un amplificateur :

— « À bas la REACO ! Nous avons vécu trente ans sans connaître la déflation ! Les sondages d'opinion mécanisés entraîneront l'effondrement de notre économie ! »

Le sergent de la brigade anti-émeutes s'avança vers moi.

— Vous êtes Douglas Hall ? (Sur un signe affirmatif de ma part, il ajouta :) Je vais vous escorter.

Il activa son générateur portatif d'écran et je sentis la présence vibrante du champ protecteur qui s'établissait autour de nous.

— Vous ne faites rien pour les disperser ? lui demandai-je en le suivant vers l'entrée.

— Nous vous protégeons efficacement. Il faut bien les laisser donner libre cours à leur colère, sans quoi cela s'envenimera.

À l'intérieur, tout était normal. Rien n'indiquait qu'à une centaine de mètres de là se tenait une manifestation houleuse. Mais cette indifférence était rendue nécessaire par l'immense quantité de travail prioritaire inscrite à l'ordre du jour.

J'allai droit au service du personnel et consultai les classeurs. Il n'y avait pas de dossier Morton Lynch. Par contre, à G, je trouvai « Gadsen » Joseph M. – *Directeur de la sécurité interne.* » Son engagement remontait au 11 septembre 2029, c'est-à-dire à cinq ans, et il avait été promu à sa position actuelle deux semaines après.

— Quelque chose n'est pas en ordre, Mr Hall ?

Je fis face à l'employée préposée au classement.

— Ces dossiers sont à jour ?

— Oh ! oui, monsieur. Je les vérifie hebdomadairement !

— Il n'y a jamais eu de plaintes concernant Joe Gadsen ?

— Oh ! non, monsieur. Rien que des bons rapports. (Elle sourit à quelqu'un par-dessus mon épaule.) N'est-ce pas, Mr Gadsen ?

Je me retournai. L'homme à la mine sournoise était là.

— Hello, Doug, me dit-il. Quelqu'un a une dent contre moi ?

Je parvins à balbutier un « non » évasif.

— J'aime mieux ça, dit-il. À propos, Helen vous remercie pour les truites que vous lui avez envoyées du lac. Si vous n'avez rien de prévu vendredi, venez donc dîner chez nous. Mon fils sera ravi de vous entendre parler simulelectronique. Ce que vous lui avez dit la dernière fois l'a passionné.

Joe Gadsen, Helen, leur fils... Ces noms sonnaient creux à mon oreille, comme les noms exotiques de quelque monde lointain perdu à l'autre bout de la galaxie. Et cette histoire de truites ! Je n'avais pas pris un seul poisson pendant toutes les vacances ! Pas que je me souviens, en tout cas.

J'eus l'idée d'effectuer un dernier test. Laissant sur place Gadsen et

l'employée, je me précipitai vers le service d'intégration fonctionnelle. Chuck Whitney, le maître des lieux, était enfoncé jusqu'aux épaules dans les entrailles de l'intégrateur de données principal. Je lui donnai une claque sur le dos et il sortit la tête.

— Chuck, je...

— Oui, Doug, qu'est-ce qu'il y a ? (Son visage souriant reflétait son étonnement devant mon attitude hésitante. Il passa la main dans son épaisse toison bouclée et me demanda :) Quelque chose ne va pas ?

— Il s'agit de... Morton Lynch, dis-je à contrecœur. Tu le connais ?

— *Qui ?*

— Lynch, répétais-je. (J'en aurais pleuré.) Morton, le directeur de... oh ! et puis peu importe ! N'y pense plus.

Un moment plus tard, je fus accueilli dans l'antichambre de mon bureau par un joyeux

— Bonjour, Mr Hall !

Je regardai la réceptionniste de plus près. Ce n'était pas miss Boykins. Blonde, alerte, me regardant avec un sourire amusé, Dorothy Ford avait pris sa place.

— Surpris ? me demanda-t-elle.

— Où est Miss Boykins ?

— Elle propose et Mr Siskin dispose. Elle se trouve dans les confortables replis du système central. Heureuse, espérons-le, de la proximité du grand patron.

Je m'approchai d'elle.

— Il s'agit d'une mutation définitive ?

Elle remit une mèche folle en place. Mais, malgré ses efforts, elle paraissait moins frivole et stupide que le soir de la réception. Elle examina ses mains et me dit sur un ton suggestif :

— Je suis certaine que ce changement ne vous ennue pas, Doug ?

Il m'ennuyait pourtant, et je crus bien le lui faire sentir en continuant vers mon bureau avec un « Je m'y habituerai ». Je n'aimais pas beaucoup la façon d'agir de Siskin avec les gens, comme s'ils étaient des pions sur un échiquier, moi compris. Il était évident qu'il comptait exercer son autorité sur tout ce qui touchait au simulateur d'environnement. Et je ne doutais pas qu'il rejetterait ma suggestion d'utiliser partiellement le système à des fins de recherche sociologique, de même qu'il avait catégoriquement rejeté celle de Fuller.

Dans mon cas, pourtant, on cherchait à me donner des compensations – dans un but à vrai dire intéressé. Miss Boykins n'était certes pas une beauté, mais elle était agréable et efficace. La versatile Dorothy Ford, par contre, servirait à de multiples fins – dont la moindre n'était certes pas de me « tenir à l'œil » pour le compte de Siskin.

L'énigme de Lynch me tira bientôt de ces réflexions. En quelques secondes, j'obtins le lieutenant McBain au vidéophone.

Je m'identifiai, puis commençai par :

— C'est à propos de ma plainte concernant Morton Lynch...

— Quel service demandez-vous ?

— Les Personnes Disparues, évidemment. Je...

— Quand avez-vous porté plainte ? À quel sujet ?

Ma gorge se serra. J'aurais pourtant dû être préparé à cette réaction.

— Morton Lynch, balbutiai-je, qui a disparu à la réception donnée par Siskin. Vous êtes venu nous voir à la REACO, et...

— Désolé, Mr Hall, mais vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre. Cette plainte ne figure pas dans nos dossiers.

Cinq minutes plus tard, je fixais encore l'écran vide.

Puis j'ouvris vivement le tiroir supérieur de mon bureau. La copie de l'*Evening Press* y était toujours.

Je cherchai fébrilement l'article de Stan Walter et en lus la fin.

C'était une critique sarcastique de la dernière production du Théâtre de la Communauté.

Pas un seul mot sur la réception de Siskin ni sur Morton Lynch.

L'intercom sonna interminablement avant que j'appuie sur la touche sans même regarder l'écran.

— Oui, Miss Ford ?

— Mr Siskin désire vous voir.

De nouveau, il n'était pas seul. Cette fois, il était accompagné par un homme dont les proportions le faisaient paraître plus minuscule que jamais.

— Doug, me dit Siskin, je voudrais vous présenter une personne qui n'est pas là... vous comprenez ? Il n'est *jamais venu ici*. Après notre départ, il n'aura jamais existé pour vous.

Je me levai avec un sursaut, frappé par le parallèle entre ce qu'il venait de dire et le sort de Lynch.

— Douglas Hall, Wayne Hartson, dit-il, ménageant ses effets.

Ma main incertaine se trouva prise dans une poigne vigoureuse.

— Je travaillerai avec Hall ? demanda Hartson.

— Si toutes les difficultés s'aplanissent et si Doug comprend que nous faisons pour le mieux.

Hartson fit la grimace.

— Je pensais que vous aviez tout réglé chez vous.

— Tout est prévu, l'assura Siskin.

Enfin je fis le rapprochement, Wayne Hartson, une des plus puissantes personnalités politiques du pays.

— Sans Mr Hartson, continua Siskin en baissant la voix,

l'administration serait paralysée. Bien entendu, tout se fait sous la surface ; son rôle apparent se borne à effectuer la liaison entre le parti et le gouvernement.

Dorothy sonna et son image apparut sur l'intercom.

— L'Enquêteur Certifié 3471-C pour Mr Hall.

Siskin fut pris de rage et se jeta vers l'écran.

— Dites...

Mais le visage du fouineur avait déjà remplacé celui de Dorothy.

— J'enquête sur les préférences masculines en matière de cadeaux de Noël.

— Il ne s'agit donc pas d'une enquête prioritaire, grommela Siskin.

— Non, monsieur, mais...

— Mr Hall refuse de répondre. Nous paierons la pénalisation.

L'écran s'éteignit sur le sourire satisfait de l'homme. Les Enquêteurs touchaient un pourcentage sur les amendes qu'ils infligeaient.

— Comme je vous le disais, reprit Siskin, l'administration serait paralysée sans Mr Hartson.

— Je sais qui est Mr Hartson, dis-je, me préparant à ce qui allait suivre.

Hartson prit une chaise, allongea les jambes et arbora une expression d'infinie patience.

Siskin parlait en marchant de long en large.

— Nous en avons déjà discuté souvent, Doug, et je sais que vous ne partagez pas entièrement mon opinion. Mais rendez-vous compte ! Réactions peut devenir la plus grande force du pays ! Ensuite, lorsque nous aurons récupéré nos investissements, je vous construirai un autre simulateur qui servira uniquement à vos recherches.

» Vous le savez, Doug, nous en arrivons inévitablement au système du parti unique. C'est peut-être la meilleure solution pour le pays. Mais, ce qui importe avant tout... Réactions jouera un rôle primordial dans la transition !

Hartson prit la parole.

— Nous y arriverons en deux ou trois ans, en épuisant totalement le parti adverse et en accueillant chez nous ses meilleurs transfuges... à condition de bien utiliser nos atouts. (Au moins, il avait le mérite de la franchise.)

Siskin se pencha vers moi.

— Et savez-vous *qui* leur dira comment utiliser ces atouts, lors de chaque élection, de chaque campagne ? *Le simulateur que j'ai construit pour vous !*

J'étais légèrement écoeuré par cet enthousiasme candide.

— Et quel avantage y trouverez-vous ?

— Quel avantage ? Je vais vous le dire, Doug. Le temps viendra où

la législation interdira cette insupportable atteinte à la liberté de l'individu que sont les sondages d'opinion par voie orale.

Hartson toussota.

— Réactions sera alors dans une position imbattable grâce à son processus secret. Les analyses de l'opinion seront plus nécessaires que jamais, mais... (il hocha la tête avec une feinte tristesse) nous serons bien forcés, pour répondre à ce besoin, d'instituer une franchise fédérale pour la REACO.

— Vous voyez, Douglas ! Il y aura des simulateurs Siskin-Hall dans toutes les villes, et leurs résultats seront centralisés ici. Ce sera un monde entièrement nouveau. Et dans un deuxième temps, lorsque ces bases seront établies, un réseau de fondations simulelectroniques recherchera les moyens de rendre ce monde plus juste et plus humain.

J'aurais peut-être dû lui dire de chercher un autre simulelectronicien, mais à quoi cela aurait-il servi ? Si, comme Fuller l'avait supposé, Siskin et le parti fomentaient un complot d'envergure, n'était-il pas préférable que je reste dans une position stratégique ?

— Que dois-je faire ? demandai-je.

— Continuez à préparer le simulateur pour traiter quelques contrats commerciaux, dit Siskin en souriant. Cela nous donnera l'occasion de tester les potentialités du système. Et pensez déjà à le reprogrammer en fonction d'un environnement orienté politiquement.

Dorothy nous interrompit à l'intercom.

— Mr Hall ? Mr Whitney programme la nouvelle série d'unités de réaction. Il aimerait vous voir un instant.

En me rendant au service d'intégration fonctionnelle, je rencontrai Avery Collingsworth dans le couloir.

— Je viens de donner à Whitney mon accord pour les facteurs psychologiques de ces quarante-sept nouvelles unités, me dit-il. Tenez, en voici le résumé, si vous voulez vérifier.

— C'est inutile. J'ai toujours eu confiance en votre jugement.

— Quelque chose a pu m'échapper, dit-il en souriant.

— J'en doute fort.

Je voulus m'en aller avant qu'il aborde le sujet gênant de ce qui s'était passé à la fumerie, mais il me toucha le bras avec sollicitude.

— Cela va mieux maintenant ?

— Oui ! (Je m'efforçai de rire.) J'avais dû boire un verre de trop en vous attendant.

Rassuré, il s'éloigna. Peu avant d'arriver au service de Whitney, je dus me retenir au mur. Cela recommençait : le grondement de tempête dans mes oreilles, le pouls battant dur à mes tempes. Je luttai ferme contre l'évanouissement, et le monde finit par retrouver son équilibre. Encore tremblant et épuisé, je regardai dans le couloir. Personne ne m'avait vu.

Chuck Whitney était enthousiaste.

— Les quarante-sept nouvelles unités sont intégrées avec succès ! s'exclama-t-il en me voyant.

— Elles ont tout de suite pris la cadence ?

— Pas une seule réaction de choc. La population actuelle du simulateur est de neuf mille cent trente-six individus.

Nous montâmes par l'ascenseur au premier étage pour aller visiter un des « quartiers » d'unités. Je m'arrêtai, un peu impressionné, devant la rangée contenant les nouvelles entités. Le murmure de la rotation des tambours à mémoire, le claquement des relais synaptiques, le rythme régulier des servo-mécanismes prouvaient que la vie contrefaite qui habitait les consoles était vigoureuse et ordonnée, et que les circuits cognitifs étaient convenablement stimulés.

J'observai le clignotement du tableau lumineux et remarquai que deux lampes s'allumaient au même rythme, dans une harmonie parfaite. Peut-être un jeune homme et une jeune femme, bras-dessus, bras-dessous sur une bande convoyeuse, ayant la même structure d'expérience, fondée sur la réalité simulée que nous leur avions donnée.

Je n'avais plus de peine à comprendre pourquoi Fuller en venait à parler des individualités artificielles contenues dans son simulateur comme de ses « petits hommes ».

Chuck interrompit mes pensées.

— Je peux te brancher en empathie directe ou sur un circuit de surveillance personnelle, si tu veux effectuer un contrôle.

Mais la voix de Dorothy Ford sortit de l'interphone mural.

— Mr Hall, le capitaine Farnstock, de la police, désire vous parler. Il vous attend dans la salle d'intégration.

Nous redescendîmes et Farnstock, sa carte à la main, s'avança vers nous.

— Hall ? demanda-t-il en regardant Whitney.

— Non, je suis Whitney, le corrigea Chuck. Voilà Hall.

Je ne fus que momentanément surpris de voir qu'il ne m'avait pas reconnu. Après tout, le lieutenant McBain avait lui aussi agi comme s'il ne m'avait jamais vu.

Lorsque Chuck se fut retiré, le capitaine me dit :

— J'aimerais vous poser quelques questions sur la mort du Dr Fuller.

— Pourquoi cela ? Le coroner a rendu un verdict de mort accidentelle, n'est-ce pas ?

Le capitaine sourit avec indulgence.

— Nous ne nous en arrêtons jamais là. Je vais être franc, Mr Hall. Il est possible que le Dr Fuller n'ait pas été victime d'un accident. J'ai

cru comprendre que vous étiez en vacances à ce moment-là ?

Ce qui me surprenait, ce n'était pas que l'on m'interrogeât à propos de ce que la police considérait *maintenant* comme un assassinat, mais la façon totalement imprévue dont évoluaient les événements.

Fuller était mort. Lynch disparu et oublié. Et tout cela à cause d'une « découverte fondamentale » dont j'essayais de découvrir la nature. J'avais d'ailleurs failli être tué pour cela. Et maintenant, voilà que l'enquête reprenait. S'agissait-il d'une habile manœuvre pour se débarrasser de moi ? Mais qui pouvait en être responsable ?

— Alors ? me demanda aimablement Farnstock.

— Je vous l'ai dit. J'étais dans mon bungalow sur les bords du lac.

— Quand m'avez-vous dit cela ?

J'avalai ma salive.

— Peu importe. J'étais dans mon bungalow.

— Y avait-il quelqu'un avec vous ?

— Non.

— Vous ne pouvez donc pas prouver que vous y étiez au moment de la mort de Fuller, ni même que vous y soyez jamais allé.

— Pourquoi devrais-je prouver quoi que ce soit ? Fuller était mon meilleur ami.

Il fit un geste englobant non seulement la salle d'intégration fonctionnelle, mais l'ensemble des bâtiments.

— Vous ne vous débrouillez pas mal, hein ? Directeur technique, avec une participation dans une des industries de pointe du XXI^e siècle.

Je ne perdis pas mon calme.

— Il y a un poste de ravitaillement à un kilomètre de mon bungalow. J'allais m'y approvisionner presque quotidiennement. Tout a été facturé à ma biorésistance personnelle. Ce doit être facile à vérifier.

— Nous verrons, dit-il avec circonspection. En attendant, restez à notre disposition.

Deux jours passèrent avant que je trouve le temps de contrôler directement le fonctionnement du Simulacron 3. Non seulement j'étais surchargé de travail, mais en plus je devais apaiser Siskin en esquissant quelques projets de conversion du complexe simulelectronique à une utilisation politique.

Je ne cessais de spéculer sur la signification de ce renouveau d'activité policière. Était-ce une simple coïncidence ? Ou bien Siskin tirait-il des ficelles pour me démontrer ce qui pourrait m'arriver si je ne collaborais pas sagement avec lui et le parti ?

Au cours d'une conversation avec lui, j'en vins même à aborder le sujet de la visite du capitaine Farnstock. Je crus que mes soupçons étaient fondés, car il ne manifesta que peu de surprise.

Pour me faire comprendre que j'avais avantage à rester de son côté, il ajouta avec subtilité :

— S'ils vous embêtent, vous n'avez qu'à me le dire.

Je décidai de le sonder sur un autre point.

— Après tout, on ne peut pas blâmer la police d'insister, avec ce que Lynch leur a raconté.

— Lynch ? Lynch ?

— Oui, Morton Lynch, insistai-je. L'homme qui a disparu à la réception que vous donniez.

— Lynch ? Disparu ? De *quoi* parlez-vous, mon garçon ?

Sa surprise était sincère. Apparemment Siskin avait, comme tout le monde sauf moi, perdu le souvenir de l'homme qui avait disparu de la terrasse de son appartement. Ou bien il était un acteur extraordinaire.

— Lynch... (ce mensonge me parut opportun) est un type qui ne cessait de me faire enrager en disant que j'avais liquidé Fuller pour prendre sa place.

Lorsque je trouvai enfin le temps d'effectuer le contrôle du simulateur, je manifestais une impatience qui me surprit, moi-même. Chuck m'accompagna à la salle d'observation. Je m'allongeai sur une couchette.

— Je te branche sur un circuit de surveillance ? me demanda-t-il.

— Non. Je préfère un couplage emphatique.

— Tu désires une unité particulière ?

— Non. Choisis.

Visiblement son choix était déjà fait.

— D. Thompson – unité n° 7412.

— Son métier ?

— Chauffeur de camion. Nous l'intercepterons lors d'une livraison.
Ça te va ?

— Allons-y.

En fixant le casque de transfert sur ma tête, il ne put s'empêcher de plaisanter.

— Et si tu m'embêtes, je survolte les circuits.

Cela ne me fit pas rire. Fuller avait prévu qu'en théorie une augmentation subite du potentiel pouvait résulter en un transfert réciproque. De même que le moi de l'observateur était temporairement installé dans l'unité de réaction, le contenu pseudo-psychique de cette dernière pouvait s'implanter dans le cerveau de l'observateur, en un violent et brusque échange.

La situation n'était certes pas irréversible, mais s'il arrivait quelque chose à *l'image* de l'unité, tout serait – du moins en théorie – fini pour l'observateur pris au piège.

J'essayai de me détendre, tout en regardant Chuck procéder aux ultimes réglages. Puis il abaissa le levier de transfert.

Une fraction de seconde durant, tous mes sens se mêlèrent ; je perçus un éblouissant éclat de lumière kaléidoscopique, un hurlement assourdissant, un assaut de saveurs et de senteurs inimaginables, accompagnées de sensations tactiles indescriptibles.

Puis je me retrouvai de l'autre côté. Il y eut d'abord le moment de peur et de confusion que je connaissais déjà, tandis que mes processus mentaux s'ajustaient aux facultés perceptives de D. Thompson, unité n° 7412.

J'étais assis aux commandes d'un camion aérien, regardant sans intérêt la ville-simulacre défiler au-dessous de moi. Je sentais ma poitrine (celle de Thompson) se soulever au rythme de ma (de sa) respiration, et j'éprouvais la chaleur du soleil filtrant à travers le plexidôme.

Il s'agissait d'une association purement passive. Je pouvais regarder, écouter, sentir, mais je n'avais aucun pouvoir moteur, et l'unité subjective n'avait aucun moyen de connaître ma présence.

Je descendis au niveau subvocal et interceptai le flot de ses pensées conscientes : j'étais ennuyé d'avoir pris du retard sur mon horaire. Mais je (l'unité 7412) m'en fichais pas mal. Je pourrais gagner le double dans n'importe quelle autre entreprise de transports.

Satisfait de l'intégralité du couplage, je (Doug Hall) passai de l'empathie totale à l'empathie perceptive et, par les yeux de Thompson, je regardai son compagnon.

Je me demandai si celui-ci était une vraie unité de réaction ou seulement un des figurants trompe-l'œil que nous avons introduits par centaines de milliers dans l'environnement simulé.

J'attendais impatientement que Chuck active le stimulus expérimental ; je désirais partir le plus tôt possible, car je devais dîner chez Jinx et y jeter un coup d'œil sur les notes de Fuller.

Le stimulus arriva enfin. Thompson le regardait depuis dix secondes avant que je le reconnaisse.

Sur le toit d'un des immeubles que nous survolions, une immense publicité lumineuse proclamait dans un flux intermittent de xénon :

SOROPMAN'S SCOTCH – LE MEILLEUR
ET LE PLUS DOUX
DES WHISKIES DU MONDE

C'était un truc pour inciter les unités subjectives à exprimer leur opinion. Thompson, qui avait bu l'équivalent simulelectronique du whisky Soropman's depuis ce qui lui apparaissait comme de longues années, pensa :

Fichu tord-boyaux ! Si au moins ils le faisaient vieillir un peu. Et puis a-t-on idée de vendre du scotch dans une bouteille en forme de ballon de rugby ?

Tous les organes de publicité visuelle de la ville-simulacre émettaient au même instant le même message. Les réactions de milliers d'entités individuelles étaient filtrées, analysées, pompées vers le registre de sortie, pour être ensuite emmagasinées, indexées, classées... Un geste suffirait pour obtenir leur répartition en catégories tenant compte de l'âge, du sexe, de la profession, des opinions politiques, etc.

En quelques secondes, le simulateur d'environnement total de Fuller aurait accompli ce qui normalement exigeait un mois d'efforts et une armée d'Enquêteurs Certifiés.

Je fus complètement pris au dépourvu par ce qui suivit. Heureusement que le couplage empathique était strictement à sens unique, sans quoi D. Thompson aurait certainement senti ma stupéfaction.

Un éclair démesuré déchira le ciel. Trois immenses boules de feu tournoyaient au zénith. Des nuages obscurcirent rapidement le ciel limpide et déversèrent des torrents de grêle sur les immeubles soudain noyés dans les flammes.

Chuck s'amusait-il avec les commandes atmosphériques ? Je rejetai cette possibilité. C'était à la rigueur techniquement possible, mais Whitney aurait certainement hésité à détruire le délicat équilibre de notre communauté artificielle.

Il y avait une seule autre explication : quelque chose ne

fonctionnait pas dans le complexe simulelectronique ! Déréglage, claquage, générateur défectueux ou même simple court-circuit – tout cela automatiquement intégré par le système et transformé en cataclysmes plus ou moins « naturels ». Il y avait eu un pépin quelque part, mais Chuck ne m'avait pas découplé parce que cet acte, s'il n'est pas accompli volontairement, doit intervenir à la fin de la période programmée, sans quoi une partie importante de la personnalité du sujet risque d'être irrémédiablement lésée.

Les yeux de Thompson revinrent se poser sur la publicité lumineuse et je sentis sa réaction stupéfaite à la vue de l'invraisemblable message qu'elle diffusait :

DOUG ! REVIENS ! DANGER !

Je rompis instantanément le couplage empathique et subis le douloureux retour à mon orientation subjective personnelle. La salle d'observation était emplie de silhouettes qui gesticulaient et criaient ; la chaleur était étouffante ; l'air était lourd de l'odeur âcre des circuits grillés.

Chuck arrosait furieusement la console de contrôle à l'aide d'un extincteur. Il regarda dans ma direction.

— Tu es revenu ! Dieu merci ! Il va de nouveau y avoir un survoltage !

Puis il coupa le circuit principal. Le craquement d'arc électrique cessa abruptement, mais des flots de lumière aveuglante continuaient à s'échapper des orifices de ventilation.

Je me débarrassai du casque.

— Que s'est-il passé ?

— Quelqu'un a mis une charge de thermité dans le modulateur !

— Quand ?

— Je n'en sais rien. Je suis sorti après t'avoir connecté. Si je n'étais pas revenu à temps, tu aurais été incinéré !

La réaction de Siskin fut modérée, trop modérée à mon goût. Il arriva au bout de quelques minutes, inspectant les dégâts, satisfait d'apprendre que cela ne nous causerait qu'un ou deux jours de retard.

Quant au coupable... il connaissait déjà la réponse et l'appuya en frappant du poing dans sa paume :

— Ces sales Enquêteurs Certifiés ! L'un d'eux aura réussi à s'introduire ici !

Joe Gadsen nia vigoureusement cette possibilité.

— Nos mesures de sécurité sont à toute épreuve, Mr Siskin.

Siskin prit un air menaçant.

— On nous a donc trahi *de l'intérieur* ! Passez de nouveau tout le personnel au crible !

De retour dans mon bureau, je m'approchai de la fenêtre. Les manifestants de l'AEC étaient toujours là, dans le calme ; combien de temps cela durerait-il ? Et quel était le dénominateur commun entre les Enquêteurs Certifiés, l'attaque à la thermite et les invraisemblables événements de ces derniers jours ?

J'avais la certitude que tous étaient fondamentalement reliés. La bombe à thermite, par exemple. En apparence, il s'agissait d'une agression de l'Association des Enquêteurs Certifiés contre l'institution qui menaçait leur existence. Mais était-ce *vraiment* cela ? Ou était-ce moi personnellement qui était visé ?

Qui se cachait derrière cela ? Certainement pas Siskin. S'il désirait réellement se débarrasser de moi, il pouvait le faire en manipulant la police.

Puis une autre explication me vint à l'esprit : la plupart de ces faits inexplicables avaient pu être indirectement dirigés *contre le simulateur lui-même !*

La mort de Fuller, la disparition de Lynch, mes accidents, la charge de thermite – était-ce un plan de campagne destiné à éliminer les seuls simulectroniciens capables d'assurer le succès de la REACO ?

De nouveau, cela semblait désigner l'Association des Enquêteurs Certifiés. Toutefois la logique criait que ce ne pouvait être l'AEC, mais un agent disposant de pouvoirs supra-normaux ou, du moins, de méthodes permettant de les simuler de façon convaincante.

Je ne pus détacher mon esprit de cette succession d'énigmes, même au cours du paisible repas pris en compagnie de Jinx.

Nous mangions en silence depuis plus de dix minutes lorsque je fus tiré de mes réflexions par le calme de Jinx. Quelle raison avait-elle d'être si songeuse ?

— Jinx ?

Je n'avais fait que murmurer, mais elle sursauta, laissant échapper sa fourchette. Elle sourit, gênée, puis éclata de rire.

— Vous m'avez fait peur !

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle portait une robe scintillante, couleur crème, qui découvrait ses épaules et son dos doré par le soleil sur lequel retombaient ses longs cheveux noirs.

— Ce n'est rien. Je pensais à papa.

Ses yeux se dirigèrent vers le cabinet de travail de son père, puis elle leva ses mains et se cacha le visage. Je fis le tour de la table pour la consoler mais je ne pus que rester là sans bouger, les bras ballants. Certes, je comprenais sa douleur, car elle avait été très attachée à son père, mais cette manifestation émotionnelle nous ramenait en plein XX^e siècle !

J'insiste sur ce point pour démontrer que l'attitude de Jinx, qui

était une jeune fille parfaitement normale, ne correspondait absolument pas à sa manière d'être habituelle.

Tandis qu'elle m'emmenait dans le cabinet de travail, je me demandai si elle ne voulait pas me *faire croire* que la mort de son père était à l'origine de cette crise de larmes, bien qu'il y eût une raison plus profonde.

Elle me désigna le bureau de Fuller.

— Vous pouvez commencer à regarder. Je vais me refaire une beauté.

Je la regardai sortir – souple, gracieuse et belle malgré ses yeux cernés de rouge.

Elle resta absente suffisamment longtemps pour que je puisse passer en revue les papiers de Fuller. Deux faits attirèrent mon attention. D'abord, une partie de ses notes manquait. Il m'avait confié, à plusieurs reprises, qu'il travaillait à un texte à propos des conséquences de la simulelectronique sur la compréhension humaine. Or, je ne trouvais pas une seule ligne sur ce sujet. Ensuite, un des tiroirs de son bureau – celui où il rangeait ses travaux importants – avait été forcé.

Quant au restant des notes, il ne contenait rien qui pût m'intéresser. Ce qui ne m'étonna d'ailleurs nullement.

Jinx revint et s'assit sur le bord du divan, tendue et grave, les mains jointes sur ses genoux. Son visage avait retrouvé sa fraîcheur, mais les lignes pures et fermes de sa bouche exprimaient une réserve farouche.

— Tout est dans l'état où le Dr Fuller l'avait laissé ?

— On n'a touché à rien.

— Certaines notes manquent.

Ses yeux s'agrandirent.

— Comment le savez-vous ?

— J'étais au courant de ses travaux.

Elle détourna les yeux – avec gêne ? – puis les reposa sur moi.

— Il a détruit un certain nombre de ses papiers la semaine dernière.

— Détruit ?

— Brûlé.

Je désignai du doigt la serrure forcée.

— Et ça ?

— Je... (Elle s'approcha de moi.) C'est un interrogatoire en règle ?

Je lui souris.

— J'essaie seulement de reconstituer certaines de ses recherches.

— Ce n'est pas important à ce point-là ? (Avant que je puisse répondre, elle ajouta :) Allons faire un tour en voiture, Doug.

Je la ramenai au divan et nous nous assîmes côte à côte.

— Une ou deux questions, avant. Cette serrure ?

— Papa avait perdu sa clef, il y a trois semaines. Il a dû ouvrir le tiroir avec son canif.

C'était un mensonge. Un an auparavant, j'avais aidé le Dr Fuller à installer un déclencheur à biorésistance sur la serrure de ce tiroir, car il en égarait constamment la clef.

Elle se leva.

— Si nous allons vraiment faire un tour, je vais prendre ma cape.

— Et ce croquis que votre père avait fait...

— Un croquis ?

— Un dessin représentant Achille et la tortue, à l'encre rouge. Vous ne l'avez pas emporté du bureau ?

— Je ne l'avais même pas vu.

Non seulement elle l'avait vu, mais je me souvenais qu'elle l'avait longuement examiné. Je décidai de créer un choc, pour voir quelle serait sa réaction.

— Jinx, ce que j'essaie de découvrir, c'est si votre père a *vraiment* trouvé la mort accidentellement.

Elle ouvrit la bouche toute grande et recula d'un pas.

— Oh ! Doug, vous ne parlez pas *sérieusement* ? Vous voulez insinuer que quelqu'un l'aurait... tué ?

— Je le pense. Et j'espérais trouver dans ses notes une indication permettant de savoir qui a fait cela, et pourquoi.

— Mais qui aurait voulu le tuer ? (Elle resta plongée un moment dans un silence soucieux, puis reprit :) Si vous avez raison, vous devez être en danger, vous aussi. Oh ! Doug, il faut oublier tout cela !

— Vous ne voulez pas que l'on trouve le coupable ?

— Je ne sais pas. (Elle hésita.) J'ai peur. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose.

Je pris bonne note qu'elle n'avait pas suggéré de s'adresser à la police.

— Pourquoi pensez-vous qu'il pourrait m'arriver malheur ?

— Je... Oh ! Doug, je ne sais plus quoi penser... J'ai peur.

Le disque brillant de la pleine lune transformait le plexidôme de la voiture en une coupole laiteuse et argentée qui irradiait sa douce lumière sur le visage de la jeune fille.

Réticente, distante, les yeux fixés sur la route qui s'ouvrait silencieusement devant la voiture, portée par son coussin d'air, elle ressemblait à une fragile porcelaine prête à s'effriter sous l'assaut de la lumière lunaire.

Elle se taisait maintenant, mais quelques minutes auparavant elle me conjurait encore d'oublier que son père avait pu être assassiné.

J'étais plus perplexe que jamais. Elle semblait se dresser comme un

bouclier entre ce qui était advenu à son père et moi. Et je ne pouvais me défendre de penser qu'elle cherchait à protéger celui qui en portait la responsabilité.

Je posai ma main sur la sienne.

— Jinx, vous avez des ennuis ?

Sa réaction normale eût été de me demander ce qui me faisait croire cela. Mais elle se contenta de dire :

— Non. Bien *sûr* que non.

Ces mots étaient comme une résolution calme mais implacable de s'en tenir à la ligne d'action qu'elle avait choisie. Je sentis qu'il était inutile d'insister. Il faudrait chercher ailleurs, bien que Jinx représentât la voie la plus directe vers mon objectif.

Je me renfermai moi aussi dans mes pensées et mis la voiture en pilotage automatique, la laissant se guider seule le long de la petite route déserte. Seules deux explications pouvaient s'appliquer à cette série de circonstances incongrues. Ou bien un agent malintentionné et puissant, doté de capacités dangereuses et incompréhensibles, poursuivait des buts insondables. Ou bien aucun événement de nature extraordinaire ne s'était produit – sauf dans mon esprit.

Je ne pouvais me défaire de l'impression insidieuse qu'une force à la fois brutale et occulte était déterminée à décourager ma recherche des causes de la mort de Fuller, tout en me promettant implicitement que, si je cessais de faire fi de son autorité – comme elle-même et Jinx paraissaient le désirer – tout irait bien de nouveau.

Je *voulais* que tout aille bien. En regardant la jeune fille à mes côtés, je me rendis compte à quel point j'avais envie que tout rentre dans la norme. Elle était encore plus belle dans cette lumière, pareille à un chaleureux signal m'invitant à oublier ma détresse et à accepter la marche des choses.

Comme en réponse à mes pensées, elle se glissa vers moi, passa son bras sous le mien et posa sa tête sur mon épaule.

— La vie offre tant de choses, n'est-ce pas, Doug ? me dit-elle avec un mélange de mélancolie et d'espoir dans la voix.

— Elle contient tout ce que l'on désire y trouver, répondis-je.

— Et que désirez-vous y trouver ?

Je pensai à elle, qui avait fait intrusion dans mon existence à un moment où j'avais tellement besoin de quelqu'un de semblable à elle.

— Lorsque j'étais loin, je n'ai jamais cessé de penser à vous, dit-elle. Jamais cessé. Mais je me sentais comme une enfant stupide et frustrée.

J'attendis que le flot de paroles soyeuses reprenne mais n'entendis que le bruit régulier de sa respiration. Elle s'était endormie. Sur ses joues brillaient deux petites rivières de mercure.

Oui, exactement comme moi, elle fuyait quelque chose. Mais bien

que partageant peut-être le même désespoir, nous ne pouvions communiquer car, pour quelque incompréhensible raison, elle désirait qu'il en fût ainsi.

La voiture montait une colline, révélant dans la lumière de ses phares un paysage que je n'avais encore jamais vu.

Au sommet de la colline, une terreur glaciale me paralysa. J'écrasai le frein, et le véhicule s'arrêta en quelques mètres, en douceur.

Jinx changea de position sans se réveiller.

Je restai alors assis, les yeux fixés droit devant moi, pendant un temps qui sembla durer une éternité.

À une centaine de mètres plus loin, la route s'achevait brusquement. Au delà, le paysage s'interrompait net, comme tranché au couteau ! De chaque côté du ruban d'asphalte, la terre elle-même semblait dans une impénétrable barrière de ténèbres absolues.

Il n'y avait rien derrière cette barrière. Rien, pas même de lune ni d'étoiles – rien que le néant à l'intérieur du néant, tel qu'on doit le trouver au plus lointain de l'infini.

Par la suite, je regrettais de ne pas avoir réveillé Jinx. Sa réaction m'aurait permis de savoir si la moitié de l'univers avait temporairement cessé d'exister ou si ce n'était qu'un effet de mon imagination. Mais toutes mes forces s'employèrent à lutter contre une nouvelle perte de conscience partielle. Lorsque je pus enfin relever les yeux, la route était de nouveau là, et l'horizon normal, et les collines silhouettées contre la lumière de la lune.

Une fois de plus, je me trouvais en présence d'un facteur compensatoire. La route avait disparu. Mais c'était *impossible* puisqu'elle était là. De même, Lynch avait disparu. Mais tout indiquait qu'il n'avait jamais existé. Je n'avais aucun moyen de prouver que j'avais vu le croquis d'Achille et de la tortue. Mais la possibilité que Fuller ne l'eût jamais dessiné rétablissait l'équilibre.

Ce ne fut que l'après-midi du lendemain que Chuck vint me trouver avec un problème simulelectronique suffisamment stimulant pour me tirer d'un abîme de déraison.

Il entra dans mon bureau par la porte du personnel, s'écroula sur une chaise et posa les pieds sur la table.

— Ouf ! Le modulateur de la visionneuse fonctionne de nouveau.

Je me détournai de la fenêtre par laquelle j'observais la manifestation silencieuse des Enquêteurs Certifiés.

— Tu n'as pas l'air satisfait ?

— Nous avons perdu deux journées entières.

— On les rattrapera.

— Oui, je sais. (Il eut un sourire las.) Mais la panne d'environnement a fait une peur bleue à notre unité de contact. Un moment, j'ai même craint que P. Ashton ne devienne fou et qu'il ne faille nous débarrasser de lui.

Je me sentis mal à l'aise.

— Ashton est la seule faille dans le système de Fuller. Aucun individu artificiel ne peut résister à la conscience de n'être qu'une combinaison de charges électriques au sein d'une réalité simulée.

— Cela m'embête autant que toi. Mais Fuller avait raison, il nous *faut bien* un observateur objectif là-dedans. Trop de choses pourraient aller mal sans que nous nous en apercevions pendant des jours.

Ce problème avait absorbé mes pensées des semaines durant. J'avais fini par prendre un mois de congé pour tenter de me délivrer de cette insatisfaction permanente. J'avais la tenace conviction que permettre à une de nos unités de savoir qu'elle n'était rien de plus

qu'une entité électroniquement simulée était le summum de la cruauté.

Je pris soudain ma décision.

— Chuck, nous allons le supprimer dès que possible et le remplacer par une équipe de surveillance. Toutes nos observations seront faites par projection directe dans le simulateur. Fini, les Ashton.

Un sourire de soulagement apparut sur son visage.

— Je m'y mets tout de suite. Il y a aussi un autre problème. Nous allons perdre Cau Non.

— Qui ?

— Cau Non. L'« émigrant-type » de notre population. Un Birman, unité n° 4313. Ashton nous a fait savoir il y a une demi-heure qu'il voulait se suicider.

— Pourquoi ?

— À cause de considérations astrologiques, si j'ai bien compris. Les phénomènes météorologiques inexplicables l'ont convaincu que le Jugement Dernier est imminent.

— Il est facile d'y remédier. Changeons ses motivations. Effaçons sa tendance au suicide.

— Ce n'est pas aussi simple que cela. Il délire en public en parlant de météores, de tempêtes et de feux célestes, et il a attiré toute une foule autour de lui. Ashton m'a dit que bon nombre d'unités commencent à se poser des questions.

— Mauvais, cela.

Il haussa les épaules.

— Si rien de nouveau ne se passe, le calme reviendra sans doute rapidement, mais si jamais cela recommence, qui sait combien d'unités perdront la raison. La meilleure solution serait de débrancher Simulacron 3 pendant deux ou trois jours, le temps de tout remettre en ordre. Cau Non devra disparaître lui aussi. Son « obsession » est trop profondément ancrée.

Après son départ, je m'assis devant mon bureau et pris machinalement un crayon. Sans même m'en rendre compte, je redessinai Achille et sa tortue. Finalement, agacé par cette énigme incompréhensible, je rejetai le crayon. Selon Collingsworth, ce dessin illustre le paradoxe de Zénon. Mais j'étais certain que Fuller n'avait voulu attirer mon attention ni sur ce paradoxe ni sur la proposition de l'impossibilité du mouvement.

Attentif, je répétais en moi-même : « Tout mouvement est une illusion. »

Puis, je vis qu'il existait un système de références dans lequel tout mouvement *est* une illusion : *le simulateur* ! Les unités subjectives s'imaginent agir dans un milieu physique. Mais elles ne vont nulle

part. Lorsqu'une unité comme Cau Non, par exemple, « marche » d'une maison à une autre, la seule chose qui intervienne, en réalité, c'est que des courants simulelectroniques « pompent », par l'intermédiaire d'une grille et de transducteurs, des « expériences » illusoires dans un mémo-tambour.

Fuller voulait-il attirer mon attention sur ce fait par son dessin ? Était-ce tout ?

Soudain, je bondis de ma chaise.

Cau Non !

Cau Non était la clef ! C'était clair comme le jour. Le dessin ne tendait à rien d'autre qu'à suggérer le mot « Zénon » !

Le personnel avait pris l'habitude de désigner les unités par leur nom précédé de l'initiale de leur prénom. De la sorte, Cau Non devenait C. Non, équivalent phonétique presque parfait de Zénon !

Évidemment ! Fuller voulait me communiquer des renseignements d'importance vitale. Pour cela, il avait utilisé la méthode la plus confidentielle que l'on pût imaginer. Il avait gravé son message dans le mémo-tambour d'une certaine unité et m'avait laissé un message codé me permettant d'identifier cette unité !

Sous le regard curieux et étonné de Dorothy Ford, je courus vers le premier étage, enrageant de ne même pas savoir dans quelle zone se trouvait Cau Non. Après avoir en vain consulté l'index mural de deux zones, je me précipitai dans une troisième et me heurtai de plein fouet à Whitney qui arrivait avec une boîte emplies d'outils qui allèrent s'éparpiller sur le sol.

— Cau Non ? demandai-je. Où est son enceinte ?

— La dernière à gauche. Mais il est mort. Je viens juste d'effacer ses circuits.

De retour dans mon bureau, une crise vertigineuse me mena aux abords de l'inconscience. Couvert de sueur, le bourdonnement de mille abeilles dans les oreilles, je luttais pour ne pas sombrer. Lorsque le monde retrouva son équilibre, je m'écroulai dans un fauteuil, épuisé et plus découragé que jamais.

C'était une coïncidence presque incroyable que Cau Non eût été déprogrammé juste quelques minutes avant que j'eusse résolu l'énigme du dessin. Je me demandai même si Chuck ne faisait pas partie de la conspiration générale.

Impulsivement, je l'appelai à l'intercom.

— Tu m'avais bien dit que notre unité de contact avait parlé à C. Non avant sa tentative de suicide ?

— Exact. C'est Ashton qui l'en a empêché. Pourquoi cette question ?

— Une idée comme ça. Je voudrais que tu me prépares un circuit de surveillance pour un face à face direct avec Phil Ashton.

— Avec toutes ces réorientations et reprogrammations, il faudra attendre deux jours avant que ce soit possible.

Je poussai un soupir de résignation et coupai la communication, au moment même où la porte s'ouvrait pour livrer passage à Horace P. Siskin, vêtu d'un élégant complet gris à fines rayures et arborant son sourire le plus cordial.

— Alors, Doug, dit-il en venant vers moi, que pensez-vous de Hartson ? Un personnage, n'est-ce pas ? Sans lui, le parti perdrait tout contrôle sur l'administration.

— C'est ce que j'ai entendu dire, répondis-je sèchement. J'avoue ne pas avoir été particulièrement enthousiasmé par le privilège de le rencontrer.

Siskin émit un rire aigu qui me fit le regarder avec méfiance. Il s'empara de ma chaise et la fit pivoter de façon à faire face à la fenêtre.

— Moi non plus, je ne pense guère du bien de lui, Doug. L'influence qu'il exerce sur le parti et le pays est néfaste.

Je ne m'étais pas attendu à cela.

— Et je suppose que vous avez l'intention de changer cela ?

Il leva les yeux au plafond et dit d'une voix inspirée :

— Je pense, oui – avec votre aide, bien entendu. (Il me regarda en silence pendant une bonne minute. Devant mon manque de réaction, il continua :) Hall, vous n'avez sûrement pas été sans remarquer que j'ai de grandes ambitions. Je suis fier de mon énergie et de ma capacité de travail. Que diriez-vous si ces qualités étaient appliquées à l'administration de notre pays ?

— Dans un système à parti unique ? demandai-je prudemment.

— Un parti ou dix partis, qu'importe ! Nous voulons des dirigeants capables ! Les plus capables seront tout juste assez bons ! Connaissez-vous un empire financier plus important que celui que j'ai créé ? Qui serait logiquement mieux qualifié que moi pour siéger à la Maison-Blanche ?

Lorsqu'il considéra mon sourire imperturbable d'un air interrogateur, je crus bon de m'expliquer :

— Je ne vous vois pas déplacer des personnalités comme Hartson.

— Ce sera facile, m'assura-t-il. Avec le simulateur. Lorsque nous programmerons notre communauté électro-mathématique selon une orientation politique, nous ferons une place de choix à un certain Horace P. Siskin. Pas une réplique exacte, peut-être. Il sera sans doute préférable de rehausser un peu son image. (Il s'arrêta pour réfléchir.) En tout cas, lorsque nous consulterons le Simulacron 3 à des fins politiques, l'image du candidat idéal sera analogue à celle de Siskin.

J'étais muet de stupeur. C'était faisable. Je savais que son plan réussirait, ne serait-ce qu'à cause de sa hardiesse – et de sa logique. Je

me félicitais plus que jamais d'être resté avec Réactions, ce qui me permettrait peut-être d'intervenir dans l'alliance entre Siskin et le parti.

Dorothy Ford apparut à l'intercom.

— Deux messieurs de l'AEC pour vous, Mr Hall...

Mais déjà les deux Enquêteurs Certifiés faisaient irruption dans mon bureau.

— C'est vous, Hall ? demanda l'un d'eux d'une voix peu aimable.

Je fis un signe d'assentiment et l'autre rugit :

— Eh bien, vous pouvez aller dire à Siskin...

— Dites-le-lui vous-même.

Je lui désignai le fauteuil. Siskin pivota dans leur direction.

— Oui ?

La surprise leur coupa momentanément la parole.

— Nous représentons l'AEC, dit le premier. Je ne vais pas tourner autour du pot ; si vous n'arrêtez pas de travailler à ce simulateur, nous mettons en action tous les Enquêteurs Certifiés de la ville !

Siskin allait répondre à cette menace par un éclat de rire, mais il se ravisa et son visage s'assombrit. La raison en était évidente. Sous une forme ou une autre, le quart de ses employés étaient soumis aux sondages d'opinion. Siskin pouvait sans doute pallier ce manque de main-d'œuvre en faisant appel à ses réserves. Mais, en moins d'une semaine, il n'y aurait plus un homme d'affaires ou une ménagère qui ne serait aux prises avec plusieurs EC. La destruction de l'Association était évidemment un des buts poursuivis par les Entreprises Siskin, mais il fallait prévoir toutes les répercussions financières de la situation ainsi créée.

Les deux hommes ressortirent sans attendre sa réponse.

— Alors, lui dis-je non sans amusement. Que faisons-nous maintenant ?

Siskin sourit.

— J'ignore ce que vous allez faire ; quant à moi, je m'en vais aller tirer toute une poignée de ficelles.

Le surlendemain, je m'installai confortablement sur une couchette de la salle d'observation. Whitney fixa sur ma tête un autre type de casque de transfert. Sentant mon impatience, il s'abstint de plaisanter.

Je le vis abaisser la manette du circuit de surveillance.

La projection se passa en douceur. En un instant, je me retrouvai dans une cabine vidéophonique analogue. Comme il ne s'agissait pas d'un couplage empathique, je n'étais pas emprisonné dans l'esprit d'une unité de réaction. *J'étais vraiment là* – pseudo-physiquement, bien entendu.

Un homme grand et mince sortit de la cabine voisine et vint vers

moi ; je vis qu'il tremblait.

— Mr Hall ? me demanda-t-il avec hésitation.

— Oui. (Je parcourus des yeux le banal hall d'hôtel.) Quelque chose ne va pas ?

— Non, dit-il misérablement. Rien que vous puissiez comprendre.

— Dites-le-moi, Ashton.

Je voulus poser ma main sur son bras, mais il se recula en frissonnant. Puis il trouva les mots lui permettant d'exprimer sa détresse.

— Supposez que, dans votre monde, un dieu tombe du ciel et vous adresse la parole.

Oui, je pouvais le comprendre. Je le pris néanmoins par l'épaule.

— Oubliez cela. Pour le moment, je ne suis, comme vous, qu'une conscience composée de charges simulelectroniques.

Il se détourna légèrement.

— Allons-y alors. Ensuite, vous pourrez retourner là-bas. (Il leva la tête dans une direction indéterminée.)

— Ashton, nous avons songé à quelque chose. Nous pouvons peut-être vous décharger de vos devoirs d'unité de contact.

— Fichez-moi en l'air, supprimez-moi complètement ! Sachant ce que je sais, je ne tiens pas à continuer.

Mal à l'aise, je me hâtai d'en venir au fait.

— Je voulais vous parler de Cau Non.

— Le veinard qui est déprogrammé ! commenta-t-il.

— Vous lui avez parlé juste avant qu'il tente de se suicider ?

— En effet. Je le surveillais depuis un certain temps. Je sentais qu'il n'allait pas tenir le coup.

— Phil. (Je l'obligeai à me regarder.) Ce n'était pas seulement à cause des météores et de la tempête, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ? dit-il avec un sursaut.

— Il y *avait* donc autre chose !

— Oui... Je n'en avais rien dit. Par colère, par dépit. Je voulais que Cau Non ait le champ libre – qu'il ruine toute cette maudite installation. Vous auriez été obligés de nous effacer tous et de tout recommencer à zéro.

— Mais *quoi* ? Qu'est-ce qui a déclenché sa révolte ?

Il balaya ses hésitations.

— Il savait. Je ne sais comment, mais il avait découvert ce qu'il était et en quoi consistait cette fichue ville simulée. Il savait qu'il faisait partie d'un monde artificiel, dont la pseudo-réalité n'est que le reflet de processus électroniques.

Je me raidis. Les informations que Fuller avait confiées à l'entité Cau Non avaient donc eu un effet terrifiant. Elles avaient suffi à lui faire comprendre qu'il n'était qu'un simulacre d'être humain.

— Comment a-t-il découvert cela ?

— Je ne le sais vraiment pas.

— Il n'a jamais fait allusion à des informations particulières qui auraient été confiées à ses mémo-tambours ?

— Non, jamais. Mais il était obsédé par l'idée de n'être... rien.

Je regardai ma montre et regrettai de ne m'être donné que dix minutes pour cette confrontation.

— C'est l'heure, dis-je en revenant à la cabine vidéo. Je redescendrai vous voir.

— Non ! cria Phil Ashton derrière moi. Pour l'amour du ciel, ne revenez pas !

Je refermai la porte de la cabine, les yeux fixés sur l'aiguille des secondes.

Deux secondes avant l'heure fixée, je jetai un dernier regard sur le hall de l'hôtel. Ce que je vis faillit m'arracher un cri.

Luttant contre un amer désespoir, car je savais que je ne pouvais pas retarder mon transfert, je regardai la silhouette familière de Morton Lynch – un simulacre de Morton Lynch – traverser le hall.

Je passai tout le restant de l'après-midi à trembler – au figuré du moins – devant le simulateur. Il était devenu pour moi un être effrayant et menaçant – un ogre électronique capable de poursuivre ses propres desseins et qui avait fait irruption dans mon monde pour tuer Fuller et s'emparer de Lynch.

Il me vint accessoirement à l'idée que le Morton Lynch que j'avais aperçu dans le hall de l'hôtel était peut-être simplement une unité de réaction qui lui *ressemblait*. Mais le lendemain matin, je me rendis compte qu'un point au moins était facilement vérifiable. Dans ce but, je me précipitai au fichier central des unités de réaction.

Pensant que la vocation simulelectronique de Lynch devait être analogue à son activité réelle, je cherchai d'abord à « Sécurité », puis à « Police » dans le classement par professions. Sans résultat.

Puis je me résolus à une approche plus directe et consultai le classement alphabétique.

La dernière inscription dans le casier des L était : *LYNCH, Morton, unité n° 7683*.

Ma main tremblait en tenant la carte. L'unité n° 7683 avait été programmée dans le simulateur il y avait trois mois par le Dr Fuller en personne !

Enfin, ma mémoire se dégagea des brumes et je me souvins de l'incident, oublié à cause de son insignifiance. Un jour que Fuller était en humeur de plaisanter, il avait modelé une unité à l'image du Lynch réel, puis il avait invité le directeur de la sécurité à une entrevue traumatisante avec son alter ego, dans le simulateur.

J'étais enthousiasmé : cela prouvait – pour moi, du moins – que Morton Lynch avait vraiment existé !

Vraiment ?

Découragé, je battis en retraite devant l'alternative raisonnable, devant, une fois de plus, la fameuse circonstance compensatrice... Ne se pouvait-il pas que la conscience subconsciente de l'existence de ce personnage *dans le simulateur* fût à la base de ma croyance en l'existence *réelle* de Lynch ? Ce souvenir enfoui avait-il suppuré jusqu'à me faire créer un Lynch imaginaire dans la vie réelle ?

Incapable de travailler, je sortis, marchant sans but sur la bande statique, pour sentir la présence solide et rassurante du béton sous mes pieds. Je serais bien allé jusqu'au-delà des limites de la ville, pour aller me perdre dans la solitude désolée des champs, mais je me souvins de ma dernière excursion provinciale et revins sur mes pas.

Au coin, un Enquêteur m'intercepta, en annonçant :

— Je fais un sondage sur la mode masculine d'automne.

Je fis comme si je ne le voyais pas.

— Êtes-vous pour les revers larges ? commença-t-il en sortant son bloc-notes.

Je pressai le pas.

— Hé, revenez sinon je vous colle une amende !

Sur la passerelle à piétons, un vendeur de journaux automatique braillait :

— Une loi menace de supprimer les sondages publics !

Siskin avait donc commencé à utiliser son influence contre l'AEC. Mais cela me laissa indifférent.

Un autre Enquêteur apparut à mes côtés et me souffla, sans me regarder :

— Pour l'amour du ciel – et pour vous-même, Hall – laissez tomber toute cette affaire !

Secoué par la brutalité de cet avertissement, je voulus le saisir par le bras, mais il s'échappa, m'abandonnant son brassard de l'AEC.

Ce n'est pas vrai, j'ai imaginé ce qui vient de se passer, me dis-je en mettant le brassard dans ma poche ; mais mon manque de conviction était excusable.

Un aérocar se détacha du flot de la circulation et s'arrêta tout près de moi.

— Doug ! s'exclama joyeusement Jinx. J'allais justement vous demander de venir déjeuner avec moi. (Puis elle vit mon regard vide, mon total manque d'expression.) Montez, Doug.

J'obéis machinalement et elle alla se ranger dans l'îlot ascensionnel. Un moment plus tard, le véhicule s'élevait. Elle monta jusqu'au plus haut niveau régularisé et ajusta le système de compensation de dérive. Nous dominions la ville de très haut.

— Doug... commença-t-elle. Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous vous êtes querellé avec Siskin ?

Elle entrouvrit le dôme. L'air vif qui entra en sifflant m'éclaircit un peu les idées. Mais je n'étais pas encore en état de me mesurer à des impondérables.

— Doug ? (Le courant d'air étalait une mèche de ses cheveux contre le plexidôme.)

Avant tout, il fallait que je sache. Avait-elle manqué de sincérité ou était-ce une fois de plus mon imagination ?

— Jinx, lui demandai-je sans détours, que me cachez-vous ?

Elle détourna les yeux, ce qui augmenta mes soupçons.

— Il faut que je sache ! m'écriai-je. Je ne sais pas ce qui m'arrive ! Je ne veux pas être impliqué à mon tour !

Je vis ses yeux s'embuer et ses lèvres trembler.

— Bien, continuai-je implacablement. Votre père a été assassiné parce qu'il était en possession d'informations secrètes. Le seul homme à qui il s'était confié a disparu. On a attenté deux fois à ma vie. J'ai vu une route disparaître sous mes yeux. Un fouineur que je n'avais jamais vu s'est approché de moi et m'a dit sans détours de laisser tomber cette affaire.

Elle éclata en sanglots, mais je ne ressentais aucune sympathie pour elle. Visiblement, elle savait de quoi je parlais. Il ne lui restait plus qu'à admettre son rôle dans les événements.

— Oh ! Doug, supplia-t-elle, ne pouvez-vous pas simplement *oublier* ces choses ?

Exactement ce que l'Enquêteur m'avait suggéré...

— Rendez-vous compte que vous ne pouvez pas continuer ainsi ! Vous ne voyez donc pas ce que vous faites ?

Ce que *je faisais* ?

Soudain, je compris. Elle ne m'avait jamais rien caché ! Ce que j'avais pris pour de la duplicité était en réalité de la compassion. Tous ses efforts avaient pour but de m'arracher à mes suppositions irrationnelles, à mes *obsessions* !

Elle avait senti ce que mon attitude avait d'anormal. Peut-être Collingsworth lui avait-il raconté l'épisode de la fumerie. Et sa compassion s'était édifiée sur les ruines d'un rêve ; au moment de se concrétiser, son amour d'enfance s'était heurté à ce qui lui avait paru être un désordre mental.

— Je suis désolée, Doug, dit-elle en désespoir de cause. Je vais vous ramener.

J'étais incapable de dire le moindre mot.

Je passai mon après-midi au Limpy's, fumant jusqu'à ce que mon gosier fût desséché comme un hareng saur – pour compenser, je l'humectai plus que de coutume avec du Scotch-astéroïd.

Le soir venu, j'allai marcher dans le cœur presque désert de la ville. Je finis par monter sur la bande lente, puis sur une bande express dont je n'avais même pas regardé la destination.

Peu à peu, la fraîcheur de la nuit aidant, je compris où mon vagabondage me menait. En mettant le pied sur la plate-forme terminale, je vis que je me trouvais à peu de distance du domicile d'Avery Collingsworth. Quoi de plus naturel, dans les circonstances présentes, que d'aller consulter un psychologue ?

Avery fut surpris par ma visite.

— Où étiez-vous passé ? Je vous ai cherché tout l'après-midi pour vous montrer une nouvelle série d'unités.

— J'avais à faire au-dehors.

Il n'avait pas été sans remarquer mon aspect hagard, mais il eut le tact de ne prononcer aucun commentaire.

L'appartement de Collingsworth témoignait abondamment de son état de célibataire. Son cabinet de travail n'avait visiblement pas été rangé depuis des semaines. Mais je me sentais à l'aise au milieu de ces livres en désordre, de ce plancher jonché de papiers froissés.

— Vous buvez ? me demanda-t-il lorsque je fus assis.

— Un Scotch. Sec.

Il m'apporta mon verre dès que l'auto-serveur l'eut empli, puis passa en souriant la main dans ses cheveux argentés.

— Puis-je vous offrir également de quoi vous raser et une chemise propre ?

Je souris tout en buvant.

Il approcha sa chaise.

— Racontez-moi.

— Ce ne sera pas facile.

— Zénon ? Un homme du nom de Morton Lynch ? Toujours la même chose ?

J'inclinai la tête en signe d'assentiment.

— Je suis content que vous soyez venu, Doug. Très content. Il y a eu autre chose, en plus du dessin et de Lynch, n'est-ce pas ?

— Beaucoup de choses. Mais je ne sais par quoi commencer.

Il ferma à demi les yeux.

— La semaine dernière, au Limpy's, je me souviens d'avoir parlé du fâcheux mélange de la psychologie et de la simulectronique. Si je puis me permettre de me citer moi-même, voici quelle était ma conclusion : « Vous êtes incapables de mettre des « gens » dans une machine sans commencer à vous interroger sur la nature fondamentale des machines et des individus. » Si vous preniez cela comme point de départ ?

C'est ce que je fis. Je lui racontai tout. Il m'écouta sans m'interrompre. Lorsque j'eus terminé, il se leva pour faire quelques pas.

— Avant tout, dit-il, n'ayez pas de sentiment de culpabilité. Regardez les faits objectivement. Fuller aussi avait des ennuis – pas autant que vous, certes, mais il n'avait pas mené le simulateur à un stade aussi avancé.

— Où voulez-vous en venir ?

— Que le travail que vous faites s'accompagne de conséquences psychologiques inévitables.

— Je ne comprends pas.

— Doug, vous jouez le rôle d'un dieu. Vous exercez un contrôle omnipotent sur un simulacre de monde, sur toute une ville peuplée de pseudo-individus. Parfois, vous commettez des actions qui vont à l'encontre de vos convictions morales, comme de supprimer une unité de réaction. Résultat ? Crise de conscience, angoisse. Ce qui nous donne quoi ? Des hauts et des bas, des moments d'exaltation suivis de

périodes de dépression, de culpabilité. Vous avez bien ce type de réaction ?

— Oui, dis-je, m'en rendant compte pour la première fois.

— Et vous savez comment se nomme la condition que je viens de décrire ?

— Oui, murmurai-je. La paranoïa.

Il eut un rire presque joyeux.

— Certes, mais une fausse paranoïa, due à des facteurs exogènes. Oh ! les symptômes sont convaincants. Tout y est : illusions de grandeur, perte de contact avec la réalité, sentiments de persécution, hallucinations. (Il reprit sur un ton encore plus convaincant :) Vous voyez ce qui vous arrive ? Vous supprimez une de vos unités et vous vous imaginez qu'un être réel a disparu. Vous reprogrammez les expériences d'une population simulée et vous pensez que l'on trafique votre réalité.

Malgré ma confusion mentale, je pus apprécier la parfaite logique de son explication.

— Admettons que vous ayez raison. Que puis-je y faire ?

— Vous avez déjà accompli les neuf dixièmes du chemin. Le plus important, c'est d'en être conscient et d'accepter de se voir en face. (Il se leva brusquement.) Buvez un autre verre pendant que je vais téléphoner.

Lorsqu'il revint, j'avais non seulement vidé mon verre mais presque fini de me raser dans le cabinet de toilette adjacent.

— Bravo ! s'exclama-t-il. Je vais vous chercher une chemise.

Lorsqu'il revint, j'avais déjà perdu mon nouvel enthousiasme.

— Et mes pertes de conscience ? Elles, du moins, sont *réelles*.

— Oh ! je n'en doute pas. Ce sont des symptômes psychosomatiques. Vous êtes révolté par l'idée d'être atteint d'une psychose et vous cherchez une excuse qui puisse sauver les apparences. Vos trous de mémoire ont un caractère en somme physiologique. C'est moins humiliant.

Lorsque j'eus fini de m'habiller, il me raccompagna à la porte et suggéra :

— Profitez bien de cette chemise propre.

Je ne compris cette réflexion qu'en voyant la voiture de Dorothy Ford garée devant l'immeuble. Voilà donc qui il avait appelé ! Bonne vieille Dorothy, trop contente de sauter sur l'occasion offerte par Collingsworth ! Peut-être était-elle aussi venue par gentillesse, mais avant tout, cela lui donnait la possibilité de surveiller de plus près un des atouts de Siskin. Mais cela m'était bien égal. Ses cheveux de lin renvoyaient la lueur phosphorescente du tableau de bord et contrastaient avec son sourire à la fois spontané et légèrement anxieux.

Nous montâmes en flèche dans la nuit silencieuse et restâmes suspendus entre les froides étoiles et le tapis brillant des lumières de la ville. Contre la courbe élégante du plexidôme, Dorothy m'apparut douce, féminine, pleine de joie de vivre.

— Alors, dit-elle en tournant vers moi ses épaules à la courbe sans défaut, puis-je proposer un plan d'action, ou avez-vous une suggestion à faire ?

— Collingsworth vous a mise au courant ?

— Il pensait que vous aviez besoin d'un remontant. (Elle se mit soudain à rire.) Et je suis juste la fille qu'il vous faut pour ça.

— C'est une thérapeutique engageante.

— Oh ! très, dit-elle, le regard brillant et moqueur (Soudain, elle redevint sérieuse :) Doug, nous avons tous deux un travail à faire. Il est plus qu'évident que le mien consiste à veiller à ce que vous restiez bien sagement dans la poche de Siskin. Mais il n'y a aucune raison pour que nous ne nous rendions pas la tâche agréable. D'accord ?

— D'accord. (Je pris la main qu'elle me tendait.) Alors, quel est votre programme ?

— Que penseriez-vous de quelque chose de... corsé ?

— À savoir ? demandai-je prudemment.

— Un peu d'électrocorticodélie.

Je lui adressai un sourire indulgent.

— Ne soyez pas timide, ironisa-t-elle. Cela n'a rien d'illégal.

— Je ne vous croyais pas du genre à avoir besoin d'excitations extra-sensorielles.

— Je ne le suis pas. (Elle me tapota gentiment la main.) Mais le Dr Collingsworth a dit que *vous* en aviez besoin, chéri.

Le Cortical Club était un modeste bâtiment sans étage tapi entre deux vertigineux obélisques de béton et de verre. Devant la porte, de turbulents teenagers s'agitaient, allant parfois faire un tour dans leurs vieux aérocars sur les pistes presque désertes ou mettant leurs ressources en commun pour financer un frisson cortical destiné à l'un des membres de leur groupe.

Dans le salon, les clients attendaient en dissimulant leur impatience, buvant ou écoutant de la musique. Il y avait surtout des femmes âgées, gênées d'être là, mais pas moins impatientes. Peu de clients avaient moins de trente-cinq ans, ce qui prouvait que les jeunes n'avaient que rarement besoin de cette évasion.

Nous attendîmes le temps que Dorothy informe l'hôtesse que nous désirions un coûteux circuit-tandem.

On nous fit entrer dans une alcôve luxueusement équipée : tapisseries d'époque, musique omniphonique, air chaud et parfumé.

Nous nous étendîmes sur la couchette recouverte de velours.

Dorothy se blottit contre moi, la joue sur ma poitrine. Ses cheveux avaient une odeur délicieuse. Un employé abaissa les casques et mit le panneau de contrôle à portée de Dorothy.

— Détends-toi et laisse faire la petite Dotty, me dit-elle, se tortillant pour atteindre le sélecteurs.

Des dizaines d'électrodes libérèrent un courant modulé capable d'agir sur les centres corticaux appropriés. La petite chambre, les tapisseries, les odeurs même, furent balayées comme duvet par le vent.

Un ciel d'azur pâle recouvrait un mer émeraude déferlant paresseusement sur une plage du sable le plus fin. Les eaux me soulevaient et me reposaient avec une vibrante douceur sur le fond ondulé. Ce n'était pas une illusion. Rien ne permettait de douter de la validité, de la *réalité* de l'expérience, bien qu'elle fût issue de l'excitation de centres nerveux hallucinatoires – telle était l'efficacité de la stimulation corticale.

Un rire perla derrière moi, émanant de la crête d'une vague ; je me retournai et reçus une brassée d'eau en plein visage.

Dorothy s'écarta de moi. Je la poursuivis et elle plongea, révélant la nudité de son corps luisant, doré par le soleil.

Nous nagions sous l'eau. Une fois, je parvins à la saisir par la cheville, mais elle m'échappa, souple et gracieuse comme une ondine.

Je fis surface en crachant de l'eau salée.

Sur la plage, j'aperçus Jinx Fuller qui regardait soucieusement les flots agités. Le vent faisait voltiger sa jupe et rabattait ses cheveux sur son visage.

Dorothy revint à la surface et aperçut Jinx. Elle replongea en disant :

— Cet endroit ne vaut rien.

Les ténèbres oblitèrent un instant mes sens, puis Dorothy et moi descendions à skis le flanc immaculé d'une montagne, riant face au vent qui nous criblait de fine neige poudreuse.

Je ralentis pour contourner un accident de terrain ; en me suivant, elle culbuta. Je stoppai et revins vers elle.

Elle éclata de rire, repoussa ses lunettes sur son front et m'entoura le cou de ses bras.

Mais je regardais fixement devant moi. J'avais aperçu Jinx, à moitié cachée par un sapin couvert de givre, témoin pensif et silencieux.

En ce moment d'inquiétude, je sentis enfin la douce et furtive présence des pensées de Dorothy, suivant les courants excitateurs, sondant l'une après l'autre les couches de mon tissu cortical.

J'avais oublié l'effet de résonance que produit un circuit corticodélique réciproque, ce qui peut amener l'un des sujets à livrer

involontairement ses pensées.

Je me relevai brutalement en arrachant mon casque.

Dorothy m'imita et haussa les épaules avec nonchalance.

— On ne peut reprocher à une fille de tenter sa chance, n'est-ce pas ?

Je cherchai à lire sur son visage. Avait-elle plongé assez profond pour apprendre que je ne restais avec Siskin que dans le but de saboter sa conspiration avec le parti ?

Pour la première fois depuis des semaines, j'étais délivré de la hantise de la mort de Fuller. Les incidents imaginaires qui avaient suivi n'étaient qu'un cauchemar que les lueurs bienvenues de l'aube dissipent enfin. Grâce à Avery Collingsworth, je revenais de loin.

La pseudo-paranoïa. C'était d'une logique inattaquable, et je m'étonnais que ni Fuller ni moi n'eussions jamais prévu qu'un contact étroit avec le simulateur et ses trop véridiques petits habitants pouvait entraîner des dangers imprévus pour le psychisme.

Tout n'était pas encore aplani, certes. Par exemple, il fallait que Dorothy Ford comprenne que notre « voyage » corticodélique ne m'engageait en rien. L'expérience n'avait pas été désagréable, mais je ne tenais pas à la renouveler. Surtout maintenant que l'importance du lien qui m'unissait à Jinx m'avait été révélé, émergeant de mon subconscient.

Dorothy avait dû s'en rendre compte, comme je m'en aperçus le lendemain matin.

— À propos d'hier soir, Doug, commença-t-elle d'une voix distante. Comme je vous l'avais dit, nous avons tous deux un travail à faire. Et je dois faire le mien loyalement. Je n'ai pas le choix.

Je me demandais quelle épée de Damoclès Siskin tenait suspendue au-dessus d'elle. La mienne avait un double tranchant : la menace d'une investigation approfondie de la police au sujet du décès de Fuller, avec moi comme bouc émissaire, et son éventuelle décision d'interdire l'utilisation du simulateur à des fins sociologiques.

— Maintenant que nous savons où nous en sommes, ajouta-t-elle moins froidement, il n'y aura plus de méprise. (Elle se radoucit encore davantage et alla jusqu'à poser sa main sur la mienne.) Et cela pourra encore être agréable, Doug.

Je demeurai froid, ignorant toujours ce qu'elle avait pu capter de mes pensées et ce qu'elle en avait dit à Siskin.

Mes craintes se trouvèrent amplement justifiées deux jours plus tard, lorsque Siskin me fit appeler dans sa tanière.

La limousine aérienne me déposa en douceur sur la plate-forme d'atterrissage du cent trente-troisième étage de la Tour Centrale des Entreprises Siskin. Ce dernier m'attendait en personne devant l'entrée de son bureau.

Il me prit par le bras et m'entraîna sur de nébuleux tapis de syrtirène. Il s'arrêta devant la baie vitrée faisant face à son immense

bureau serti d'or. La ville s'étendait à nos pieds, perdue dans des brumes sur lesquelles planaient de petits nuages cotonneux.

Il rompit soudain le silence.

— Notre loi contre les sondages d'opinion ne passera pas à cette session. Son examen a été ajourné. Il y a quelque chose qui cloche.

Je me retins de sourire de sa déconfiture. Seule la menace de cette loi avait freiné l'offensive de l'AEC contre la REACO.

— Il semble donc que les Enquêteurs soient plus puissants que vous ne le supposiez.

— Mais c'est invraisemblable ! Hartson m'avait affirmé qu'il avait la commission entière dans sa poche.

Je ne pus que hausser les épaules.

— Votre manœuvre a donc échoué. Rien ne les empêche plus d'attaquer.

— Je parierais plutôt le contraire. (Il souriait, maintenant.) Que pouvez-vous dire à propos de l'utilisation du Simulacron 3 pour créer l'âge d'or des relations humaines ?

Pris à l'improviste, je lui répondis :

— J'ai des convictions personnelles, mais je ne pense pas pouvoir faire un discours sur le sujet.

— Voilà *exactement* ce que je désirais. Votre sincérité n'en sera que plus évidente. (Il donna un ordre dans l'intercom :) Faites-les entrer.

Et ils entrèrent – une vingtaine de téléphotographes, reporters, cameramen de la TV, commentateurs divers. Ils formèrent un demi-cercle menaçant autour de nous.

Siskin leva les bras pour demander le silence.

— Comme vous le savez, commença-t-il, la REACO est soumise à de vives pressions et à des actions de violence de la part de l'Association des Enquêteurs Certifiés. Ils nous menacent de faire grève et de produire le chaos économique à moins que nous ne fermions nos établissements, privant ainsi l'humanité et notre pays de la plus grande découverte sociologique de tous les temps.

Il grimpa sur une chaise et dut crier pour couvrir les remarques sceptiques qui s'élevaient de toutes parts.

— Du calme, du calme. Je sais ce que vous pensez : que tout cela n'est qu'un artifice publicitaire. C'est faux ! Je lutte pour sauver le simulateur parce qu'il ne s'agit pas simplement d'une entreprise commerciale rentable. C'est aussi l'instrument qui créera *un merveilleux avenir pour la race humaine tout entière* ! Il élèvera l'homme à des kilomètres au-dessus de la boue dans laquelle il se vautre depuis son avènement !

Il leur donna le temps d'assimiler cela avant de continuer :

— Le cerveau qui se trouve derrière le simulateur d'environnement total va vous donner les détails lui-même : Douglas Hall !

La stratégie de Siskin n'avait rien d'obscur. S'il parvenait à convaincre l'opinion publique que sa merveille simulelectronique allait fabriquer à la chaîne des auréoles resplendissantes pour toute la race humaine, aucune force ne pourrait s'opposer à la REACO, pas même l'AEC.

Mal à l'aise, je fis face aux caméras.

— Le simulateur nous offre de vastes possibilités de recherches dans le domaine des relations humaines. Ces possibilités tenaient la première place dans l'esprit de son inventeur, le Dr Fuller.

Je me tus un moment, conscient du fait qui m'avait jusqu'alors échappé : si l'opinion publique pouvait couper court à l'offensive de l'AEC, elle pouvait également assurer l'utilisation exclusive du simulateur *pour l'amélioration des relations humaines* ! Le peuple se lèverait en masse contre les Établissements Siskin dès que je jugerais bon de dévoiler que la machine était destinée à servir des ambitions politiques personnelles !

Je continuai avec enthousiasme :

— Nous possédons enfin un instrument permettant de disséquer chirurgicalement l'âme humaine elle-même ! Je peux faire l'analyse d'un homme sans que m'échappe un seul mobile, un seul instinct, une seule aspiration, une seule peur, aussi profondément qu'ils soient enfouis. Je peux discerner, étudier, analyser, classer n'importe quel trait entrant dans la composition du psychisme humain, *et apprendre comment le modifier*. Je peux découvrir les sources des préjugés, du fanatisme, des sentiments pervers. En étudiant des unités subjectives vivant dans un système simulé, nous pouvons classer le spectre entier des relations humaines et, en stimulant ces unités, observer non seulement l'origine mais tous les stades du développement des tendances asociales et indésirables !

Siskin s'avança.

— Comme vous le voyez, messieurs, Mr Hall est passionné par son sujet. Mais les Entreprises Siskin ne toléreraient pas un manque d'enthousiasme de la part de leurs collaborateurs.

Je repris :

— Dans l'environnement conditionné du Simulacron 3, nous espérons pouvoir isoler diverses unités de réaction, dans tous les groupes d'âge. Systématiquement, nous allons les soumettre à tous les stimuli possibles, pour voir quels facteurs éveilleront leurs capacités les plus positives – et les plus négatives. Cela fera plus avancer l'étude du comportement humain que mille ans de recherches normales !

Ce que je disais n'était guère original. Je ne faisais que répéter les arguments que j'avais entendu le Dr Fuller avancer dans ses moments d'enthousiasme. J'espérais les exprimer avec une sincérité égale à la sienne.

— Le simulateur, résumai-je, va nous montrer la voie de l'âge d'or des relations humaines. Il nous permettra de débarrasser l'esprit de l'homme des derniers vestiges de son origine animale.

Siskin prit la relève.

— Avant que vous posiez des questions, j'aimerais éclaircir certains détails plus prosaïques. Au départ, notre firme s'était lancée dans ce projet comme dans n'importe quelle opération commerciale. Toutefois, nous avons rejeté depuis déjà longtemps cette optique. Nous désirons mettre toutes les ressources de notre organisation au service des résultats merveilleux que l'on peut attendre du simulateur.

Je le laissai s'engager. Le moment venu, il me suffirait de souffler mot de la conspiration le liant au parti.

— La REACO, dit-il avec gravité, aura néanmoins certaines fonctions commerciales. Je le regrette, mais c'est inévitable. Nous pourrions, sans doute, demander l'aide du gouvernement ; mais nous ne devons être redevables envers quiconque. Il nous faut opérer dans une totale indépendance.

— Qu'entendez-vous par certaines fonctions commerciales ? demanda un des journalistes.

— Simplement que le simulateur devra gagner les fonds considérables nécessaires à son fonctionnement. La REACO *devra* en conséquence accepter des contrats commerciaux, mais elle n'en acceptera que le minimum nécessaire à couvrir le déficit annuel hélas inévitable, même après le don supplémentaire de deux cent cinquante millions de dollars que je vais faire à la Fondation.

La réaction de l'auditoire fut enthousiaste. Ce qui resserra davantage encore la corde autour du cou minuscule de Siskin.

Pendant une demi-heure nous répondîmes à leurs questions. Mais il était évident que nous n'avions laissé aucune place au scepticisme. Après leur départ, Siskin esquissa quelques pas de danse avant de se jeter à mon cou.

— Bravo, mon vieux ! s'exclama-t-il. Vous avez été formidable ! Je n'aurais pas pu faire mieux !

Le lendemain, un déluge d'informations et de commentaires sur l'interview de Siskin déferla sur la ville. Dans toutes ces émissions, articles, commentaires, comptes rendus, pas un seul mot défavorable. Jamais encore je n'avais vu le public aussi captivé que par le « grand effort humanitaire » de Siskin.

Avant midi, le conseil municipal et le Sénat avaient voté des résolutions laudatives, et le Congrès préparait un texte dans le même sens.

Une avalanche de nouvelles organisations vint soutenir cette « noble tentative ». De deux meetings de masse résulta la création

d'organisations aux noms altiers : « Les Samaritains Simulelectroniques » et « Demain l'Humanité ». Il eût été difficile de trouver un homme qui ne se fût laissé emporter par ce flot d'idéalisme. Tous s'y étaient laissés prendre.

Sentant le vent tourner, l'AEC réduisit prudemment ses manifestations, ne laissant qu'un groupe symbolique de dix hommes sur place – et encore fallut-il renforcer la protection policière, sans quoi les sympathisants de Siskin les auraient lynchés.

Quant à moi, j'étais au comble de l'enthousiasme. Non seulement mes doutes et mes problèmes s'étaient évaporés grâce à Collingsworth, mais j'étais certain de pouvoir triompher de Siskin et du parti.

Fort de mon évident retour à la normale, je vidéophonai à Jinx vers la fin de l'après-midi pour l'inviter à dîner. Bien qu'elle ne parût pas particulièrement impressionnée par les efforts humanitaires de Siskin, elle accepta mon invitation. J'étais pourtant mal à l'aise car j'avais discerné son hésitation.

Désireux de bien faire les choses, je l'emmenai « Chez Jean » – public choisi, prix en rapport, cadre XX^e siècle « soigneusement entretenu depuis plus de deux générations », comme l'annonçait la publicité.

Jinx finit par être séduite par les odeurs de la cuisine proche (« aliments naturels, rien de synthétique ! »). Pendant que nous attendions d'être servis, elle s'éveilla à l'harmonie vieillotte qui nous entourait – tables et chaises à l'aspect grossièrement fonctionnel, nappes en « tissu », ampoules électriques à incandescence, et un petit ensemble à cordes qui jouait de vieux airs de rock and roll.

Lorsqu'une serveuse vint prendre notre commande et nous servit en personne, Jinx se laissa enfin emporter par le délicieux anachronisme du petit restaurant.

— Vous avez vraiment eu une excellente idée ! s'exclama-t-elle en contemplant une salade de vrais légumes verts.

— Je suis heureux que cela vous plaise. Nous pourrions recommencer si vous en avez envie.

— Sans doute, oui.

Pourquoi n'était-elle pas plus enthousiaste ? Se méfiait-elle encore de moi ?

Je lui pris la main.

— Connaissez-vous le terme *pseudo-paranoïa* ? (Elle plissa le front de surprise.) Je ne le connaissais pas avant d'avoir parlé avec Collingsworth. Il m'a expliqué que les troubles psychiques dont je souffrais étaient dus à un contact constant avec le simulateur. Jinx, ce que j'essaie de vous faire comprendre, c'est qu'il y a deux jours j'étais encore déséquilibré, mais aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre.

Elle m'avait écouté avec attention mais avec une certaine rigidité ;

son beau visage doux et harmonieux était froid et distant. Et elle ne trouva rien d'autre à dire que :

— Je suis heureuse que tout aille bien. (Ce qui était plutôt décevant.)

Nous mangeâmes le plat principal en silence. Puis, ne pouvant plus supporter cette incertitude, je me penchai vers elle.

— Collingsworth m'a affirmé que mes troubles disparaîtraient entièrement.

— J'en suis certaine. (Mais sa voix était étrangement éteinte.)

J'avançai ma main vers la sienne, mais elle la retira doucement. Découragé, je lui dis :

— Vous vous souvenez de notre promenade en voiture, la nuit ? Vous m'aviez demandé ce que je désirais dans cette vie. (Elle inclina la tête, sans conviction.) J'avais espéré plus que cela, lui dis-je avec amertume.

Elle me regarda sans mot dire, indécise et visiblement préoccupée. Troublé, je lui demandai :

— Ne m'aviez-vous pas dit n'avoir jamais cessé de penser à moi ?

— Oh ! Doug, ne parlons pas de cela. Pas maintenant.

— Pourquoi pas maintenant ?

Elle ne répondit pas.

Au début, j'avais cru qu'elle fuyait une mystérieuse menace. Puis je m'étais imaginé que c'était moi qu'elle craignait. Maintenant, je ne savais plus quoi penser.

Prétextant que son visage était brillant et qu'elle devait se repoudrer, elle s'excusa et se leva, traversant la salle de sa démarche élégante sous les regards admirateurs.

Puis mes poings se serrèrent et ma tête tomba sur la table. Je restai ainsi de longues minutes, tremblant, essayant de m'arracher aux bords d'un gouffre ténébreux. La salle se troubla et disparut à mes yeux ; mille rivières de feu couraient dans ma tête.

— Doug ! Ça ne va pas ?

La voix soucieuse de Jinx, le contact de sa main sur mon épaule me ramenèrent à la réalité.

— Ce n'est rien, mentis-je. Un mal de tête.

Tout en l'aidant à mettre sa cape, je commençais à douter du caractère psychosomatique de ces crises. Mais peut-être se prolongeaient-elles un certain temps après la disparition des autres symptômes ?

Mon trouble contribua à renforcer le silence qui régnait entre nous, tandis que je la ramenais chez elle. Devant sa porte, je l'attirai contre moi, mais elle détourna le visage. Son seul but, au cours de cette soirée, semblait avoir été de me décourager.

Je la lâchai et fis demi-tour. Je l'entendis alors me dire, d'une

petite voix apeurée qui couronnait l'inanité de son attitude :

— Nous nous reverrons, n'est-ce pas, Doug ?

Je me retournai vers elle, mais elle n'était déjà plus là.

Je ne pouvais la quitter sur cette note complètement irrationnelle. Il y avait une seule solution : la supplier de m'expliquer pourquoi elle avait été si distante. Je revins vers la porte et levai la main vers la sonnette, mais la porte s'ouvrit avant que j'aie appuyé. J'avais oublié que le Dr Fuller l'avait réglée sur ma biorésistance.

Je regardai la porte béante.

— Jinx !

Aucune réponse ne me parvint.

Je traversai le living-room, la salle à manger, puis le cabinet de travail.

— Jinx ?

Je regardai dans les chambres, la cuisine, la salle de bains, puis refis méthodiquement le tour de la maison. Je regardai même dans la penderie et sous les lits.

— Jinx ! Jinx !

Je courus vers la porte de service et tâtai le servomécanisme de la serrure. Il était froid. Elle n'avait certainement pas été utilisée durant la dernière demi-heure.

Mais Jinx avait disparu. Apparemment, j'avais tout bonnement *imaginé* qu'elle était entrée dans la maison.

De nouveau, une impossible alternative. Ou bien Collingsworth avait tort de croire qu'il suffit d'être conscient de sa pseudo-paranoïa pour en être guéri. Ou bien Jinx Fuller avait bel et bien disparu.

Quelques heures après mes efforts désespérés pour retrouver Jinx, je mis ma voiture au garage, puis m'attardai dans la pénombre, aux alentours de l'immeuble où j'habitais. Sans même me rendre compte que j'étais monté sur une bande automatique lente, je me retrouvai dans un quartier calme et désolé de la ville.

Je ne cessais d'essayer de résoudre mon dilemme. Il y *avait eu* des disparitions. Celle de Jinx me le prouvait. Et le même sort inconcevable avait été le lot de Morton Lynch, d'un dessin représentant Achille et la tortue, d'une plaque portant le nom de Morton Lynch et d'une section de route ainsi que du paysage environnant.

Lynch et le dessin semblaient n'avoir jamais existé. La route et les collines, elles, étaient revenues à leur place. Qu'en serait-il de Jinx ? Réapparaîtrait-elle, me faisant douter d'avoir jamais fouillé sa maison sans parvenir à la trouver ? Ou m'apercevrais-je bientôt que nul n'avait jamais entendu parler d'elle ?

Dans les premières heures de la matinée, je quittai deux fois la convoyeuse pour vidéophoner chez Jinx, mais je n'obtins pas de réponse.

Pendant que je continuais de glisser à travers des quartiers excentriques déserts, je parvenais presque à sentir physiquement la présence d'une force inconnue se resserrant autour de moi – une force maligne, tapie dans l'ombre.

J'appelai Jinx en vain à trois autres reprises, et chaque fois se renforçait en moi l'épouvantable conviction que je ne la reverrais jamais. Pourquoi ? La disparition de Lynch était en un sens logique : il avait agi à l'encontre des désirs de la force inconnue. Jinx, elle, n'avait cessé de considérer la mort de son père comme un accident.

Et pourtant elle avait disparu.

Peu après le lever du soleil, je pris un café dans un automatic, puis empruntai la bande la plus lente pour me rendre à la REACO. Devant la porte, le groupe des Enquêteurs était protégé d'une foule haineuse par quelques dizaines de policiers. Un homme allait lancer un lourd tuyau de fer dans leur direction, mais un officier leva son fusil à laser. Un large cône de lumière rubis jaillit et l'homme s'écroula,

momentanément paralysé. Les autres battirent en retraite.

Je passai une heure entière à tourner en rond dans mon bureau. Lorsque Dorothy Ford arriva, elle sursauta de surprise en me voyant là avant elle.

— Ce n'est pas facile de vous surveiller, me dit-elle en retirant son manteau. Et c'est mauvais pour moi, car Siskin s'imagine sûrement que nous sommes en pleine idylle à l'heure qu'il est. (Elle referma la porte du vestiaire.) J'ai essayé de vous joindre cette nuit. Vous n'étiez pas chez vous.

— Je...

— Vous ne me devez pas d'explications. Je ne vous cherchais pas à titre personnel, mais parce que Siskin désirait avoir l'assurance que vous arriveriez tôt ce matin.

— Je *suis* arrivé tôt, constatai-je. Que me veut-il ?

— Il ne me confie pas *tout*. (Elle était déjà à mi-chemin de l'antichambre lorsqu'elle se retourna.)

— Doug, c'était la fille de Fuller ?

Je me retournai d'un bloc en l'entendant parler de Jinx. Pour le moment du moins, celle-ci ne partageait pas le sort de Lynch : on ne l'avait pas oubliée.

Je n'eus pas le temps de répondre à sa question, car Siskin faisait irruption dans le bureau ; en me voyant il s'exclama avec une grimace de dégoût :

— On dirait que vous avez passé la nuit à des débauches corticales.

Puis il aperçut Dorothy et son expression se radoucit. Il nous regarda à tour de rôle. Pour moi, son regard se faisait calculateur ; pour elle, approuvateur et suggestif – une gentille petite tape sur le derrière pour services rendus.

Elle passa derrière lui et me lança un regard signifiant : vous voyez ce qu'il s'imagine !

Elle allait sortir lorsqu'il la rappela :

— J'ai laissé un monsieur à la réception. Soyez gentille, faites-le entrer.

— Encore un homme du parti ? lui demandai-je.

— Non. Il est de votre branche. Vous le reconnaîtrez.

En effet. C'était Marcus Heath. À peine moins petit que Siskin, mais plutôt rondet. Des lunettes à verres épais accentuaient le regard de ses yeux gris toujours en mouvement.

— Salut, Hall. (Il me serra la main.) Il y avait longtemps.

En effet. Je ne l'avais pas revu depuis l'affaire de l'université. Il n'avait quand même pas dû passer ces dix années en prison. Puis je me souvins qu'il n'avait été condamné qu'à deux ans.

— Heath sera votre assistant, m'expliqua Siskin. Mais d'abord il faudra le mettre au courant.

Je le regardai d'un œil critique.

— Vous vous êtes tenu au courant des derniers développements de la simulelectronique ?

— Je suis en avance sur eux, Hall. J'étais à la tête de la recherche technique chez Barnfeld.

— Je l'ai acheté, dit Siskin avec fierté.

Je m'adossai contre mon bureau.

— Heath, est-ce que Mr Siskin sait tout sur vous ?

— L'épisode de l'université ? intervint Siskin. J'en sais suffisamment pour être assuré qu'il a servi de bouc émissaire.

— Le Dr Heath, lui rappelai-je, a été reconnu coupable de mésusage de fonds publics destinés à la recherche.

— Vous n'avez quand même pas *cru* cela, Doug ? plaïda Heath.

— Vous aviez reconnu les faits.

Siskin s'interposa.

— Je ne suis pas stupide au point d'engager un homme sans enquêter sur son passé. Le service sécurité entier s'y est mis. Heath protégeait... quelqu'un d'autre.

— C'est un mensonge, protestai-je. Fuller a quitté l'université sans un sou en poche !

Siskin découvrit ses petites dents blanches et régulières.

— Les renseignements recueillis sur Heath m'ont convaincu. Cela seul importe.

Il partit, entraînant Heath avec lui. Je compris la raison de cette manœuvre. Dorothy Ford, durant notre expérience corticodélique en tandem, avait effectivement lu dans mon esprit mes intentions à l'égard de Siskin : saboter les liens avec le parti et me mettre en travers de ses ambitions politiques.

Et maintenant, Siskin se préparait à se passer de moi. Heath avait pour mission d'en apprendre le plus possible, avant de prendre ma place. Alors, Siskin ferait jouer son influence et on m'arrêterait pour l'assassinat de Fuller.

Peu avant midi, une dame déjà âgée, au visage rubicond, apparut sur l'écran de l'intercom. Apparemment, Dorothy avait quitté le standard et les appels extérieurs me parvenaient directement.

— Enquêteur n° 10421-C, commença-t-elle. J'effectue une enquête sur...

— Je paierai l'amende, répondis-je en coupant brutalement la communication.

La sonnerie retentit de nouveau et je rétablis l'image, m'exclamant :

— Je viens de vous dire que... *Jinx* !

— Bonjour, Doug, me salua-t-elle. (Le cadre familial et ordonné du

cabinet de travail du Dr Fuller était visible derrière elle.) Il fallait que je vous appelle. Je sais que j'ai agi... de façon curieuse hier soir.

— Jinx ! Que s'est-il passé ? Où étiez-vous ? Comment...

Elle fronça les sourcils – d'étonnement... ou de peur ?

— Je suis entré dans la maison immédiatement après vous, lui expliquai-je. Et vous n'étiez pas là ! Vous n'étiez nulle part !

Elle sourit.

— Vous auriez dû mieux regarder. J'étais épuisée et je me suis jetée sur le divan, dont je n'ai pas bougé.

— Mais j'ai *regardé* sur le divan !

— Vous vous trompez sûrement, dit-elle avec un rire léger. Quant à mon attitude de la nuit dernière : j'étais inquiète à votre propos. Mais j'ai bien réfléchi et je ne le suis plus. Comprenez-moi ! J'attendais depuis si longtemps... et j'ai été si désappointée.

Je regardais l'écran sans la voir.

— Ce que j'essaie de vous faire comprendre, ajouta-t-elle, c'est que je vous *aime*. (Il y eut un temps de silence, puis elle me demanda :) On se voit ce soir ?

— Je dois travailler assez tard, mentis-je.

— Je passerai vous prendre au bureau.

— Mais...

— Inutile de discuter. J'attendrai toute la nuit s'il le faut.

Je ne discutai pas. J'interrompis la communication, faisant des efforts désespérés pour appliquer ma raison à ce qui venait de se passer. Elle voulait me faire croire qu'elle s'était résignée, la nuit dernière, à ne plus jamais me voir car elle avait peur de moi. Et maintenant, elle était prête à m'accepter, bien que je lui eusse donné de meilleures raisons que jamais de douter de mon équilibre mental !

D'un autre côté, si elle avait vraiment disparu, où était-elle allée ? Qu'avait-elle fait durant ces douze heures ?

De plus, il est évident qu'elle ne fuyait pas un mystérieux danger, car si ce danger l'avait rattrapée, puis libérée, elle n'aurait pas agi maintenant comme si rien ne s'était passé.

Après déjeuner, je passai une demi-heure à fixer ma tasse de café, depuis longtemps refroidie, en essayant de m'habituer à l'idée que la disparition de Jinx n'avait été qu'une hallucination de plus.

— Tu sembles plongé dans des pensées bien profondes !

Je sursautai et me rendis compte qu'il y avait un bon moment que Chuck Whitney m'observait.

— Des problèmes de routine, parvins-je à dire.

— Ce Heath est chez nous. Impossible de s'en débarrasser.

— N'essaie pas, tu risquerais de te heurter à Siskin. S'il t'embête trop, fais-le-moi savoir.

— Eh bien, je te le *fais* savoir. Je me préparais justement à effectuer un couplage empathique avec notre unité de contact, et Monsieur veut un siège aux premières loges pour voir comment je m'y prends.

— Je suppose qu'il faudra accéder à son désir.

Il me regarda avec stupéfaction.

— Tu veux le mettre au courant du fonctionnement de notre système ?

— Ne lui dis rien spontanément. Mais je ne vois pas comment nous pourrions refuser de répondre à ses questions. Pourquoi ce couplage avec Ashton ?

— J'avais jugé bon d'aller voir s'il est toujours aussi amer.

Dix minutes plus tard, j'étais de retour dans mon bureau. Machinalement, je me mis à redessiner le croquis de Fuller.

Je lâchai le crayon et contemplai le produit douteux de mes efforts inartistiques. Achille et la tortue. Zénon. C. Non. Oui, surtout depuis la disparition de Cau Non, j'étais certain que c'était bien cela que Fuller avait voulu exprimer.

À la base, le paradoxe de Zénon signifie que tout mouvement est illusoire. Et je n'avais pas mis longtemps à comprendre que cette proposition abstraite était véritable – tout au moins dans un système simulelectronique.

Se pouvait-il que le dessin contînt encore une *autre* signification cachée ? Achille, à cent mètres de la tortue. Tous deux sont en mouvement. Dans le temps que le Grec met à parcourir ces cent mètres, la tortue a avancé, disons de dix mètres. Lorsque Achille a couvert à son tour ces dix mètres, sa compétitrice a encore un mètre d'avance sur lui. Il parcourt ce dernier mètre, mais s'aperçoit qu'il est encore à dix centimètres de la tortue, et ainsi de suite *ad infinitum*.

Achille ne peut jamais rattraper la tortue.

Le dessin de Fuller voulait-il suggérer l'idée d'une réduction à l'infini ? Puis, soudain, une remarque faite par lui quelques mois auparavant me revint en mémoire :

— Ne trouvez-vous pas que ce serait amusant si une de nos unités de réaction décidait, *elle aussi*, de construire un simulateur d'environnement total ?

La porte latérale s'ouvrit avec violence. Je me retournai pour voir qui arrivait si bruyamment.

Whitney se tenait sur le seuil ; il avait du mal à conserver son équilibre, sa respiration était haletante et il ne cessait de regarder derrière lui.

— Chuck ! m'écriai-je. Que se passe-t-il ?

Le son de ma voix le fit sursauter et il se plaqua craintivement contre le mur. Puis, dans un effort suprême, il se força à calmer sa

respiration et à me regarder.

— Rien, Mr Hall, dit-il en faisant un pas vers la porte de la réception, sans me quitter des yeux.

C'était bien la première fois que j'entendais Whitney m'appeler « Mr Hall ».

Je me levai. Terrorisé, il se précipita vers la porte, mais je le devançai d'un bond. Il poussa un juron et se jeta sur moi, mais je réussis à le prendre par les poignets et à lui tordre un bras derrière le dos.

— Laissez-moi partir ! hurla-t-il.

Soudain, je compris tout.

— Vous êtes... *Phil Ashton* ! murmurai-je.

— Oui. (Il cessa de se débattre.) J'y étais presque arrivé... Mon Dieu, dire que *j'y étais presque arrivé* !

Il se libéra et se jeta de nouveau sur moi. Rassemblant toutes mes forces, je lui assenai un magistral coup de poing. Puis je le traînai sur le divan.

Ceci fait, j'appelai le service observation à l'intercom.

Un des assistants de Whitney me répondit. La couchette récemment utilisée et le casque de couplage empathique étaient visibles à l'arrière-plan.

— Tout va bien chez vous ?

— Oui, monsieur, rien à signaler. Pourquoi ?

— Mr Whitney est dans les parages ?

J'avais les yeux fixés sur Chuck – ou plutôt, sur son être physique – qui était toujours évanoui.

— Non, il n'est plus ici. Il vient juste de terminer un couplage empathique avec Ashton.

— Comment était-il quand il est sorti ?

— Parfaitement normal, je pense. (Puis :) Tiens, il n'a pas enregistré son rapport !

— Il ne s'est rien passé d'anormal à part cela ?

Il parut embêté.

— À vrai dire, nous avons eu quelques ennuis avec Heath. Il a voulu faire le malin avec le tableau de commandes du modulateur.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Il a dû inverser les contrôles et nous avons un transfert réciproque sur les bras. Ashton est dans mon bureau et Whitney est prisonnier du simulateur. Prenez deux gars avec vous et venez. Vite !

Je m'approchai d'Ashton et examinai avec inquiétude les traits détendus de Whitney, espérant que le contre-transfert réussirait. Les cellules nerveuses du cerveau de Whitney avaient été soumises à un bouleversement cataclysmique. Les informations et les habitudes qui s'y étaient gravées toute sa vie durant avaient été balayées et elles

imprégnaient maintenant les tambours à mémoire et bandes magnétiques des circuits subjectifs de l'unité de contact. Réciproquement, toutes les informations contenues dans les circuits d'Ashton s'étaient établies dans le cerveau de Whitney.

Seul un renversement réussi du processus pouvait ramener Chuck Whitney ici.

Ashton remua et ouvrit les yeux – ou plutôt ceux de Whitney.

— Dire que j'avais presque réussi, sanglota-t-il. J'avais presque fait le *premier* pas. (Il se leva en chancelant.) Vous ne pouvez pas me renvoyer là-bas !

Je le pris fermement par les épaules.

— Tout ira bien, Phil. Nous allons supprimer le système de l'unité de contact. Nous allons vous réorienter. Vous ne saurez même pas que votre monde n'est pas réel.

— Oh ! Dieu, s'écria-t-il. Je ne veux pas cela ! Je ne veux pas *ne pas* savoir ! Mais je ne veux pas non plus *savoir* !

Je le forçai à se rallonger, mais il se redressa aussitôt.

— En venant ici, cria-t-il, j'ai fait au moins un pas en direction de la *vraie réalité* ! Mais j'ai d'autres étapes à franchir. Il faut que vous me laissiez continuer ma recherche du monde matériel !

— Qu'est-ce que vous racontez ? lui dis-je sur un ton apaisant.

Il éclata d'un rire hystérique.

— Fou ! Fou insensé ! Vous êtes plus mal loti que moi. Moi au moins, je *sais* ce qu'il en est. Vous pas !

Je le secouai par les épaules.

— Réveillez-vous, Ashton ! Vous délirez.

— Non. C'est *vous* qui devez vous réveiller, qui devez sortir de votre petit rêve confortable ! Je vous avais menti. J'ai parlé avec Cau Non avant que vous l'effaciez du système. Mais je ne vous en avais rien dit, par peur que vous en deveniez fou furieux au point de détruire notre simulateur.

Je sursautai.

— Qu'a-t-il dit ?

— Vous ignorez comment il a découvert que son monde n'était qu'une contrefaçon, n'est-ce pas ? (Ashton eut un rire de triomphe.) C'est le Dr Fuller qui le lui a appris. Oh ! pas directement, certes. Il avait confié ces notions au subconscient de Cau Non, dans l'espoir que vous les y trouveriez. Mais elles ont filtré jusqu'à sa conscience. Il en est devenu *informé*. Et il les a appliquées à son propre monde.

— Quelles notions ? lui demandai-je en le secouant de toutes mes forces.

— *Le fait que votre monde n'existe pas non plus ! Qu'il n'est lui aussi qu'un ensemble de charges variables dans un simulateur – rien de plus que le reflet d'un processus simulée ironique à l'échelon supérieur !*

Il riait et sanglotait à la fois. J'étais glacé jusqu'aux os.

— Rien ! Rien ! délirait-il. Nous ne sommes rien, vous et moi, rien que le résultat d'une sorcellerie électronique, rien que des fantômes simulelectroniques ! (Il se leva.) Ne me renvoyez pas là-bas ! Travaillons ensemble. Peut-être parviendrons-nous à échapper aux faux-semblants et à faire irruption dans la réalité absolue ! J'ai bien réussi à monter d'un niveau, non ?

Je le frappai de nouveau et il s'effondra. J'aurais pu me contrôler, mais il y avait une raillerie tellement atroce dans ses paroles... Puis, fixant aveuglément son corps immobile étendu sur le tapis, je sentis en moi la calme voix de la raison affirmer qu'il avait dit vrai.

Tout était exactement conforme à la description d'Ashton.

Moi, tout ce qui m'entourait, l'air que je respirais, la moindre molécule de mon univers – tout cela n'était rien qu'une réalité contrefaite. Un environnement simulé conçu par un autre vaste monde placé sur un plan d'existence absolue.

Cette épouvantable notion attaquait les fondements mêmes de ma raison. Chaque personne, chaque objet, ces murs qui m'entouraient, le plancher sous mes pieds, la Terre elle-même, les étoiles infiniment lointaines – rien que d'ingénieux artifices. Un environnement artificiel. Une création simulelectronique. Un monde d'illusions immatérielles. Le jeu finement équilibré des charges électroniques galopant sur des tambours ou des bandes, sautant de cathodes en anodes, transmettant les stimuli de grilles polarisées.

Soudain en butte à un univers horrible et hostile, je regardai les assistants de Whitney emporter son corps inerte possédé par Ashton. J'étais devenu incapable d'éprouver le moindre sentiment. J'assistai sans broncher à l'opération de contre-transfert, qui fut couronnée de succès.

Je retournai dans mon bureau, luttant contre un épais brouillard tissé de concepts stupéfiants. Fuller et moi avions construit une création parfaite où les unités subjectives ignoraient absolument que leur univers n'était pas valide. Et pendant ce temps, *notre* univers tout entier n'était que le produit simulelectronique d'un Monde Supérieur !

Telle était la nature de la découverte fondamentale que Fuller avait faite. En conséquence, il avait été éliminé par le Programmeur inconnu, non sans avoir laissé derrière lui le dessin d'Achille et de la tortue et transmis son savoir à Lynch.

Et tous les événements qui avaient pris place depuis étaient le résultat d'une reprogrammation, destinée à dissimuler aux unités que nous étions la découverte de Fuller !

Maintenant, je comprenais l'attitude de Jinx. En lisant les notes laissées par son père, elle avait découvert la véritable nature de notre réalité. Puis elle les avait détruites. Elle avait compris que sa seule chance de salut était de cacher ce qu'elle savait. Toutefois, comme aux autres unités, on lui avait ôté tout souvenir de Morton Lynch.

Puis, hier, Ils avaient découvert qu'elle *savait*. Et Ils l'avaient temporairement enlevée. C'est-à-dire qu'ils avaient désactivé son circuit le temps nécessaire à la réorienter.

Ce qui expliquait son attitude gaie et naturelle, au vidéophone, ce matin. Elle avait perdu tout souvenir. Elle n'était plus terrifiée par la perspective d'être définitivement programmée.

Mais... pourquoi m'avaient-Ils oublié, moi, lors de la réorientation générale consécutive à la disparition de Lynch ?

Je regardai autour de moi et ma vue se posa sur mon monde

factice. Et il me hurla en plein visage que le spectacle perçu par mes yeux n'était qu'une illusion subjective simulelectronique. Je cherchai en vain à me raccrocher à quelque chose de concret pour atténuer l'énormité de ce concept.

J'étais encore plongé dans mes réflexions quand le soir tomba. La porte s'ouvrit et Collingsworth entra.

— Je vous ai observé pendant qu'on délivrait Chuck du Simulacron 3. (Il s'avança vers moi et me regarda avec sollicitude.) Les ennuis ont recommencé, n'est-ce pas, Doug ?

— Oui, fis-je malgré moi.

Sans doute cherchais-je, comme précédemment, le maigre réconfort qu'il pouvait me donner. Mais je me repris. Je ne pouvais pas lui dire ! Il risquait de devenir le prochain candidat à la disparition ou à l'accident.

— Non ! (J'avais presque crié.) Tout va bien. Laissez-moi en paix !

— Bien, bien, je vais mener le jeu alors. (Il approcha une chaise.) J'étais parti de l'hypothèse que vous souffriez d'un complexe de culpabilité consécutif au maniement d'unités de réaction qui s'imaginent être réelles. Depuis, j'ai réfléchi aux diverses façons dont ce complexe peut s'exprimer. (Ses cheveux blancs et fournis lui donnaient un aspect patriarcal.) J'en ai déduit le type d'obsession qui peut découler – si ce n'est déjà fait – de ces circonstances.

— Oui ? fis-je, à peine intéressé.

— Dans un prochain stade, vous auriez la conviction que, de même que *vous manipulez vos unités*, un *simulelectronicien supérieur* habitant un monde supérieur *vous manipule* – ainsi que *nous tous*.

Je me levai d'un bond.

— Vous savez ! Comment l'avez-vous découvert ?

Il me sourit avec complaisance.

— Non, Doug, la question est : comment l'avez-vous découvert ?

Négligeant le danger que cela représentait pour lui, je racontai à Avery tout ce que Ashton m'avait révélé après son entrée dans mon bureau sous la forme de Whitney. Il *fallait* que je le dise à quelqu'un.

Lorsque j'eus terminé, il déclara :

— Très habile ! Vous n'auriez pu trouver mieux pour vous maintenir dans l'illusion.

— Selon vous, Ashton n'aurait donc pas prouvé que ce monde est factice ?

— Avez-vous des témoins pour prouver qu'il l'a fait ?... Ne vous semble-t-il pas curieux que l'unique dénominateur commun de toutes vos expériences soit qu'aucune d'entre elles ne peut être prouvée ?

Essayait-il de détruire tout ce que pouvait édifier ma raison ? Avait-il eu, lui aussi, accès à la « découverte fondamentale » de Fuller ? Essayait-il de me ramener à la sécurité bénie de l'ignorance ?

Plus important : si Jinx et lui avaient tous deux, d'une façon ou d'une autre, eu accès à ce savoir fatal, pourquoi lui seul avait-il échappé à la reprogrammation ?

Puis je crus comprendre : Collingsworth était conscient de mes doutes sur la vraie nature de notre monde, mais il ne les partageait pas, d'où son immunité.

Mais moi, je n'avais pas rejeté ce savoir fatal. Et pourtant, j'étais là – indemne, non-réorienté, non-reprogrammé. Pourquoi ?

Collingsworth se caressa longuement le menton.

— Vos processus de rationalisation sont lents, Doug. Je vais vous aider à parfaire la structure de votre obsession pseudo-paranoïde.

Je levai les yeux.

— Comment cela ?

— Vous avez omis de rationaliser vos pertes de conscience.

— Et alors ?

— Si je voulais ajouter une dernière touche à votre hypothèse, soupira-t-il, je dirais que ces trous noirs sont les effets secondaires d'un couplage empathique qu'un opérateur établit avec vous. Un couplage défectueux. Comme vous l'avez vu se produire dans votre propre simulateur. L'unité de réaction se rend compte qu'il se passe *quelque chose*.

J'ouvris de grands yeux.

— C'est cela, Avery ! Exactement cela ! Et cela explique aussi pourquoi je n'ai pas été supprimé !

Son sourire était empreint d'une infinie patience.

— Oui, Doug ? Continuez.

— Tout devient simple ! Ma dernière crise date d'hier soir. Et savez-vous ce que je pensais à ce moment ? Que tout ce qui m'arrivait était une illusion, comme vous me l'aviez suggéré !

Collingsworth fit un signe d'assentiment non dénué de sarcasme.

— Le Grand Simulectronicien s'est alors rendu compte qu'il n'était plus nécessaire de vous reprogrammer ?

— Exactement ! Je m'étais reprogrammé moi-même par l'effet de mon scepticisme.

— Et quelle est la prochaine déduction raisonnable dans cette chaîne faussement logique ?

Je réfléchis un moment.

— Que je suis en sécurité jusqu'au moment où Il décidera de vérifier si je ne suis pas revenu à mes anciennes convictions.

Il se frappa triomphalement sur la cuisse.

— Et voilà ! La partie encore rationnelle de Douglas Hall fait tout son possible pour éviter que ses obsessions échappent à son contrôle.

— Je sais ce que j'ai vu ! protestai-je. Et ce que j'ai entendu !

Il ne tenta même pas de cacher sa commisération.

— Comme il vous plaira. Je ne peux pas tout faire à votre place.

Je m'appuyai contre la fenêtre et regardai le ciel d'été constellé d'étoiles familières et immémoriales. Leur lumière me parvenait de centaines d'années-lumière, de milliards de kilomètres. Pourtant, j'aurais parcouru la dimension absolue de cet univers si j'avais pu faire le tour de l'appareil simulelectronique qui était à son origine. Et j'aurais découvert, ce faisant, que l'univers entier était comprimé dans un bâtiment de la Réalité Supérieure mesurant peut-être, à l'échelle du Monde Supérieur, soixante-dix mètres sur trente.

Là, la Grande Ourse. Si je pouvais transcender l'illusion, ne verrais-je rien d'autre qu'un générateur fonctionnel ? Et là, Cassiopée ? Ou simplement une volumineuse machine à traiter les informations, faisant suite à son répartiteur, Andromède ?

Collingsworth me posa doucement la main sur l'épaule.

— N'abandonnez pas la lutte, Doug. Il vous suffit de voir combien vos obsessions sont invraisemblables.

Il avait raison, bien sûr. Il me suffisait de croire que je n'avais fait qu'imaginer l'intervention d'Ashton.

— Cela m'est impossible, Avery, lui dis-je après un long silence. Tout coïncide trop bien.

— Comme vous voudrez, Doug, dit-il tristement. Puisque je suis impuissant à vous guérir, je vais vous aider à aller le plus loin possible le plus rapidement possible. (Comme je le regardai avec stupeur, il continua :) Il n'est pas difficile d'imaginer le stade suivant, mais comme il vous faudra trois ou quatre jours pour le concevoir, je vais vous y aider. Si vous poussez l'analogie un peu plus loin, vous vous direz que, si ce monde est une création simulelectronique, quelqu'un ici doit être au courant de tout.

— De même que Phil Ashton, notre unité de contact !

— Exact. Et, tôt ou tard, vous voudrez dépister le Phil Ashton de ce monde pour avoir la preuve finale de la validité de vos soupçons.

J'étais d'accord avec ce qu'il suggérait. La Réalité Supérieure devait avoir une unité spécialement programmée pour surveiller les événements. Si je parvenais à découvrir l'individu en question, je pourrais obtenir de lui une confirmation définitive.

Mais ensuite ? Devrais-je le laisser libre de rapporter au Programmateur du Monde Supérieur ce qu'il avait appris sur moi ? Je compris que le trouver n'était que la moitié de la besogne qui m'attendait. Dès le moment où je l'aurais identifié, je devrais le tuer afin de me protéger.

— Je vous conseillerais, dit Collingsworth avec modération, de vous mettre à la recherche de votre unité de contact. Et bonne chasse !

— Mais cela peut être *n'importe qui* !

— Évidemment. Toutefois, si une telle personne existe, elle doit se

trouver dans votre entourage, puisque tous les faits que vous dites avoir expérimentés s'appliquent exclusivement à vous.

Le choix était large. Siskin ? Dorothy Ford ? Elle était là lors de la disparition de Lynch ! Et elle s'était mise à me surveiller de près lorsque les choses avaient commencé à prendre une tournure critique. Chuck Whitney ? Pourquoi pas ? N'était-il pas le seul présent lors de l'explosion de la charge de thermite dans le modulateur ? Ou Marcus Heath, qui devait prendre ma place à la REACO ? Ou même Wayne Hartson ? Tous deux avaient fait leur apparition récemment, à un moment où la Réalité Supérieure devait trouver nécessaire de me faire surveiller de plus près.

Jinx ? Certainement pas. Il était évident qu'elle avait subi en substance le même traitement que moi.

Et... *Avery Collingsworth* ? Il devina ma pensée.

— Oui, Doug, même moi. Il faut absolument m'inclure dans votre recherche, sans quoi elle ne serait pas complète.

Était-il sincère ? Avait-il vraiment prévu mes réactions paranoïdes ? Ou bien poursuivait-il un but obscur, avec le désir de me faire épouser une certaine ligne d'action ?

— Même vous, répétais-je avec conviction.

Avant de sortir, il me dit encore :

— Bien entendu, vous comprenez la nécessité de mener votre enquête sous des apparences absolument normales. Vous ne pouvez pas vous mettre à accuser les gens d'être une unité de contact, sans quoi il ne se passera pas longtemps avant qu'on vous supprime. D'accord ?

Une fois de plus, il avait raison. Je pouvais compter sur l'immunité jusqu'au prochain couplage empathique destiné à vérifier mes pensées – à condition de ne pas attirer plus tôt sur moi l'attention du Programmeur.

Insensible à la fraîcheur de la nuit, je passai entre les derniers manifestants de l'AEC. Il n'y avait plus place en moi pour le calme ni pour la raison. Ces immenses bâtiments, ces étoiles dans le ciel, un levier abaissé suffirait à les anéantir en neutralisant des charges électriques. Et moi en même temps que tout le reste.

Tout en me dirigeant vers le parking, je pensais avec mépris aux petites valeurs des hommes, à leurs intrigues, leurs ambitions, leurs espoirs, leurs expédients. À Siskin voulant s'emparer d'un monde dont il ignorait qu'il était ténu comme l'air. Aux Enquêteurs Certifiés, luttant contre le simulateur sans savoir qu'ils n'étaient pas plus réels que les petites unités qui composaient sa population.

Mais avant tout, je pensais au Maître Simulectronicien, à ce Manipulateur Omnipotent, arrogant et en sécurité au sein de l'immense usine de traitement de l'information qu'était son Super

Simulateur, répartissant et intégrant des stimuli au rythme desquels vivaient Ses créatures.

Deus ex machina.

Tout était factice, artificiel. Rien n'avait de sens au sein de celle illusion que nul ne suspectait.

— Doug !

J'eus un mouvement de recul involontaire et regardai du coin de l'œil l'aérocar d'où provenait la voix.

— C'est moi, Jinx !

Je me souvins qu'elle avait insisté pour venir me prendre. Je m'approchai sans enthousiasme. Elle se pencha pour ouvrir la porte. L'intérieur s'éclaira.

— Vous avez l'air épuisé ! me dit-elle en riant.

— Dur après-midi, répondis-je en prenant place à côté d'elle.

En regardant son visage, je fus frappé par la transformation qu'elle avait subie. Les jours précédents, j'avais *pensé* qu'elle était séduisante. Ce soir, je *voyais* qu'elle l'était. Hier encore, ses beaux traits étaient durcis par le savoir terrifiant qu'elle détenait. Maintenant, il était évident qu'elle avait été délivrée de ce fardeau. Son expression soucieuse avait fait place à une douceur enjôleuse.

— Nous allons arranger ça, dit-elle avec un sourire espiègle qui me rappela ses quinze ans.

La voiture s'élança avec un mouvement berceur tandis que les lumières de la ville se révélaient en-dessous de nous.

— J'avais prévu que nous retournerions dans ce petit restaurant, dit-elle, mais je crois qu'il est préférable de passer la soirée à la maison : vous avez avant tout besoin de calme.

Comme Collingsworth me l'avait conseillé, je devais agir de façon normale. S'ils trouvaient bon de me surveiller, je devais Les convaincre que je n'avais aucun doute sur la réalité de ce monde. En ce moment même, le Manipulateur pouvait me surveiller à travers les yeux de Jinx et écouter mes paroles par ses oreilles.

— Excellente idée ! m'exclamai-je avec un enthousiasme peut-être forcé. Dans sa simplicité domestique, cette soirée préfigurerait peut-être notre avenir.

— Mr Hall ! dit-elle timidement. On croirait une demande en mariage.

Je pris sa main pour la caresser. Si le Manipulateur me surveillait en ce moment, j'étais déterminé à ne pas éveiller ses soupçons.

Elle improvisa un dîner léger que nous mangeâmes dans la cuisine. Je ne me replongeai dans mes pensées qu'une seule fois au cours du repas, pour examiner de nouveau le seul point non encore éclairci : pourquoi ne m'avaient-ils pas réorienté dès que j'étais entré en possession de la « découverte fondamentale » de Fuller ? Ils avaient

méticuleusement reprogrammé Jinx, mais d'un autre côté Ils n'avaient rien fait pour l'empêcher de prendre contact avec la seule unité de réaction susceptible de réveiller ses souvenirs : moi.

— Vous êtes vraiment fatigué, n'est-ce pas, Doug ?

Je sursautai.

— Oh ! oui.

Elle me prit par la main et m'emmena dans le cabinet de travail. Elle me fit allonger sur le confortable sofa recouvert de cuir, la tête sur ses genoux, tandis qu'elle me caressait tendrement la tempe.

— Je peux vous chanter une douce chanson, dit-elle en se moquant gentiment.

— Vous ne cessez de le faire, dis-je à l'intention de Celui qui nous observait peut-être, chaque fois que vous parlez.

Puis, sans même le vouloir, j'oubliai le rôle que je m'étais assigné et levai les yeux vers les siens – vivants, intenses. J'attirai son visage contre le mien et l'embrassai. Pour un moment qui échappait à la durée, j'oubliai tout des simulacres simulelectroniques, de la Réalité Supérieure et de son Programmateur Omnipotent, tout du vide de ce monde. Ceci était tangible, un havre sûr au sein de la tempête.

Je finis par m'endormir, non sans craindre que le Manipulateur n'en profite pour vérifier mes convictions avant que je puisse éliminer Son unité de contact.

Le lendemain matin, j'étais à mi-chemin de la REACO lorsque je décidai de changer de direction. L'aérocar fit un brusque virage et se dirigea vers la masse inouïe de la Tour Centrale émergeant dédaigneusement d'un péplum de brumes.

Je ressentais de la fierté à l'idée de ne pas être devenu fou comme Cau Non. En me réveillant ce matin chez Jinx, ma première pensée avait été de me demander s'il n'était pas possible de refouler ce que je savais, si profondément qu'un couplage empathique ne parviendrait pas à le détecter.

Mais, sachant ce que je savais, me serait-il *possible* de vivre normalement ? Pouvais-je m'enfoncer la tête dans le sable, en acceptant aveuglément le sort que les Puissances Supérieures programmeraient pour moi ? Non, bien sûr. Si elle existait, il fallait que je trouve l'unité de contact de ce monde. Et Siskin était un point de départ aussi valable qu'un autre.

L'aérocar plana en attendant que deux véhicules aient pris leur envol du toit de la Tour Centrale.

Mon regard se dirigea vers le paysage voilé de brume, à l'est de la ville, et je me souvins de cette nuit où, à côté de Jinx endormie, je m'étais trouvé aux confins d'un vide infini et terrifiant – avant que se recrée la moitié d'un univers. Encore une énigme non résolue... à moins que...

Évidemment ! Un monde simulelectronique dépend, pour sa vraisemblance, du principe de la Gestalt. La présence d'un nombre d'objets suffisant suggère un ensemble plus vaste. Le tout perçu est plus grand que la somme de ses parties perceptibles. Le paysage manquant n'était rien d'autre qu'une « brèche » dans la réalité, un vide que, dans des circonstances normales, les unités n'auraient pas dû rencontrer.

Même dans le simulateur de Fuller, il n'était pas impossible qu'une unité de conscience tombe sur un paysage « inachevé ». Un tel événement, toutefois, serait immédiatement suivi d'une reprogrammation automatique, créant l'objet manquant, d'une part, et ôtant, d'autre part, toute mémoire de cette expérience à l'unité concernée.

Dans mon cas, la route et le paysage environnants avaient immédiatement été forgés à mon intention ; mais pourquoi ne m'avait-on pas réorienté ?

J'atterris et suivis le sentier dallé bordé de haies menant

directement au bureau de Siskin. La réceptionniste me reçut avec l'air de supériorité que le personnel de la citadelle intérieure réservait à ceux qui venaient du dehors et m'annonça.

Siskin me reçut avec exubérance. Il s'assit sur son super-bureau, balançant ses jambes dans le vide.

— J'allais justement vous appeler, dit-il. Tout compte fait, vous n'aurez pas trop à enjoliver mon image en programmant votre machine. Je viens d'être élu au Comité Central du parti !

Mon manque d'enthousiasme ne parut pas le décourager.

— Et l'on parle déjà de moi pour le siège de gouverneur ! (Il ajouta pensivement :) Évidemment, je ne peux me satisfaire de cela. J'ai soixante-quatre ans, vous savez. La vie est courte. Il faut faire vite.

Prenant subitement une décision irréflectie, je me mis devant lui.

— Bien, Siskin. Vous pouvez laisser tomber le masque. *Je sais.*

Il eut un mouvement de recul devant la dureté de mon regard.

— Vous savez ? (Sa voix tremblait.)

— Vous ne pensiez pas que j'y parviendrais, n'est-ce pas ?

— Qui vous l'a dit ? Heath ? Dorothy ?

— Ils savent aussi ?

— C'était inévitable.

Mes doigts se crispaient nerveusement.

— Vous voulez dire qu'il y a *trois* unités de contact ?

Il leva les sourcils.

— De quoi diable parlez-vous ?

Je commençais à être moins sûr de moi.

— Et si *vous* me donniez des explications ? lui dis-je.

— Doug, il fallait que j'agisse ainsi – par auto-protection. Vous devez le comprendre. Lorsque Dorothy m'a informé que vous aviez l'intention de nous trahir, moi et le parti, il fallait que je prenne des mesures de défense.

Je sentis mon corps se vider de la tension accumulée. Il s'avérait que nous n'avions pas parlé de la même chose.

— Quant à Heath, continua-t-il, il fallait bien que j'aie quelqu'un pour vous remplacer si vous deveniez intraitable. Vous ne pouvez pas me reprocher de protéger mes intérêts.

— Non, parvins-je à dire.

— C'est vrai que je vous trouve sympathique, Doug. Mais il est regrettable que vous ne partagiez pas toutes mes opinions. Il n'est pas trop tard. C'est un atout que je garde, en réserve. Je ne *tiens pas* à l'utiliser.

Dépité, je me dirigeai lentement vers la porte.

— Où allez-vous, mon garçon ? me demanda-t-il en me suivant. Ne faites pas de bêtises. Comme je vous l'ai dit, j'ai plus d'un atout dans ma manche. Mais je regretterais de les utiliser contre vous.

Je me retournai vers lui. Il était évident qu'il n'était pas l'homme que je cherchais. Seule l'ambiguïté de notre conversation lui avait permis de se sentir visé. D'ailleurs, une unité de contact vit avec un sentiment de frustration infini, elle ne cesse de méditer sur la futilité des choses. Rien à voir avec Siskin, dont les seules ambitions étaient matérielles.

— Je ne vous ai pas laissé tomber, Doug. Vous n'avez qu'un mot à dire et je vous débarrasse de Heath et même de Dorothy. Il vous suffit de prouver que vous avez changé d'opinion à mon sujet.

— Comment ? demandai-je, indifférent.

— Accompagnez-moi devant mon psychonotaire pour un sondage probatoire.

— Je vais y réfléchir, lui répondis-je pour me débarrasser de lui.

En retournant à la REACO, je réfléchis négligemment à l'attitude de Siskin. Il cherchait évidemment à gagner du temps, en faisant miroiter à mes yeux le pardon dans le but de me dissuader de rendre publiques ses machinations politiques.

Mais, si j'étais devenu dangereux pour lui, pourquoi ne me faisait-il pas arrêter pour l'assassinat de Fuller ? Cela priverait le Simulacron 3 de divers raffinements que Fuller et moi voulions lui apporter, mais tel qu'il était, le simulateur suffisait largement à mettre au point une stratégie politique imbattable.

Au moment où l'aérocarril descendait le long de la voie contrôlée verticale desservant la REACO, j'entrevis une explication imprévue et déconcertante. Siskin manipulait-il *vraiment* la police afin de m'empêcher de le trahir ? Ou la police était-elle en réalité, sans le savoir, aux mains de l'*Existence Supérieure*, prête à m'arrêter au moment où le Manipulateur saurait que j'avais découvert la vérité ?

J'étais complètement découragé, pris entre deux mondes également hostiles. Et le pire était que, dans ces circonstances, je devais conserver une apparence normale, puisque la moindre démonstration de mes doutes aurait pour résultat mon annihilation immédiate par déprogrammation totale.

À la REACO, je trouvai Marcus Heath assis à mon bureau, en train de parcourir les dossiers qu'il avait pris dans les tiroirs.

Je claquai la porte et il leva les yeux derrière ses verres à double foyer. Mais il n'y avait aucune gêne dans son regard.

— Oui ? dit-il avec irritation.

— Que faites-vous ici ?

— C'est mon bureau maintenant, par ordre direct de Mr Siskin. Provisoirement, vous vous installerez avec Mr Whitney.

Indifférent à un événement aussi prosaïque, je fis volte-face mais m'arrêtai avant d'ouvrir la porte. L'occasion était excellente pour découvrir s'il n'était pas l'unité de contact.

— Que voulez-vous encore ? me demanda-t-il sans aménité.

Je revins vers lui et contemplai ses traits durs et immobiles, me demandant si j'étais sur le point de faire la preuve finale que je n'existais pas.

— Je n'ai pas de temps à perdre, ajouta-t-il sèchement. Je n'ai qu'une semaine pour préparer une démonstration publique du simulateur.

Balayant mon hésitation, je lui dis d'une voix forte :

— Cessez de jouer la comédie. Je sais que vous travaillez pour le compte de cet autre simulateur.

Il ne bougea pas d'un millimètre, mais une lueur féroce se fit jour dans son regard. Je me rendis compte qu'il pouvait être, en ce moment même, couplé empathiquement avec la Réalité Supérieure !

Sans perdre son calme, il me demanda :

— Qu'avez-vous dit ?

Il voulait que je me répète pour le bénéfice du Manipulateur. Déjà mon délai avait été fatal !

Je plongeai vers lui, les mains en avant, mais il se mit hors de portée et sortit un pistolet laser.

Le large éventail rubis balaya mes bras, ma poitrine et mon abdomen. Je m'écroulai en travers du bureau, instantanément privé de tout contrôle sur les muscles de la moitié supérieure de mon corps.

Ce fut pour lui un jeu d'enfant que de me retourner et de me faire asseoir dans un fauteuil. Puis il arrosa abondamment mes jambes.

Je ne pouvais remuer que la tête. À titre d'expérience, j'essayai de bouger le bras : seul mon index frémit légèrement. La paralysie durerait des heures. Et quelques minutes Leur suffirait pour me déprogrammer.

Heath alla verrouiller les deux portes, puis se pencha au-dessus de moi.

— Comment savez-vous, Hall ?

Pas une minute ne s'était écoulée, depuis la veille, sans que je me demande comment je réagirais lors de cette ultime confrontation. En fait, j'avais beaucoup moins peur que je ne l'avais prévu.

— Par Fuller, dis-je.

— Mais comment pouvait-il être au courant ?

— C'est lui qui avait découvert la vérité, vous ne l'ignorez certainement pas.

— Pourquoi ne devrais-je pas l'ignorer ?

— Il n'y a donc pas qu'un seul agent ?

— S'il y en a d'autres, ils me l'ont caché.

Il regarda en direction de l'intercom, puis de nouveau vers moi. Je voyais que quelque chose le préoccupait, mais je ne pouvais imaginer quoi. Du point de vue de la Réalité Supérieure, il s'acquittait fort

honorablement de ses fonctions.

Puis il me sourit et, me saisissant par les cheveux pour me renverser la tête en arrière, il aspergea légèrement ma gorge avec son laser.

Je ne comprenais pas. Si l'on allait me supprimer d'un instant à l'autre, pourquoi paralysait-il mes cordes vocales ?

Ensuite, il se peigna et rajusta sa cravate, puis s'assit en face de l'intercom.

— Miss Ford, pourriez-vous me donner Mr Siskin ? En circuit protégé, s'il vous plaît.

Je ne pouvais voir l'écran mais reconnus aisément la voix de Siskin.

— Vous avez des ennuis, Marcus ?

— Non, non, tout est en ordre. Horace, vous m'avez donné une situation de premier plan, et notre association nous sera mutuellement profitable parce que nous sommes d'accord... sur tout. (Il sembla hésiter.)

— Oui ? fit Siskin.

— J'insiste sur ce point, Horace : sur *tout*, sur le parti et sur le reste. Je tiens à vous le préciser car je désire comparaître avec vous devant le psychonotaire, dès demain.

Je comprenais de moins en moins. Non seulement on ne m'avait pas déprogrammé, mais cette conversation était absolument hors de propos.

— Voyons, protesta Siskin. Pourquoi devrais-je authentifier ce que je vous ai dit ?

— Non, dit Heath avec soumission et sincérité, c'est *moi* qui dois vous convaincre que je serai dorénavant le rouage le plus loyal de votre organisation.

— Expliquez-vous mieux, Marcus.

— C'est très simple : je faisais de l'espionnage au profit de cet autre projet de simulateur.

— Barnfeld ?

— Oui. J'étais à leur solde. Je devais voler vos secrets afin qu'ils puissent construire un simulateur capable de rivaliser avec le vôtre.

Malgré la paralysie qui menaçait de gagner mon cerveau, je compris enfin ce qui se passait. Une fois de plus, l'ambiguïté de la conversation avait engendré un malentendu : Heath était l'agent d'un autre simulateur, certes, mais d'un simulateur de *ce* monde.

— Et l'avez-vous fait ? demanda Siskin intéressé.

— Non, Horace. Je n'en ai même jamais eu l'intention. Pas après la deuxième discussion qui précéda mon entrée dans votre maison. Le psychonotaire vous le certifiera. (Siskin garda le silence.) Horace, ne comprenez-vous pas que je *désire* vous être fidèle ? Depuis le début,

j'ai voulu vous servir de mon mieux. Mais j'hésitais à tout vous avouer et à demander un sondage probatoire devant psychonotaire.

— Qu'est-ce qui vous a décidé à le faire ?

— Il y a quelques minutes, Hall est venu m'annoncer qu'il connaissait mes liens avec Barnfeld et a menacé de les révéler.

— Vous êtes prêt à confirmer tout ceci devant le psychonotaire ? dit Siskin d'une voix où perçait l'amusement.

— Tout de suite, si vous le désirez.

— Demain suffira. (Puis Siskin éclata franchement de rire.) Quelle idée ! Barnfeld introduisant un agent chez nous ! Fort bien, Marcus. Je vous garde – si le sondage est positif, évidemment. Et vous allez fournir à Barnfeld tous les renseignements pseudo-secrets qu'il désire. Nous veillerons à ce qu'il s'agisse de faits erronés qui le couleront définitivement.

Heath vint vers moi d'un air triomphant.

— Alors, Hall, vous vous retrouvez sans arme, hein ? Et de plus, vous allez vous sentir plutôt ramolli après cet arrosage au laser... Je vais dire à Gadsen de vous faire raccompagner chez vous.

Ce n'était donc ni Siskin ni Heath. Par qui continuer ? Franchement, je l'ignorais. Je compris que ce pouvait être n'importe qui – même le plus insignifiant employé au classement. Et j'étais de plus en plus certain que, bien avant d'atteindre mon but, un subit accès de vertige m'avertirait du couplage empathique qui m'attendait inévitablement. Alors, le Manipulateur découvrirait que je savais tout.

Durant toute la nuit, les effets douloureux du laser se firent sentir – coulées de feu impitoyables dans mes veines. J'aurais pu compenser la souffrance par une colère vindicative à l'égard de Heath, mais j'avais depuis longtemps perdu l'illusion que les choses physiques ont de l'importance.

Vers le milieu de la matinée, le garde que Gadsen avait délégué dans mon appartement m'aïda à me lever et m'accompagna dans la cuisine où il avait commandé un petit déjeuner – très léger, sans quoi mon estomac se serait rebellé.

Après son départ, je mâchonnai un morceau d'équitoast et avalai quelques gorgées de café.

À midi, une bonne douche et un massage à l'air chaud avaient supprimé les dernières crampes et je retournai à la REACO.

Dans le couloir, je tombai sur Chuck Whitney qui me saisit par le bras.

— Doug ! Que se passe-t-il ? Pourquoi Heath s'est-il installé dans ton bureau ?

— Mettons que j'ai eu une algarade avec Siskin.

— Bon, bon, si tu ne veux rien me dire... (Il pénétra dans le service d'intégration fonctionnelle en me faisant signe de le suivre.) Viens, on m'a dit de te montrer ta nouvelle installation.

Nous passâmes devant l'immense maître-intégrateur, puis devant une rangée de massifs intégrateurs de données, pareils à de sombres sentinelles armées de centaines d'yeux clignotants et de disques tournoyants.

Il m'indiqua une enceinte cubique aux murs de verre.

— Voilà. Fais comme chez toi.

Nous entrâmes et j'inspectai les lieux austères qui devaient m'accueillir. Plancher de chêne nu, non verni. Un bureau muni d'un vocascribe pour la correspondance. Deux chaises à dos droit. Un meuble de classement.

Chuck s'assit à califourchon sur la deuxième chaise.

— Siskin est passé ici ce matin, avec deux nouveaux assistants pour Heath. Je crois qu'il veut le plus tôt possible une démonstration publique du simulateur.

— Il veut sans doute déclencher l'enthousiasme populaire grâce à un spectacle bien préparé.

— Tu es sur la pente descendante, Doug. Que se passe-t-il ?

— Siskin a des idées précises sur l'utilisation du simulateur et je ne

les partage pas.

— Si je peux t'aider en quelque chose, tu n'as qu'à le dire.

Whitney était-il l'unité de contact ? Un homme que je connaissais depuis des années ? Mon meilleur ami ? Pourquoi pas après tout ? Dans notre simulateur, Phil Ashton aussi avait des amis. Et aucun d'eux ne suspectait ce qu'il était.

— Chuck, lui demandai-je pensivement, comment différencierais-tu les processus perceptifs qui prennent place quand nous voyons une chaise, par exemple, avec ceux qui interviennent lorsqu'une unité de conscience voit l'équivalent simulelectronique d'une chaise ?

— C'est un test d'intelligence ? dit-il en riant.

— Sérieusement, Chuck, quelle est la différence ?

— Eh bien, dans notre cas, une image à deux dimensions de la chaise est projetée sur notre rétine. Elle est « lue » par des terminaisons nerveuses et décomposée en une série d'impulsions sensorielles qui sont envoyées au cerveau. Autrement dit, il s'agit d'un transfert linéaire d'informations codées.

— Et dans le cas d'une de nos unités ?

— Le simulacre de la chaise consiste en un ensemble d'impulsions enregistrées. Lorsque l'unité entre simulelectroniquement en contact « visuel » avec la chaise, un de ses circuits perceptifs est influencé par ces impulsions et les transmet simultanément aux tambours à mémoire de l'unité.

— Quelle est l'efficacité du système perceptif des unités ?

— Elle se compare favorablement à la nôtre. Chacun de ses tambours renferme plus de sept millions d'informations et effectue sa rotation en deux millièmes de seconde. Par conséquent, le temps de reconnaissance et de réaction est approximativement équivalent au nôtre.

Je l'observais attentivement, me demandant s'il se rendait compte que je l'entraînais sur un terrain dangereux.

— Et que se passe-t-il lorsqu'une unité perd pied ?

— Lorsqu'elle perd la raison ? (Il fit la moue.) Un allocateur peut être déphasé. Les circuits perceptifs de l'unité reçoivent des impulsions contradictoires. Un objet qui ne devrait pas être là apparaît – ou disparaît. Sous l'effet de cette modulation incorrecte, l'unité devient méfiante, elle commence à remarquer les failles de son environnement simulé.

M'enhardissant, je suggérai :

— Par exemple, elle cesse de voir la moitié du paysage qui l'entoure ?

— Oui, par exemple, dit-il sans broncher.

Apparemment, il avait passé le test avec succès.

Mais l'unité de contact n'avait-elle pas été conditionnée par le

Manipulateur de façon à réagir précisément de cette façon ?

La paroi de verre me permettait de voir toute l'étendue du service d'intégration fonctionnelle. Soudain, je me rendis compte que j'avais sous les yeux un exemple d'une de ces « failles » de l'environnement.

Voyant mon expression stupéfaite, Chuck suivit mon regard.

— Qu'y a-t-il ?

Je saisis l'occasion de lui faire passer une seconde épreuve.

— Je viens de remarquer quelque chose de curieux à propos de l'intégrateur principal.

Il le regarda attentivement.

— Je ne vois rien.

— L'intégrateur est monobloc, soudé tout d'une pièce. À vue d'œil, il doit faire environ quatre mètres de long sur deux de large et trois de haut. Tu te souviens comment on l'a installé ?

— Je pense bien. C'est moi qui dirigeais l'équipe.

— Voyons, Chuck, il n'y a pas dans cette salle une seule porte ou fenêtre suffisamment grande pour y faire passer un objet de cette dimension !

Sa confusion dura une seconde, puis il éclata de rire.

— Mais si, regarde ! La porte arrière, celle qui donne directement sur le parking !

Je me retournai. En effet, il y avait une porte, assez grande. Mais un instant plus tôt, elle n'y était pas !

La réaction de Chuck avait déclenché un circuit d'ajustement automatique. Et j'étais le seul à me souvenir du temps où cette porte n'existait *pas*, preuve que j'échappais toujours, pour une raison que j'ignorais, à la réorientation.

L'intercom annonça une communication et le visage de Dorothy Ford apparut sur l'écran. Elle regarda Chuck, qui comprit et se retira, prétextant qu'il avait du travail.

Je regardai Dorothy dont le visage avait une expression de détresse. Ses yeux étaient humides et ses mains se crispaient nerveusement.

— Cela vous consolera-t-il un peu de savoir que je suis désolée ? me demanda-t-elle.

— Vous avez dit à Siskin que je voulais contrer ses projets ?

Honteuse, elle baissa la tête.

— Oui, Doug. Je n'avais pas le choix.

La sincérité de son ton m'assura qu'elle n'avait jamais eu l'intention de me trahir. Elle continua d'une voix plus calme :

— Je vous avais prévenu, n'est-ce pas ? Je vous avais bien fait comprendre que je *devais* défendre les intérêts de Siskin.

— Félicitations pour votre efficacité.

— Je n'en suis pas fière, vous savez.

Elle reconnaissait donc m'avoir trahi auprès de Siskin. Admettrait-elle aussi que, le cas échéant, elle me vendrait à des Puissances infiniment plus élevées ?

— Nous n'allons quand même pas en rester là ! lui dis-je en riant.

Elle me regarda sans comprendre.

— Vous aviez bien dit que nous avions chacun notre travail, mais qu'il n'y avait aucune raison de ne pas le rendre le plus agréable possible ?

Pour toute réponse, elle baissa la tête, apparemment désappointée.

— Je vois, dis-je, feignant l'amertume. Les choses ont changé. Maintenant que votre objectif est atteint, je ne vous intéresse plus.

— Non, Doug. Ce n'est pas ça.

— Je suppose quand même que, puisque vous avez accompli votre mission avec succès, vous n'avez plus besoin de me surveiller ?

— En effet, Siskin s'est jugé satisfait.

Jouant l'agacement, je fis mine de couper la communication.

— Non, attendez ! s'écria-t-elle.

Était-elle simplement une fille embarrassée parce que l'homme à qui elle avait fait du charme dans le cadre de sa mission la prenait au sérieux, ou bien une unité de contact craignant de rompre la jonction avec le sujet qu'elle devait surveiller ?

— D'accord, reprit-elle sans enthousiasme. Amusons-nous.

— Quand ?

Elle hésita.

— Quand vous voudrez.

Elle me paraissait de plus en plus suspecte. Je me promis de l'étudier de près.

— Ce soir, suggèrai-je, chez vous.

L'appartement de Dorothy Ford était une de ces retraites moelleuses et opulentes que l'on associe traditionnellement aux privilèges libertins des riches businessmen. Je compris combien ce devait être humiliant pour elle de me laisser venir ici.

Des panneaux animés en relief affichaient des scènes suggestives accompagnées d'une musique de fond adaptée. Pan jouait de la flûte et ruait à qui mieux mieux au milieu d'un cercle de jeunes vierges dansant avec un abandon sensuel. Aphrodite étreignait Adonis entre deux colonnes de marbre sur lesquelles grimpaient des rosiers sauvages, sur un fond de ciel bleu égéen. Cléopâtre, sa sombre chevelure caressée par la lumière de la lune, sur le Nil enchanteur, levait un gobelet orné de bijoux pour boire à la santé de Marc Antoine, puis s'accoudait à nouveau sur le rebord de sa barque.

Dominant le tout, il y avait un immense portrait vivant, en relief, de Horace P. Siskin, en qui je notai des traits qui m'avaient jusqu'alors

échappé. Ses yeux, fixés sur le relief animé d'Adonis et d'Aphrodite, avaient un regard lubrique. Il avait vraiment tout du satyre.

Dorothy appuya sur le bouton de l'auto-serveur, rompant l'harmonie musicale. Dès que son verre arriva, elle en vida la moitié d'un trait, puis en regarda fixement le fond, comme pour tenter de retrouver une chose depuis longtemps perdue. Elle portait un déshabillé bleu pastel, gansé d'hermine. Ses cheveux recouverts de laque nacrée lui faisaient une douce couronne de poussière stellaire, qui donnait par contraste une expression innocente à son visage ciselé. Mais sa détermination se sentait. Elle avait conclu un marché et elle était décidée à être fidèle à son engagement.

Venant lentement vers moi, elle désigna le portrait de Siskin.

— Si vous voulez, je peux le débrancher. Je le fais souvent.

— Le couper de toutes ces choses qui lui appartiennent ?

Elle tressaillit.

— Jadis, cela l'intéressait. Mais plus maintenant. La vitalité n'est pas éternelle.

— Vous semblez le regretter.

— Dieu, non !

Elle alla se commander un autre remontant, me laissant perplexe. Une unité de contact se laisserait-elle entraîner dans ce genre de situation ?

Elle vida son second verre, se le fit remplir à nouveau, puis revint vers moi. L'alcool commençait à faire son effet. Elle avait presque retrouvé sa gaieté.

— À la santé du grand patron !

Elle leva son verre, en but une gorgée, puis le projeta de toutes ses forces sur le portrait. Il s'écrasa contre la joue gauche, laissant une déchirure dans le prolongement de la bouche mince et légèrement tordue, d'où le liquide semblait couler.

— Je ne voulais pas faire ça, en fait. (Elle eut un rire sans joie.) Vous allez me trouver bien ingrate.

— Pourquoi m'avez-vous laissé venir ici ?

Je vis qu'elle allait mentir.

— Pour l'atmosphère. Vous ne trouverez pas mieux dans toute la ville. Le goût de Siskin, dans son genre, est imbattable.

Elle allait retourner vers le bar, mais je la pris par le bras. Elle vacilla et se retourna à demi vers moi, me fixant d'un regard perçant.

— Je vous ai déjà donné un avertissement alors que je n'avais pas à le faire, dit-elle. Je vous en donne un autre, à titre gracieux : ne cherchez pas à avoir des relations avec moi. Je vous ai amené ici pour que vous puissiez vous rendre compte par vous-même que c'était préférable.

Oubliant momentanément le but que je poursuivais, je me sentis

attiré par l'énigme que représentait Dorothy Ford. Je me demandais, non sans compassion, quelle étrange nécessité de programmation était responsable de son caractère.

— Quand Siskin est-il venu ici pour la dernière fois ? lui demandai-je.

— Il y a deux ans.

— Vous êtes désappointée ?

Ses yeux brillèrent d'indignation et elle me donna une gifle cinglante, puis elle alla enfouir son visage dans les coussins du sofa.

Je la suivis.

— Je suis désolé, Dorothy.

— Ne le soyez pas. Je savais ce que je faisais.

— Le contraire me paraît évident. Que s'est-il passé ?

Elle leva un regard vide sur la fresque représentant Marc Antoine.

— Il m'arrive souvent de m'imaginer que je n'ai pas davantage d'autonomie qu'un des personnages de votre machine. Parfois même, je me *sens* comme l'un d'eux. J'ai fait d'horribles cauchemars où Siskin, assis devant le Simulacron 3, me manipulait comme une marionnette.

J'avais maintenant la *certitude* que Dorothy n'était pas l'unité de contact, sans quoi elle ne se serait pas permis la moindre allusion à la véritable nature des choses. Et, du premier coup, elle avait presque touché juste.

— Non, continua-t-elle, comme perdue dans un rêve, je ne suis pas une nymphomane. Il n'y a eu que Siskin. Voyez-vous, mon père est un des codirecteurs de la firme. Et il ne pourra continuer à s'imaginer qu'il est un génie de la finance que tant que je ferai les quatre volontés de Siskin.

— Vous voulez dire que le succès de votre père dépend de...

— Uniquement. Lorsque Siskin l'a engagé, il y a cinq ans, mon père venait d'avoir une crise cardiaque. Il ne survivrait pas à la vérité.

Elle sursauta en entendant la sonnerie de la porte. J'y allai et regardai l'écran vidéo à sens unique.

Son carnet à la main, le visiteur s'identifia :

— James Ross, Enquêteur n° 2317-B3. Miss Dorothy Ford ?

Qu'un Enquêteur arrive au moment même où j'essayais d'établir si Dorothy était ou non l'unité de contact me parut une extraordinaire coïncidence.

— Miss Ford est malade, dis-je. Elle ne reçoit personne.

— Désolé, monsieur, mais je connais mes droits.

Puis je me souvins de ce que j'avais vu en entrant dans l'appartement.

— Si vous regardiez un peu au-dessus de l'objectif vidéo, Mr Ross, vous verriez un certificat d'exemption spéciale au-delà de 22 heures,

établi au nom de Miss Ford.

Y jetant à peine un coup d'œil, il fit une grimace de dépit.

— Désolé, monsieur. Je ne l'avais pas remarqué.

J'éteignis le circuit vidéo et restai immobile un long moment, la main sur l'interrupteur. Une erreur involontaire ? Ou bien l'AEC jouait-elle un rôle dans les desseins que le Monde Supérieur avait à mon égard ?

En revenant vers le bar, je sentis une explication logique commencer à percer les brumes de ma confusion. Programmée par le Grand Simulelectronicien, l'Association des Enquêteurs Certifiés était dans une position idéale pour permettre l'observation détaillée de ce monde.

N'était-ce pas un fouineur anonyme qui m'avait donné l'avertissement : « Pour l'amour du ciel, Hall, laissez tomber toute cette affaire » ?

Je composai une boisson, puis laissai mon verre sur le plateau d'arrivée sans y toucher, me demandant si les Enquêteurs ne remplissaient pas une fonction spécifique – et que nous ne soupçonnions pas – dans notre monde.

Puis la réponse vint, éclatante, évidente ! Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Une création simulelectronique n'est pas une fin en soi. Elle doit avoir un but originel, une raison d'être. La communauté synthétique que Fuller et moi avions créée servait à prévoir les réactions individuelles afin de juger à l'avance de la valeur commerciale d'un produit.

De façon identique, à un échelon plus élevé, notre monde tout entier, la création simulelectronique dans laquelle j'étais une unité de réaction, n'était autre qu'un immense jeu de questions et de réponses destiné à renseigner les producteurs, fabricants, grossistes et détaillants de la Réalité Supérieure !

Les Enquêteurs Certifiés composaient le système grâce auquel le Manipulateur posait Ses questions, introduisait Ses stimuli et recueillait Ses réponses ! Quoique plus sophistiquée, la méthode était analogue aux techniques publicitaires au moyen desquelles Fuller stimulait les réponses dans *notre* simulateur.

Et n'était-il pas logique que le Manipulateur eût un agent conscient *directement associé* à l'AEC, qui était la plus importante institution de Sa création simulelectronique ?

De bonne heure le lendemain matin, j'atterris en douceur sur le parking public le plus proche du siège de l'AEC. Je fis le restant du trajet par bande convoyeuse. J'avais fixé à mon bras le seul objet susceptible de m'assurer la libre entrée du siège : le brassard arraché à l'Enquêteur qui m'avait si brutalement mis en garde.

J'entrai sans être inquiété. Aucun garde n'était chargé de vérifier

l'identité des nombreux arrivants. Cela m'étonna, mais après tout l'AEC n'était pas une organisation secrète, elle n'avait en apparence rien à cacher.

Dans le hall central, je consultai le répertoire mural et trouvai ce que je cherchais : *Bureau du président – 3407*.

Mon plan était simple. Je voulais simplement demander à la secrétaire de chaque important responsable, en commençant par le haut de l'échelle, d'annoncer qu'un nouvel Enquêteur de *Réalité Supérieure* désirait prendre contact. J'étais certain que, si l'unité de contact était ici, cela suffirait à la dévoiler.

Au trente-quatrième étage, je sortis de l'ascenseur et me cachai immédiatement derrière une luxuriante plante en pot.

Deux hommes venaient de sortir du bureau du président.

L'un d'eux m'avait reconnu.

Et ce dernier n'était autre que l'unité de contact !

Cela ne faisait aucun doute. Car c'était Avery Collingsworth.

Collingsworth s'arrêta près de la plante en pot. Nos regards se rencontrèrent. Le sien était calme et dénué d'expression. Le mien se dérobait dans l'espoir frénétique de trouver une issue. Mais il n'y en avait pas.

L'autre homme avait regagné le bureau présidentiel.

— Je vous attendais, dit Collingsworth imperturbablement.

Mon instinct me hurlait de le tuer avant qu'il eût le temps d'avertir le Manipulateur. Mais je ne fis que le regarder, comme paralysé.

— J'étais certain que vous finiriez par supposer que l'AEC servait de couverture au Manipulateur dans ce monde, dit le psychologue. Et alors, il était logique que vous veniez chercher l'unité de contact ici. Exact ?

Je ne pus que hocher la tête sans répondre.

Il eut l'ombre d'un sourire. Avec ses cheveux blancs un peu ébouriffés et ses grosses joues, il avait l'air d'un monstrueux bébé.

— Vous êtes donc venu ici et vous m'y trouvez, continua-t-il. C'était ce que je craignais. Mais cela n'a plus guère d'importance, car il est trop tard.

— Vous n'allez pas me dénoncer ? lui demandai-je sans trop d'espoir.

— Vous me demandez si je vais *vous* dénoncer ? (Il éclata de rire). Doug, votre esprit s'obstine à rester dans cette ornière ? Ne voyez-vous donc pas que...

Son compagnon de tout à l'heure ressortit du bureau présidentiel ; cette fois, il était accompagné de quatre Enquêteurs d'un aspect peu engageant.

Mais déjà Collingsworth s'interposait.

— Je vous assure que c'est inutile.

— Mais il fait partie de la REACO !

— Sans doute, mais plus pour longtemps. Siskin l'a mis sur la liste noire.

L'homme m'examina d'un air calculateur.

— C'est Hall ?

— En effet. Je vous présente Douglas Hall, ex-directeur technique de la REACO. Hall, je vous présente Vernon Carr qui est, comme vous le savez, directeur de l'AEC.

Carr me tendit la main, mais j'eus un mouvement de recul. Je n'avais que vaguement écouté la conversation. Je me préparais à être supprimé. N'y aurait-il aucun signe avant-coureur ? Ou le

Manipulateur se couplerait-il d'abord avec moi pour vérifier mon irrécupérabilité ?

— Excusez Hall, il n'est pas lui-même, dit Avery non sans ambiguïté. Il a des ennuis personnels, et Siskin ne lui facilite pas la besogne.

— Qu'allons-nous faire de lui ? demanda Carr.

Collingsworth me prit par le bras et m'entraîna vers une porte fermée.

— Avant d'en décider, j'aimerais lui parler seul à seul.

Il ouvrit la porte et me fit entrer dans une salle de réunion, avec une longue table d'acajou bordée de deux rangées de chaises vides.

Ce fut alors que je compris. Il voulait m'isoler afin qu'il n'y ait pas de témoins à ma déprogrammation !

Je me précipitai comme un fou sur la porte, mais elle était verrouillée.

— Doucement, dit Collingsworth sur un ton apaisant. Je ne suis pas l'unité de contact.

Je le regardai avec incrédulité.

— Vous ne l'êtes *pas* ?

— Si je l'étais, je vous aurais fait supprimer depuis longtemps en raison de vos convictions obstinées.

— Mais alors... que faites-vous ici ?

— Oubliez votre obsession. Examinez les faits rationnellement. N'est-il pas normal que je sois contre Horace Siskin et ses sales affaires ? En bref, je suis bien un agent, mais pas dans le sens où vous l'imaginez. Je suis du côté de l'AEC parce que c'est la seule organisation suffisamment puissante pour pouvoir tenir tête à Siskin et à son simulateur.

À la fois soulagé et confondu, je parvins à gagner une chaise sur laquelle je m'écroulai.

Collingsworth vint se mettre devant moi.

— Je travaillais pour eux depuis longtemps, les tenant au courant de tous les agissements de Siskin. Voilà pourquoi l'AEC était prête à envoyer des manifestants quelques heures après l'annonce officielle de Siskin à propos du Simulacron 3, à la réception.

Je le regardai en plissant les paupières.

— Et c'est vous qui avez placé la bombe à thermite ?

— Oui. Mais croyez-moi, j'ignorais que vous seriez en couplage lors de son explosion.

Sans encore parvenir à le croire, je répétais :

— Vous avez espionné Siskin ?

Avery me répondit en hochant la tête :

— Il est dangereux, Doug. Je n'ai compris quel but il poursuivait qu'en le voyant en compagnie de Hartson, mais il y avait déjà

longtemps que je travaillais avec Carr. J'étais assez lucide pour voir que l'on n'a pas le droit, en abaissant un levier simulelectronique, de priver de travail des millions d'individus dans tout le pays.

Enfin convaincu qu'il n'était pas l'unité de contact, je me désintéressai de ces détails. Il prit mon silence pour une marque de scepticisme.

— Nous sommes capables de lui tenir tête, mon garçon ! Nous avons plus d'alliés que nous le croyons ! Par exemple : Siskin et le parti font présenter par leurs laquais un projet de loi destiné à mettre hors la loi les sondages d'opinion. Et que se passe-t-il ? L'examen du projet est renvoyé à la prochaine session !

Je me levai d'un bond.

— Avery ! Vous ne voyez donc pas ce que cela signifie ? Vous ne savez pas qui est votre allié ?

Il fixa la table avec perplexité.

— Le Manipulateur là-haut ! m'écriai-je en montrant le plafond du doigt. Il y a longtemps que j'aurais dû m'en rendre compte ! Vous ne comprenez donc pas ? Le Monde Supérieur n'essaie pas seulement de réorienter ou de déprogrammer quiconque apprend la vérité. Ce n'est qu'un de Leurs buts. *Leur principal objectif est le simulateur de Siskin ! Ils veulent le détruire !*

— Je vous en prie, gémit-il. Rasseyez-vous et...

— Mais si, Avery ! Tout est clair ! Ce n'est pas pour servir les intérêts de l'AEC que vous avez caché la charge de thermitite dans le modulateur, mais parce que le Manipulateur vous avait programmé en conséquence !

Excédé, il me demanda :

— Mais alors pourquoi ne m'en a-t-il pas fait mettre d'autres, jusqu'à ce que le simulateur soit détruit ?

— Parce que tout ce qui se passe ici doit s'intégrer dans le cadre d'une causalité raisonnable. Siskin ayant doublé les mesures de sécurité à la REACO, il n'était pas *vraisemblable* qu'un attentat pût réussir.

— Doug, écoutez-moi...

— Non, c'est vous qui m'écoutez ! Le Monde Supérieur ne veut pas que le simulateur entre en fonction. Pourquoi ? Parce que ce serait la fin de l'AEC et des Enquêteurs. Et Ils ne peuvent pas le permettre parce qu'ils se servent d'eux pour introduire les stimuli dans notre monde et recueillir nos réactions !

— Mais enfin, Doug, je...

J'allai me planter devant lui.

— Ils veulent donc à tout prix éliminer le simulateur de Fuller. Ils vous programment pour porter le premier coup. Vous échouez. Ils programment l'AEC. Les protestations, les manifestations, la violence

seront efficaces, pensent-ils. Mais Siskin répond à ce qu'il croit être la stratégie de l'AEC en mobilisant l'opinion publique. Résultat : coup nul. Voilà pourquoi le Manipulateur m'a laissé en paix ces derniers jours : Il n'a pas le temps de vérifier si je continue vraiment à me croire pseudo-paranoïaque.

— Je vous l'ai dit : vous ne faites que rationaliser vos hallucinations.

— Ridicule ! Je comprends tout maintenant. Et je vois que je ne suis pas le seul à être en danger !

— Moi aussi peut-être ? dit-il en souriant. Parce que vous m'avez... contaminé par vos concepts interdits ?

— Non, pas seulement vous et moi, mais *notre monde tout entier* !

— Allons, allons.

Mais je vis à la façon dont il plissait le front qu'il commençait à avoir des doutes.

— C'est pourtant simple. Le Manipulateur a essayé par tous les moyens raisonnables d'éliminer le Simulacron 3 : la subversion, l'attaque directe par l'AEC, la législation. Tous Ses efforts ont échoué. Il ne servirait à rien de reprogrammer Siskin car le parti prendrait la relève, et Il ne peut pas reprogrammer le parti entier qui est composé de milliers d'entités d'un bout à l'autre de l'échelle hiérarchique.

Depuis plusieurs jours, Il n'a rien tenté, ce qui ne peut avoir qu'une seule explication : Il s'apprête à frapper un coup final contre le simulateur ! S'il réussit, nous aurons retrouvé la sécurité. Mais dans le cas contraire...

Collingsworth se pencha vers moi.

— Oui ?

— Dans le cas contraire, il ne Lui reste plus qu'une seule solution : détruire le complexe entier, avec tous ses circuits de réaction ! Désactiver Son simulateur – autrement dit *notre monde* – et repartir de zéro !

Collingsworth se prit le visage dans les mains. Soudain, je me rendis compte que je l'avais peut-être convaincu. Et j'en fus terrorisé, car cela pouvait avoir des conséquences désastreuses : momentanément, le Manipulateur avait détourné Son attention de moi – mais pas de Collingsworth ! Celui-ci avait été insidieusement programmé pour saboter le simulateur, pour soutenir les Enquêteurs, *et même pour s'approcher dangereusement de la vraie nature de la réalité afin de me convaincre que j'étais victime d'hallucinations psychopathologiques.*

Si le Manipulateur apprenait que, au contraire, c'était moi qui avais convaincu Collingsworth, Il comprendrait qu'il n'y avait aucun espoir de me récupérer. Et cela signifierait la déprogrammation totale, l'oubli définitif, *pour Avery et pour moi* !

Collingsworth releva la tête et nos regards se rencontrèrent.

— Une des preuves de la validité d'un système logique, dit-il calmement, est l'exactitude de ses prédictions. Voilà pourquoi j'étais certain d'avoir fait un diagnostic exact de votre état. Mais vous venez de faire une prédiction concernant l'attaque finale que le Manipulateur doit lancer...

Précédée du bruit d'un culbuteur activé par un circuit de biorésistance, la porte s'ouvrit et Vernon Carr se précipita dans la salle.

— Enfin, Avery ! Vous savez l'heure qu'il est ?

— Oui, lui répondit Collingsworth avec indifférence.

— Avery, lui dis-je sur un ton suppliant, oubliez ce que je viens de vous dire ! (Je me forçai à rire.) Je voulais seulement vous prouver que...

Inutile. Je l'avais convaincu. Et le prochain couplage empathique du Manipulateur avec l'un de nous serait fatal aux deux.

— Alors, que faisons-nous de Hall ? demanda Carr.

Collingsworth haussa les épaules, puis se leva.

— Cela n'a plus d'importance, maintenant.

Un instant, les traits de rapace de Carr manifestèrent son étonnement, puis il sourit.

— Vous avez raison, bien sûr. Ou bien nous détruisons le simulateur dans la demi-heure à venir, ou bien nous aurons échoué. Ce que Hall pourra faire d'ici là n'y changera absolument rien.

Il alla vers le fond de la salle et tira hâtivement une draperie qui cachait un immense écran. J'eus le sentiment que j'étais sur le point d'apprendre pourquoi ma prédiction avait eu un tel effet sur Collingsworth. Carr tourna le bouton. Instantanément, un déferlement de sonorités brutales envahit la salle, tandis que les taches claires et sombres d'un paysage se succédaient frénétiquement sur l'écran.

De son observatoire aéroporté, la caméra se stabilisa sur une vue d'ensemble des bâtiments de la REACO, encerclés par une marée d'Enquêteurs Certifiés lançant des assauts chaque fois repoussés en direction de l'entrée principale, où ils devaient faire face aux matraques et aux lasers de la police, ainsi qu'aux milliers de civils qui la soutenaient.

Des aérocars sonorisés tournoyaient comme des vautours, déversant des exhortations enregistrées par Siskin pour encourager les défenseurs. Il leur rappelait que le Simulacron 3 était le plus grand bienfait de l'humanité et que les puissances du mal s'étaient juré de le détruire.

Les rayons paralysants des lasers découpaient de larges allées d'immobilité dans la foule des attaquants. Mais les réserves des Enquêteurs étaient inépuisables et ceux qui tombaient étaient aussitôt

remplacés. À l'arrière-plan, je vis des aérocamions amener des renforts.

Les bâtiments de la REACO étaient entourés d'un halo étincelant causé par les projectiles divers venant se briser sur le champ protecteur.

Vernon Carr suivait anxieusement les événements, appuyant du geste chaque nouvelle vague d'assaut. Il ne cessait de répéter :

— On les aura, Avery, on les aura !

Collingsworth et moi nous regardions dans un silence éloquent.

Le déroulement des opérations ne m'intéressait pas. Oh ! c'était la bataille la plus cruciale qui eût jamais opposé deux camps, certes ! L'existence d'un monde entier – d'un univers simulelectronique – dépendait de son issue. Car si les Enquêteurs parvenaient à détruire le simulateur de Fuller, le Manipulateur du Monde Supérieur s'estimerait satisfait et épargnerait Sa création.

Mais, peut-être à cause de l'immensité de l'enjeu, je ne parvenais pas à suivre les péripéties de la bataille. Ou peut-être, étant donné les circonstances, savais-je qu'il n'allait certainement pas tarder à se coupler avec Avery, et que ce serait notre fin à tous deux.

Je sortis par la porte que Carr avait laissée ouverte et me dirigeai d'un pas mécanique vers les ascenseurs.

Je regagnai le parking par la bande statique. Je passai devant un immeuble où un écran public diffusait la même scène de violence mais je détournai la tête. Je ne *voulais pas* savoir comment la bataille évoluait.

Peu avant le parking, je ralentis le pas en passant devant un psychorama. Je m'arrêtai devant une affiche annonçant : « *Ragir Rojasta – Le plus célèbre projeteur de poèmes de notre temps.* » J'étais à peine capable de comprendre ce que je lisais. Mon esprit était un tortueux labyrinthe de pensées terrifiées. Il était inutile de me sauver, car je ne pouvais me cacher nulle part. Je pouvais être soumis à un couplage empathique, ou déprogrammé, *n'importe* où. Je pris un billet et entrai dans une salle.

Je m'assis sur le premier siège libre que j'aperçus dans les rangées circulaires entourant un plateau central tournant.

Ragir Rojasta y était assis, resplendissant dans son costume oriental et son turban ; les bras croisés, il balayait la salle de son regard magnétique. Le jeu des lumières douces sur son visage brun et sévère produisait un contraste apaisant qui m'incita à me coiffer du casque de participation.

Je n'eus pas besoin de fermer les yeux pour être entraîné dans l'essence de la poésie conceptualisée de Rojasta. Un flot de bijoux éblouissants se superposa instantanément à mon champ de vision.

C'était un ruissellement de rubis et de saphirs, de diamants et de perles, dont les éclats aveuglants me firent oublier le caractère électrotélépathique de l'expérience.

Leurs reflets brillants jetaient des touches de lumière vive dans des fonds marins sablonneux habités d'une vie rampante. Puis, pareil à la bouche béante d'un dragon, un trou s'ouvrit dans les profondeurs ténébreuses, révélant des gemmes fantastiques.

Je sentais littéralement le contact de l'eau sur ma peau, la solitude, désolée des fonds marins, la terrifiante pression de ces masses d'eau.

Puis une transition brutale nous arracha à ces solitudes insondables pour nous transporter dans un désert aride et brûlant.

Le seul concept qui survécut à cet arrachement fut celui de l'incomparable joyau. Lentement, il se métamorphosa lui aussi – pour devenir fleur écarlate aux innombrables pétales, d'où émanait une poignante senteur.

La puissance hypnotique de la projection de Rojasta était telle que j'avais été irrésistiblement transporté dans l'esprit même du texte. Maintenant, je reconnaissais la citation :

*Les sombres cavernes de l'océan inexploré
Recèlent plus d'une gemme au rayon non pareil,
Et plus d'une fleur frémissante est née
Pour perdre son parfum sous d'effrayante soleils.*

L'Élégie de Gray, évidemment.

Maintenant, notre regard plongeait dans la luxuriante végétation d'un canal de Mars, dont les eaux grouillaient d'une profusion de...

La projection poétique s'interrompt brutalement et les lumières s'allumèrent dans la salle, tandis que quatre écrans venaient entourer Rojasta, diffusant des images de la situation à la REACO.

L'ordre semblait avoir été partiellement rétabli. Les Enquêteurs battaient en retraite devant les rayons paralysants des lasers lourds installés sur le toit.

Les troupes fédérales étaient intervenues. Le toit en était déjà plein, et il en arrivait toujours dans des aérocamions de l'armée.

L'AEC avait perdu.

Le Manipulateur avait perdu.

Le Monde Supérieur avait échoué dans sa dernière tentative de détruire le simulateur sans dépasser les limites de la vraisemblance. Le Manipulateur ne pouvait plus compter sur Son système de stimulation de réponses – nos sondeurs d'opinion publique.

Je savais ce que cela signifiait.

Le monde entier devrait être effacé afin de permettre la programmation d'un nouveau complexe simulelectronique de prévision du comportement.

J'ôtai le casque inutile et restai assis sans bouger, sans regarder

autour de moi, me demandant quand cela arriverait. La déprogrammation universelle aurait-elle lieu immédiatement ? Ou bien le Manipulateur devrait-il d'abord consulter un groupe de conseillers ou un conseil de direction ?

Je me consolais en pensant que je ne risquais plus d'être annihilé individuellement après un couplage empathique. Si *tous* les circuits étaient effacés, je partagerais le sort commun, voilà tout.

Puis, juste au moment où je venais de me convaincre que je n'avais plus à craindre un traitement spécial de la part du Manipulateur, les détails visuels du psychorama se troublèrent et les rangées de fauteuils tournoyèrent autour de moi en une danse folle. Courbé sous le poids écrasant d'un couplage empathique défectueux, je gagnai la sortie en chancelant. La mer qui rugissait dans mes oreilles devint un grondement de tonnerre qui se changea graduellement en... était-ce un rire tonitruant ?

Je me fis tout petit, conscient qu'en ce moment même le Manipulateur extirpait de mon esprit tout ce qui pouvait l'intéresser. Et le rire, sardonique et sadique, battait son rythme infernal contre mes tempes.

Puis il cessa et mon esprit retrouva sa liberté.

Au moment où je sortais dans la rue, un aérocar portant l'emblème de l'étoile et du croissant se posa sur la chaussée, à ma hauteur.

— Le voilà ! s'écria le conducteur en uniforme.

Un laser au rayon mortel, fin comme une aiguille, rebondit contre le mur tout près de mon épaule, faisant s'émietter le béton au point d'impact.

Je fis volte-face et rentrai en courant dans le foyer.

— Arrêtez, Hall ! cria quelqu'un derrière moi. Vous êtes recherché pour l'assassinat de Fuller !

Devais-je cela à Siskin ? Avait-il décidé de lâcher ses foudres avant de se débarrasser de moi une bonne fois pour toutes ? Ou bien était-ce le résultat d'une reprogrammation effectuée par le Manipulateur ? Tenait-Il à se débarrasser de moi par des moyens conventionnels en dépit de la déprogrammation imminente de tout Son complexe simulelectronique ?

Deux fois encore les rayons du laser me frôlèrent avant que je me retrouve dans la salle du psychorama.

Je contournai en courant le cercle de sièges et plongeai dans une sortie de secours. Je me retrouvai en pleine lumière du soleil, aux abords du parking. En quelques secondes, je fus dans ma voiture, que je dirigeai vers le zénith en utilisant toutes les ressources du propulseur.

Je ne voyais qu'une possibilité : aller dans mon bungalow au bord du lac. Il y avait une faible chance pour que j'y sois momentanément en sécurité, parce que c'était une cachette trop évidente.

Je ne doutais pas, en posant ma voiture dans la clairière au milieu des pins, que la police avait ordre de me tuer à l'instigation de Siskin. Mais ici, dans la forêt, j'avais au moins une chance de pouvoir me cacher ou me défendre si un détachement de police arrivait.

D'un autre côté, si c'était le Manipulateur qui voulait m'éliminer sans avoir recours à la police, il pouvait choisir entre deux solutions :

Ou bien Il me supprimait sans avertissement – et dans ce cas je ne pouvais rien faire.

Ou alors Il enverrait son agent pour s'en charger *physiquement*, afin de donner à ma mort l'apparence d'un suicide ou d'un accident.

Et c'était précisément ce que je désirais : me trouver face à face avec l'unité de contact. Ici, dans l'isolement de la forêt, elle ne pourrait plus conserver l'anonymat.

J'entrai dans le bungalow et choisis ma plus lourde carabine laser. Je vérifiai le chargeur et réglai l'émission sur un large éventail. Je ne voulais pas tuer l'agent du Manipulateur du premier coup. Une conversation avec lui me permettrait peut-être d'apprendre quelle conduite tenir.

Je m'assis devant la fenêtre, face au lac et à la clairière, la carabine sur les genoux, et attendis.

Bien entendu, mon raisonnement reposait sur l'hypothèse que, pour quelque raison de Lui seul connue, le Grand Simulectronicien laissait s'attarder Sa main sur le levier qui pourrait effacer mon monde tout entier. Je ne pouvais imaginer ce qui le faisait attendre.

Des heures durant, le calme de la forêt ne fut rompu que par les mouvements furtifs des bêtes sauvages et par le clapotis de l'eau sur la rive rocheuse.

Juste après le coucher du soleil, j'ouvris un paquet de rations de camping. Ne voulant pas allumer de lumière, je mangeai dehors, accroupi sous une des fenêtres. Tout en mâchant consciencieusement, je me demandais quel appétit un être immatériel pouvait éprouver pour des nourritures immatérielles.

Lorsqu'il fit complètement nuit, je rentrai dans la chambre aux trophées, fermai soigneusement les rideaux et allumai la TV, en baissant le son au maximum.

Sur l'écran défilèrent d'abord des vues de rues jonchées de débris,

puis de troupes fédérales massées devant la REACO, tandis que le speaker déplorait « les meurtres et la violence qui ont marqué cette affreuse journée ».

— Mais, continua-t-il d'une voix ferme, ces émeutes ne sont pas le seul événement qui mette aujourd'hui les Entreprises Siskin sous les feux de l'actualité.

» Il y a plus : des intrigues et une véritable conspiration. Un meurtre et un assassin en fuite. Tous ces événements ont un rapport direct avec le complot de l'AEC pour priver le monde des bienfaits du simulateur de Horace Siskin.

Mon portrait apparut sur l'écran.

— Voici l'homme, dit le speaker, qui est recherché pour le meurtre de Hannon J. Fuller, ex-directeur technique de la REACO. Siskin avait entière confiance en Douglas Hall, à qui il avait confié la lourde tâche de perfectionner le simulateur après la mort, que l'on croyait accidentelle, de Fuller.

Mais, aujourd'hui, la police a formellement accusé Hall d'avoir assassiné Fuller pour en tirer des avantages personnels. Lorsqu'il a vu que le bénéfice de son crime allait lui échapper, il s'est retourné traîtreusement contre Siskin et le simulateur.

» En effet, Douglas Hall a été vu ce matin par les forces de sécurité de Siskin au moment où il entrait au siège de l'AEC pour sceller sa trahison, en organisant l'attaque massive contre la REACO.

Siskin avait donc été immédiatement averti de ma visite à l'AEC, et il avait supposé que j'allais leur révéler ses liens avec le parti. Il avait immédiatement réagi en mettant la police à mes trousses, avec ordre de tirer à vue.

Soudain, je compris que cela pouvait expliquer pourquoi le Manipulateur ne m'avait pas encore supprimé : Il s'était sans doute rendu compte que Siskin, en poursuivant ses fins personnelles, s'en chargerait pour Lui !

Certes, le manipulateur pouvait donner un coup de pouce au bon moment : si, par exemple, la police tardait à me trouver, il Lui suffirait d'arranger un couplage empathique avec moi pour, lorsqu'il aurait découvert où j'étais, programmer la police de façon à ce qu'elle ait l'idée de venir me chercher ici.

Si cette solution ne Lui convenait pas, il pouvait toujours envoyer son unité de contact. Il me paraissait certain maintenant qu'il n'allait pas se contenter de me supprimer, ce qui L'obligerait à reprogrammer un grand nombre d'unités pour effacer tout souvenir de mon existence.

Tout en essayant de calculer la stratégie du Manipulateur, je me rendis compte qu'il n'allait peut-être pas, après tout, effacer l'univers entier. Peut-être avait-Il décidé d'éliminer les présentes complications,

puis de tenter une dernière fois de détruire le simulateur de Fuller.

Le speaker en était toujours à ma prétendue trahison :

— Dans sa haine, Hall ne s'est toutefois pas borné à tuer Hannon J. Fuller et à trahir Horace Siskin.

Le portrait de Collingsworth apparut sur l'écran.

— Car... (la voix se fit plus grave) il est également recherché pour le meurtre le plus atroce jamais enregistré dans les annales de la police : celui d'Avery Collingsworth, psychologue-conseil de la REACO.

J'en eus le souffle coupé. Le Manipulateur s'était *déjà* occupé d'Avery !

Le speaker se mit à décrire la « sauvagerie bestiale » avec laquelle le Dr Collingsworth avait été assassiné.

— La police a parlé de « mutilations d'une inimaginable cruauté ». Des fragments de corps – morceaux de doigts, sections d'avant-bras, oreilles, etc. – ont été retrouvés éparpillés dans le bureau du Dr Collingsworth. L'emplacement de chaque plaie avait été soigneusement cautérisé afin d'empêcher l'effusion de sang et d'éviter que la victime de cette torture barbare ne meure trop tôt.

Épouvanté et pris de nausée, j'éteignis la TV.

J'essayais en vain de garder les idées claires mais je ne pouvais me défaire de la vision d'Avery, terrorisé, impuissant à échapper à ce qui lui arrivait.

Ce ne pouvait être le fait d'un agent matériel, d'une unité de contact. Ce devait être le Manipulateur en personne, utilisant des méthodes de torture extra-matérielles. Je m'imaginai Collingsworth hurlant en voyant se détacher une phalange d'un de ses doigts, tandis qu'un rayon laser sorti du néant cautérisait la plaie.

Je me levai, tremblant d'épouvante. J'avais la certitude que le Manipulateur était un sadique. Comme tout le monde, peut-être, dans le Monde Supérieur.

Je revins vers la fenêtre et ouvris les rideaux. Empoignant ma carabine laser, je me remis à attendre. Qui ? La police ? L'unité de contact ?

Un moment, je supposai que le Manipulateur ignorait encore où je me trouvais, puis je rejetai cette hypothèse. Il avait sans doute déjà effectué un couplage avec moi depuis mon arrivée au bungalow. Je comprenais maintenant que je n'avais été conscient des couplages précédents que parce qu'il le voulait bien, pour mieux savourer ma réaction angoissée.

Dans la nuit de plus en plus profonde, des myriades d'étoiles tantôt cachées, tantôt révélées par la danse dans les feuillages dans le vent, composaient une chatoyante danse de lucioles, accompagnée par le chant monocorde des grillons auquel, parfois, un crapaud venait

ajouter sa note plus grave.

L'illusion de la réalité était si complète ! Les détails les plus mineurs avaient été méticuleusement prévus. En regardant mon ciel constellé, j'essayai d'apercevoir la réalité absolue au delà de l'illusion universelle. Mais le Monde Réel n'était dans aucune direction précise par rapport au mien. Ils formaient deux univers différents, dont aucun n'était contenu dans l'autre. Et pourtant, ce Monde Réel était partout autour de moi, caché par les voiles électroniques.

J'essayai de m'imaginer ce que Phil Ashton avait ressenti en sortant du simulateur de Fuller et de me mettre à sa place. Comment était le Monde Supérieur ? À quel point était-il différent de la pseudo-réalité que je connaissais ?

Puis je compris qu'il ne devait pas être tellement différent. Le monde de Phil Ashton, structuré par les données du simulateur de Fuller, devait nécessairement être une réplique du nôtre, sans quoi les prédictions recueillies auprès des unités de réaction n'auraient pas été valables ici.

De même, mon monde à moi devait être bâti à l'imitation de ce Monde Supérieur. La plupart de nos institutions devaient être analogues aux Leurs, de même que notre culture, notre histoire et même notre destinée future.

Quant au Manipulateur et à tous ses semblables, ils devaient être des êtres humains comme nous, puisque notre existence ne trouvait sa justification que par notre analogie avec eux.

Un faisceau de lumière de plus en plus vive perça l'obscurité, jouant sur les cimes des arbres. Puis j'entendis le sifflement d'un aérocar.

Je me précipitai dehors et allai m'allonger derrière une haie, prêt à tirer.

La voiture se posa sur son coussin d'air ; les lumières s'éteignirent et le bruit du moteur cessa. J'essayai désespérément de scruter les ténèbres.

Ce n'était pas une voiture de police. Et elle avait un seul occupant.

La porte s'ouvrit et le conducteur descendit.

Je le balayai de mon laser.

La lumière écarlate du rayon se refléta un instant sur le visage de... *Jinx Fuller !* Puis je la vis s'écrouler sur le sol.

Hurlant son nom, je jetai ma carabine à terre et courus vers elle, remerciant le Ciel de n'avoir réglé l'arme qu'à une intensité suffisante pour étourdir.

À minuit passé, je faisais toujours nerveusement les cent pas dans mon bungalow, attendant qu'elle reprenne conscience. Je savais que cela prendrait un certain temps, car le rayon avait aussi touché sa tête.

Au moins, j'étais certain qu'elle ne souffrirait pas trop des effets secondaires.

D'innombrables fois, je changeai les compresses humides que je plaçais sur sa tête. Mais ce ne fut qu'aux premières heures de la matinée, lorsque les lueurs de l'aube commençaient à percer les rideaux, qu'elle poussa un gémissement et porta la main à son front.

Elle ouvrit les yeux et sourit.

— Que s'est-il passé ?

— Je vous ai irradiée avec mon laser, Jinx. Je ne savais pas que c'était vous. Je vous prenais pour l'unit... pour la police.

Je m'étais repris juste à temps. Je ne tenais pas à compliquer les choses en lui faisant partager mon savoir interdit.

Je l'aidai à s'asseoir en lui soutenant le dos.

— J'ai... j'ai appris que vous aviez des ennuis, me dit-elle. Il fallait que je vienne.

— Vous n'auriez pas dû ! Qui sait ce qui va se produire ? Il ne faut pas rester ici !

Elle voulut se lever mais retomba aussitôt sur le divan. Seule, elle n'irait pas loin, pour le moment du moins.

— Non, Doug. Je veux rester ici, avec vous. Je suis venue dès que j'ai appris ce qui se passait.

Elle réussit enfin à se lever, en s'agrippant à mon cou. Je sentis ses larmes silencieuses sur ma joue. Je la tenais comme si elle était la seule chose réelle dans ce monde illusoire, mais ma douleur n'en était que plus vive. Toute ma vie, j'avais cherché quelqu'un comme Jinx, mais je ne l'avais trouvée que pour mieux ressentir le vide de cette sensation – puisqu'il n'y avait d'autre réalité qu'un flot de pulsions codées dans des circuits simulelectroniques.

Elle éloigna son visage du mien et me regarda avec compassion, puis elle se rapprocha et m'embrassa farouchement sur les lèvres, comme si elle savait ce qui allait arriver.

En l'embrassant, je pensai à ce qui aurait pu être. Si seulement le Manipulateur avait réussi à détruire le simulateur ! Si seulement j'étais encore à la REACO pour pouvoir le faire moi-même ! Si seulement le Monde Supérieur m'avait reprogrammé comme l'avait été Jinx !

— Nous allons rester ensemble, Doug, murmura-t-elle. Je ne te quitterai jamais.

— C'est impossible, protestai-je.

Ne se rendait-elle pas compte que tout était fini ? La seule menace que représentaient Siskin et sa police rendait déjà tout espoir illusoire.

Une fois de plus, je me contraignis à envisager chaque éventualité. Ou bien son amour pour moi était tel qu'il détruirait tous les obstacles. Ou alors elle ne savait pas tout ce que la police me reprochait. Il était impossible qu'elle sût le détail de la mort de Collingsworth, sinon elle

ne serait pas venue me voir.

— Tu sais que l'on me recherche pour le meurtre de ton père ?

— Je sais que tu ne l'as pas tué, Doug.

— Et... Avery Collingsworth ?

Elle hésita.

— Tu n'as... tu n'as pas pu faire cela.

On aurait pu croire qu'elle le savait d'une façon certaine, par expérience personnelle. J'étais infiniment heureux qu'ils l'aient réorientée, sans quoi elle eût été exposée aux mêmes dangers que moi.

Elle me prit par la main et voulut m'entraîner vers la porte.

— Partons d'ici, Doug. Nous pourrions peut-être nous cacher quelque part !

Comme je restais immobile, elle desserra sa main et mon bras retomba à mon côté.

— Non, murmura-t-elle avec découragement, nous ne pouvons aller nulle part. Ils nous trouveront partout.

Elle ignorait à quel point c'était vrai. Et j'étais heureux qu'elle fût totalement inconsciente de la signification ambiguë de ce « ils ».

Entendant un bruit au-dehors, je saisis ma carabine et écartai les rideaux. Ce n'était qu'une daine traversant la haie pour aller vers la mangeoire vide depuis longtemps.

Alertée, elle tourna la tête dans ma direction. Rassuré, je laissai tomber les rideaux. Puis je fus pris d'un doute. Les daims étaient rares en cette saison. Je regardait de nouveau dehors. L'animal s'approchait de l'aérocar de Jinx ; il s'immobilisa à faible distance et regarda la porte ouverte.

Mes mains se resserrèrent sur la carabine. En ce bas monde, les daims pouvaient n'être que de simples accessoires destinés à agrémenter le décor de la pseudo-réalité. Mais peut-être avait-ils une organisation psychique comparable, jusqu'à un certain point, à celle des unités « humaines ».

Si tel était le cas, il devait être facile de programmer une daine de façon à ce qu'elle vienne tourner autour du bungalow et, par couplage empathique, observer ce qui s'y passait !

L'animal tourna de nouveau la tête vers la fenêtre, l'oreille aux aguets, le nez frémissant.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jinx.

— Rien, répondis-je, dissimulant mon anxiété. Penses-tu pouvoir aller nous chercher deux tasses de café ?

Je la regardai aller d'un pas incertain vers la cuisine, puis j'entrouvris la fenêtre juste assez pour y passer l'intensificateur linéaire de l'arme, dont j'augmentai légèrement la cohésion.

La daine se retourna, incertaine, puis se dirigea vers le garage.

J'appuyai sur la détente et irradiai l'animal pendant dix bonnes

secondes, surtout à la tête.

En entendant le sifflement de la décharge, Jinx apparut à la porte de la cuisine.

— Doug, Ce n'est pas...

— Non, rien qu'un daim qui tournait autour de ta voiture. Je l'ai seulement immobilisé pour quelques heures.

Nous bûmes notre café en silence, assis de part et d'autre de la table de la cuisine. Les traits de Jinx étaient las et tendus. Une mèche rebelle cachait en partie un de ses yeux. Mais, malgré sa fatigue et en l'absence de tout maquillage, le charme exquis de sa jeunesse transparaissait, plus vrai et plus pur que jamais.

Elle regarda sa montre pour la seconde fois depuis que nous étions assis ici, puis prit mes mains par-dessus la table.

— Qu'allons-nous faire, mon chéri ?

Je mentis avec toute l'intensité dont j'étais capable :

— Il suffira que je me cache pendant quelques jours. Whitney peut prouver que je n'ai pas tué Collingsworth. Peut-être le dit-il à la police en ce moment même.

Cela ne parut pas la tranquilliser. Elle regarda encore une fois sa montre.

— Voilà, continuai-je, pourquoi tu vas partir d'ici dès que tu en auras la force. Car si on te recherche aussi, cela doublera leurs chances de me trouver. Ils viendront peut-être même me chercher ici.

Elle dit avec obstination :

— Je reste avec toi.

N'ayant pas envie de discuter pour le moment, je me promis de la convaincre plus tard.

— Monte la garde. Je vais me raser tant que c'est encore possible.

Dix minutes plus tard, rasé de frais, je revins dans la chambre aux trophées. La porte était ouverte. Je vis Jinx dehors, penchée au-dessus de la daine paralysée. Elle se retourna vers le bungalow sans me voir, puis s'avança lentement dans la clairière.

Je la vis disparaître dans la forêt avec les mouvements souples et gracieux d'une nymphe. Je tenais à ce qu'elle ne reste pas ici, certes, mais j'étais heureux qu'elle fût venue.

Puis un doute explosa dans ma conscience. *Comment savait-elle que j'étais ici ?* Je ne lui avais jamais parlé du bungalow !

J'empoignai ma carabine et pris la même direction qu'elle, traversant la clairière à la course puis entrant avec précaution dans la forêt. Je m'immobilisai, essayant de capter le bruit de ses pas sur l'épaisse couche d'aiguilles de sapins desséchées.

Puis je l'entendis et me précipitai dans cette direction. Je me frayai un chemin à travers des fourrés et débouchai dans une petite clairière... pour me trouver face à face avec un dix-cors effrayé.

Loin, très loin, j'aperçus Jinx comme suspendue dans un rayon de soleil matinal. Sentant que quelque chose n'était pas normal, je regardai de nouveau le cerf. Bien qu'effrayé, il ne chargeait pas.

Instantanément, la cruelle pression d'un couplage empathique envahit mes sens. Paralysé par le grondement impétueux et la vertigineuse désorientation, je laissai tomber mon arme.

À travers le délire de mes sens, je perçus une fois encore une sorte de rire sauvage qui me parvenait par le lien simulelectronique joignant mes facultés à celles du Manipulateur.

Le cerf se cabra et laboura l'air de ses pattes de devant, puis il retomba, baissa la tête et me chargea. Bien que chavirant sous le poids du couplage, je réussis à me rejeter sur le côté, mais pas assez vite.

Un de ses andouillers déchira ma manche et trancha les muscles de mon avant-bras comme l'aurait fait un laser chirurgical. Il me sembla qu'à ce moment le rire du Manipulateur s'intensifiait jusqu'à devenir hystérique.

Le cerf se cabra de nouveau et j'essayai d'éviter ses sabots qui allaient s'abattre sur moi. J'y réussis presque, mais l'animal s'abattit de tout son poids sur mes épaules et me précipita à terre.

Je roulai sur moi-même et me relevai, mais j'avais pu reprendre ma carabine, et j'arrêtai net le cerf au milieu d'une nouvelle charge. Presque au même moment, je fus libéré du couplage.

Devant moi, au loin, Jinx se tenait toujours debout dans la colonne de lumière, ignorante de ce qui venait de se passer derrière elle.

Puis, sous mes yeux, elle leva la tête dans un geste d'attente et d'espoir, avant de disparaître.

Je restai figé sur place pendant une éternité, le cerf inerte à mes pieds, fixant l'endroit où Jinx avait disparu.

Je savais maintenant que c'était *elle* l'unité de contact. Comme je m'étais trompé à son sujet ! Je m'étais imaginé qu'ayant appris les détails de la « découverte fondamentale » de son père, elle me les avait cachés afin de m'éviter d'être déprogrammé. Lorsqu'elle avait disparu de chez elle, j'avais cru qu'elle avait été temporairement retirée de la circulation afin que soit effacé de ses circuits ce savoir interdit. Et, par la suite, j'avais pensé que c'était cela qui lui avait permis de donner libre cours à son amour pour moi.

Ce n'était pas ainsi que les choses s'étaient passées.

Sa curieuse attitude avant sa première disparition venait de ce qu'elle craignait, comme le Grand Simulectronicien, que je n'apprenne le secret de Fuller.

Ensuite, Collingsworth, programmé pour me faire oublier mes coupables convictions, avait réussi à me faire croire que je souffrais d'une invraisemblable « pseudo-paranoïa ». Et, le soir du couplage empathique au restaurant où j'étais en compagnie de Jinx, j'en étais persuadé.

Le Manipulateur avait dû en être satisfait et Jinx, agissant en tant qu'agent de contact, avait joué le grand amour afin de me faire oublier mes derniers doutes.

Tout allait donc pour le mieux. Mais hier, le Manipulateur avait appris que non seulement moi, mais Collingsworth aussi, doutions obstinément de la réalité de ce monde. Jinx n'était venue ici hier soir que pour me maintenir sous sa coupe en attendant que des dispositions soient prises afin de causer ma mort « naturelle ». Peut-être m'aurait-elle « tué » elle-même !

Peu à peu, je m'aperçus que du sang coulait sur ma main. J'arrachai la manche de ma chemise et en fis un pansement autour de mon avant-bras sanglant. Puis je retournai lentement au bungalow.

Il restait des contradictions inexplicables. Par exemple, comment faisait Jinx pour disparaître ? Aucune des unités du simulateur de Fuller n'en était capable. À moins...

Bien sûr ! C'était exactement ce que je faisais quand je me projetais dans le Simulacron 3 par un circuit de surveillance directe !

Jinx n'était donc ni une simple entité réactionnelle ni une unité de contact. *Elle était la projection d'une personne vivant dans le Monde Supérieur !*

Mais cela n'expliquait pas tout. Pourquoi n'avais-je pas été simplement réorienté, comme toutes les autres unités, pour oublier l'existence de Lynch ?

De plus, le Manipulateur devait avoir effectué de fréquents couplages empathiques avec Collingsworth, afin de le programmer pour détruire le simulateur de Siskin. Pourquoi, en ce cas, n'avait-il appris qu'hier que mes convictions étaient inébranlables ?

Le craquement d'un arbre me tira de ces pensées. Je levai les yeux et vis un immense pin tomber vers moi. Malgré mes efforts frénétiques, je ne pus éviter sa couronne, qui me frappa de plein fouet, me projetant contre le tronc d'un autre pin. Abasourdi, je me relevai, portant la main au profond sillon qu'une des branches avait creusé dans ma joue. Puis ma tête vibra de nouveau sous l'effet chavirant d'un couplage.

Je courus vers le bungalow, décidé à ne pas tenir compte de l'implacable douleur. La tête en feu, presque aveuglé, j'atteignis la clairière. Je me figeai sur place.

Un énorme ours noir reniflait la voiture de Jinx. Sentant ma présence, il se retourna. Mais je ne voulais pas prendre de risque. Je le tuai d'un mince rayon de mon laser.

Cela dut priver le Manipulateur de Son plaisir sadique, car au moment même où l'ours s'écroulait, les liens empathiques furent coupés, me libérant de l'intolérable pression.

Il fallait au plus vite quitter la forêt, où trop d'éléments naturels pouvaient être manipulés contre moi. En ville, où le Manipulateur aurait plus de mal à programmer mon environnement contrefait, j'aurais peut-être une chance.

Je rentrai dans le bungalow et pensai rapidement mon bras, puis j'appliquai un baume sur la déchirure cuisante qui s'étendait, sur mon visage, de la tempe au menton.

Malgré la peur et le désespoir, je trouvais la force de penser à Jinx. Avait-elle existé dans mon monde ou n'avait-elle jamais été qu'une projection ?

En enfilant ma veste, je goûtai l'amère ironie de mon amour pour elle. Moi qui n'étais qu'ondes illusoires et elle, une personne réelle, tangible. Je pouvais imaginer son rire moqueur se mêlant à celui du Manipulateur.

Comme je sortais du bungalow, je perçus un mouvement au-dessus de moi et me baissai instinctivement pour éviter un battement d'ailes accompagné d'un croassement rauque.

Mais la corneille ne prêtait pas attention à moi. Je me retournai et la vis voler droit vers la cuisine. La curiosité l'emportant sur la crainte, je la suivis. L'oiseau s'était posé devant le groupe énergétique et attaquait la paroi à coups de bec.

En pensant aux circuits vulnérables qui s'y trouvaient, je restai un moment figé sur place.

Puis je me précipitai vers la porte et galopai jusqu'au milieu de la clairière avant de me plaquer au sol. Le bungalow explosa avec un bruit terrifiant, éparpillant des débris sur près d'un hectare de clairière et de forêt.

Heureusement, j'avais été épargné, ainsi que la voiture de Jinx – ce qui aurait dû immédiatement éveiller mes soupçons.

Cette nouvelle péripétie, en tout cas, m'incitait plus encore à aller tenter ma chance en ville.

Je me trouvai à sept cents mètres au-dessus de la forêt lorsque le circuit d'alimentation tomba en panne. Je branchai le circuit de secours et les turbines se remirent en marche, mais le moteur crachotait spasmodiquement et je continuai à perdre de l'altitude.

Je luttais désespérément pour conserver le contrôle de l'engin et réussis à le ramener dans la direction du lac, espérant qu'il me resterait assez d'énergie pour atténuer le choc de l'atterrissage.

Le Manipulateur choisit ce moment pour se brancher sur mes facultés perceptives. Cette fois, la douleur était supportable. Sans doute la situation dans laquelle je me trouvais suffisait-elle à Son plaisir !

Un fort vent se leva, soulevant les eaux du lac et accroissant sensiblement l'angle de ma descente. J'allais m'abattre sur les arbres, en deçà de la rive !

Au moment où j'avais perdu tout espoir, un brusque regain d'énergie me fit franchir les derniers obstacles et le coussin d'air m'arrêta à un mètre au-dessus des vagues.

Les mains crispées sur le volant, tremblant et couvert de sueur, je sentis l'engin s'élever de nouveau vers le ciel.

La réaction extatique du Manipulateur me parvint, et je compris qu'il ne s'en tiendrait pas là. Tout en prenant de l'altitude et en mettant le cap sur la ville, je me préparai à ce qui allait venir.

Je me souvins que, dans le simulateur de Fuller, il était possible de rendre l'empathie réciproque, ce qui permettait, par exemple, de communiquer avec Phil Ashton sans se projeter dans son monde.

Tout en sachant qu'il était conscient de toutes mes intentions, je tentai de renverser le lien empathique. Mais je ne pus rien percevoir par Ses sens. C'était un couplage à sens unique. Pourtant, je pouvais presque sentir Sa présence et percevoir Ses intentions perverses.

J'étais perplexe. Je ne pouvais me défendre de l'impression qu'un lien plus fort qu'une simple empathie existait entre nous : un vif sentiment de similitude. Physique ? Psychologique ? Ou n'était-ce qu'un reflet de nos fonctions analogues, chacun étant un

simulelectronicien dans son monde à lui ?

Sans nouvelle interférence de Sa part, je montai jusqu'à deux mille mètres et me mis en progression horizontale. La masse de béton et verre de la métropole s'étendait devant moi.

Réussirais-je à m'en tirer ? J'étais las et découragé. Le *désirais-je* d'ailleurs ? Dans la forêt, seul avec le Manipulateur et Sa nature hostile, mes chances de survie étaient minimes. Dans la ville, il n'y aurait pas d'animaux programmables pour m'attaquer, mais qu'en était-il des objets *inanités* ? Le fouet cinglant d'une bande express qui craque ? Une maison dont le toit s'effondre ? Un aérocar échappant au contrôle de son conducteur ?

Je regardais avec inquiétude un nuage grisâtre grossissant à l'horizon. J'allai droit vers lui, et il atteignit des proportions alarmantes. J'essayai de l'éviter, mais il était trop tard.

Je me retrouvai au milieu d'un vol sauvage et impétueux de... merles. À *deux mille mètres d'altitude* ? Les oiseaux s'écrasaient par douzaines contre le plexidôme, entraient par centaines dans les prises d'air. Les turbines gémissaient, avec des chocs terrifiants. Le générateur d'énergie peinait.

Je me mis en plongée et sursautai en sentant à nouveau la présence du Manipulateur. Une fois de plus, le couplage était supportable. J'eus encore l'impression incongrue que cet être qui se nourrissait de mon désespoir et de ma peur avait une incompréhensible similitude avec moi.

Les turbines luttaient pour freiner la descente, mais leur vibration s'accroissait. Puis le dôme déjà craquelé se brisa, s'envolant aux quatre vents. Je regardai au-dehors pour voir à quelle hauteur je me trouvais et vis que, par une ironie du sort, je me dirigeais droit sur les longs bâtiments de la REACO.

J'étais si bas que je pouvais nettement distinguer les soldats. Je me demandai même si le Manipulateur, dans une brillante trouvaille stratégique, n'allait pas me précipiter sur la REACO, se débarrassant du même coup du Simulacron 3 et de moi.

Si tel était son plan, il avait oublié de tenir compte du système de sécurité protégeant la ville. Car, lorsque j'arrivai à une altitude de soixante mètres, trois rayons d'un jaune intense vinrent converger sur le véhicule désarmé.

Ils interrompirent sa trajectoire et l'entraînèrent avec une parfaite coordination au-dessus de la plate-forme d'atterrissage de secours la plus proche.

Mais le Grand Simulelectronicien n'allait pas renoncer à Son plaisir. Le générateur prit feu, emplissant la cabine de flammes. Je n'avais pas le choix. À une trentaine de mètres du sol, je plongeai au-dehors.

Le Manipulateur avait rompu le contact empathique. Autrement, Il

aurait facilement pu me faire dévier du rayon récepteur. Mais je restai en sécurité à l'intérieur du cône brillant qui me déposa doucement sur la plate-forme, plusieurs secondes avant la voiture.

Je ne perdis pas de temps. Les pompiers et la police arrivaient déjà. En quelques enjambées, j'atterris sur la bande convoyeuse la plus lente et passai rapidement sur la bande express.

Quelques centaines de mètres plus loin, je revins sur le trottoir fixe et entrai le plus naturellement possible dans un hôtel voisin.

Dans le hall, un vendeur de journaux automatique énonçait les gros titres d'une voix douce et impersonnelle :

— Siskin fixe à demain matin la démonstration publique du Simulacron 3. La machine résoudra en premier lieu le problème des relations humaines.

Mais je n'éprouvais que peu d'intérêt pour la stratégie de Siskin. Une bande mouvante m'entraîna jusqu'au fond du hall, où je découvris deux vieux fauteuils cachés derrière une énorme plante verte. Égaré et à peine conscient, je m'affalai dans le plus proche des deux.

— Doug ! Oh ! Doug ! Réveille-toi !

Je sortis péniblement du sommeil dans lequel mon épuisement m'avait fait sombrer. En ouvrant les yeux, je vis Jinx assise à côté de moi. Je sursautai violemment et elle posa sa main sur mon bras.

Après un mouvement de recul, je me levai d'un bond, mais mes jambes fléchirent, incapables de me soutenir. Tremblant de peur et de rage, j'essayai en vain de me redresser. Jinx se leva et me força doucement à me rasseoir. Je regardai mes jambes sans comprendre.

— Oui, Doug, dit-elle en me montrant son sac où je pus deviner la forme d'un petit pistolet laser. Je voulais éviter que tu ne t'enfuyes en me voyant.

— Je sais tout ! lui dis-je brutalement. Tu n'es pas l'une de nous ! Tu n'es même pas une unité de réaction !

Elle ne manifesta aucune surprise, rien qu'une tristesse mêlée de gêne.

— C'est vrai, dit-elle d'une voix douce. Je me rends compte maintenant à quel point tu es au courant. Il y a une heure, au bungalow, je l'ignorais. Voilà pourquoi je suis allée dans la forêt. Il fallait que je sache ce que tu avais découvert – ou ce qu'il t'avait fait découvrir.

— Il ?

— Le Manipulateur.

— Il y a donc bien un Manipulateur, et notre monde est un monde simulelectronique ? (Elle ne répondit rien.) Et tu n'es... qu'une projection ?

— Oui. Rien qu'une projection.

Elle se laissa retomber dans son fauteuil.

J'aurais été moins abattu si elle l'avait nié. Elle me regardait tristement, ne m'offrant aucun espoir, me laissant pleinement le temps d'assimiler le fait que je n'étais qu'un simulacre, tandis qu'elle était une personne réelle, matérielle, dont je pouvais percevoir un ingénieux reflet.

Elle se pencha vers moi.

— Tu te trompes, Doug ! Je ne suis *pas* ton ennemie. Je veux t'aider.

Je touchai ma joue lacérée et baissai les yeux sur mes jambes paralysées. Mais elle fut insensible à mon intention sarcastique.

— Lorsque j'ai disparu ce matin, c'était pour effectuer sur toi une brève vérification empathique. Il fallait que j'apprenne ce que tu en savais, sinon je n'aurais su par quoi commencer ce que j'ai à te dire.

Elle posa de nouveau sa main sur mon bras et, de nouveau, je me retirai.

— Tu étais presque entièrement dans l'erreur à mon propos, continua-t-elle sur la défensive. Au début, j'étais désespérée en te voyant lutter pour apprendre ce que tu devais ignorer.

— Un savoir interdit à toutes les unités de réaction ?

— Oui. J'ai fait de mon mieux pour t'en protéger. Bien entendu, j'ai détruit – matériellement – les notes laissées par le Dr Fuller. Mais c'était une erreur. Cela n'a fait qu'augmenter tes soupçons. Nous aurions dû supprimer toutes les preuves par reprogrammation simulelectronique. Mais nous avons déjà fort à faire pour manipuler les Enquêteurs dans leur action contre le simulateur. (Elle parcourut le hall des yeux.) J'ai même programmé l'un d'eux pour te donner un avertissement en pleine rue. J'espérais que tu prendrais peur.

— Et Collingsworth aussi ? C'est toi qui l'as incité à me raisonner ?

— Non. C'est le Manipulateur qui était responsable de cette stratégie.

Voulait-elle me faire croire qu'elle n'avait joué aucun rôle dans l'assassinat brutal d'Avery ?

— Oh ! Doug, j'avais tout essayé pour te faire oublier la mort de Fuller, ainsi que Lynch et tes autres soupçons. Mais la nuit où tu m'as emmenée au restaurant, j'étais prête à admettre ma défaite.

— Cette nuit-là, précisément, *je t'avais dit* que j'étais convaincu que tout était dû à mon imagination.

— Oui, je sais, mais je ne te croyais pas. Je pensais que tu voulais me duper. Par la suite, quand je me suis retirée de la projection directe, le Manipulateur m'a dit qu'il t'avait sondé, que tu étais *réellement* convaincu que tu souffrais de pseudo-paranoïa, et que nous pouvions enfin consacrer toutes nos énergies à détruire le simulateur

de Fuller.

» Le lendemain, en te parlant au vidéophone, j'ai appris que tu étais entré dans la maison après que j'eus disparu des lieux. J'ai affecté de prendre la chose à la plaisanterie et tu as paru te contenter de mes explications.

Je réprimai un frisson de dégoût.

— Tu as accumulé les mensonges en espérant me détourner de la vérité.

Elle fixa songeusement ses mains.

— Je suppose que tu as toutes raisons de penser ça ; mais ce n'est pas vrai.

Je crus qu'elle cherchait à se justifier de l'accusation de m'avoir manipulé, mais ce fut autre chose qu'elle me dit :

— Hier, en apprenant ce qui t'arrivait, j'ai su que les choses tournaient mal. Ma première réaction a été d'aller te rejoindre, mais lorsque je me suis trouvée avec toi, j'ai compris que je n'avais pas agi sagement. Je n'avais pas prévu combien il serait difficile de te parler de cela en ignorant ce que tu savais et ce que tu pensais de moi.

» J'ai donc profité de la première occasion pour me retirer et te sonder par un circuit d'empathie directe. Oh ! ça n'a pas été facile, Doug. Le Manipulateur était presque constamment en contact avec toi. J'ai dû emprunter un circuit parallèle, en prenant de grandes précautions pour qu'il ne s'aperçoive de rien.

» Et j'ai tout vu, instantanément. Je ne me serais jamais imaginé... Oh ! Doug ! Il est tellement cruel et inhumain !

— Le Manipulateur ?

Elle évita mon regard.

— Je m'en doutais plus ou moins, mais je n'aurais jamais cru qu'il serait allé aussi loin. Je ne savais pas qu'il jouait avec toi pour en tirer un plaisir sadique.

Elle regarda de nouveau en direction du hall.

— Que regardes-tu ? lui demandai-je.

— Si la police ne vient pas. Il leur a peut-être programmé le fait que tu étais revenu en ville.

J'eus un doute affreux. Voilà sans doute pourquoi elle me retenait ici ?

Je voulus lui arracher son sac, mais d'un bond elle se mit hors de portée. Vacillant sur mes jambes de plomb, j'essayai de la suivre.

— Non, non... Doug ! Tu ne comprends pas !

— Je ne comprends que trop bien ! (Je maudissais mes jambes qui pouvaient à peine supporter mon poids.) Tu veux me tenir à l'œil jusqu'à ce que le Manipulateur ait eu le temps d'avertir la police !

— Ce n'est pas vrai ! Il faut me croire !

Je parvins à l'acculer dans une encoignure et avançai vers elle,

mais elle sortit son pistolet qu'elle dirigea sur ma poitrine et mes bras. Augmentant légèrement la cohésion du rayon, elle irradiia ma gorge puis, utilisant la plus grande dispersion, balaya légèrement ma tête.

J'oscillai, comme ivre, les yeux à demi-fermés, incapable de formuler une pensée.

Elle remit l'arme dans son sac, puis passa mon bras autour de son cou et, me prenant par la taille, m'entraîna vers l'ascenseur.

Un couple âgé nous croisa ; l'homme sourit à Jinx tandis que la femme nous jetait un regard méprisant.

Jinx lui rendit son sourire, et me murmura à l'oreille :

— Oh ! ces conventions !

Au quinzième étage, elle traîna mon corps presque inerte jusqu'à une porte, dont le verrou répondit à sa biorésistance. Elle me fit entrer.

— J'ai loué cette chambre juste avant de te réveiller, m'expliqua-t-elle.

Elle me laissa tomber en travers du lit, puis se redressa et me regarda fixement. Je me demandais ce qui se cachait sous l'expression impassible de son beau visage. Du triomphe ? De la pitié ? De l'incertitude ?

Elle sortit son pistolet, augmenta un peu la cohésion et me visa à la tête.

— Nous n'avons pas à craindre le Manipulateur pour le moment. Dieu merci, il a *parfois* besoin de repos. Et toi aussi.

D'une main qui ne tremblait pas, elle pressa la détente.

Lorsque je me réveillai, il faisait nuit, mais l'obscurité était transpercée par les vives lumières de la ville. Je restai immobile pour ne pas attirer son attention avant d'avoir pu déterminer où elle se trouvait. Je bougeai imperceptiblement un bras, puis une jambe, sans ressentir aucune douleur. Elle avait fait très attention et je ne souffrais d'aucun effet secondaire.

J'entendis bouger près du lit. J'aurais aimé regarder dans sa direction, pour voir où se trouvait le laser.

Je me rendis compte que j'avais dormi au moins dix heures sans que rien de fâcheux n'arrive. La police ne m'avait pas trouvé. Le Manipulateur ne m'avait pas supprimé. Et, surtout, Jinx n'avait pas profité de l'occasion pour me tuer.

— Tu es réveillé ? (Sa voix résonnait curieusement dans la chambre silencieuse.)

Je m'assis. Elle se leva, allongea le bras à portée de l'interrupteur à biorésistance, puis balaya de la main la trop forte lumière pour obtenir l'intensité qu'elle désirait.

Elle s'approcha de moi.

— Tu te sens mieux ?

Je demeurai silencieux.

— Je sais que tu es désorienté et que tu as peur. (Elle vint s'asseoir à côté de moi.) Moi aussi. C'est pourquoi nous devons nous entraider au lieu de lutter.

Je parcourus la chambre des yeux.

— Le pistolet est ici.

Elle me montra le bras du fauteuil. Puis, comme pour faire la preuve de sa sincérité, elle me le tendit.

Sans doute parce que j'avais dormi, j'étais plus enclin à lui faire confiance – mais autant avoir l'arme sur moi que de la lui laisser. Je la pris.

Elle alla vers la fenêtre et regarda les illuminations nocturnes.

— Il nous laissera en paix jusqu'au matin.

Je me levai. Ma tête était claire et mes jambes pas même engourdis.

Elle se tourna vers moi.

— Tu as faim ?

Je fis un signe d'assentiment.

Elle alla vers l'auto-serveur et revint avec un plateau chauffant qu'elle posa sur la chaise à côté du lit.

Je goûtai à quelques plats, puis lui dis :

— Tu tiens à me faire croire que tu veux m'aider.

Elle ferma les yeux avec découragement.

— Oui. Mais je ne peux hélas pas faire grand-chose.

— Qui es-tu ?

— Jinx. Non, pas Jinx Fuller. Une autre. Les noms ont d'ailleurs peu d'importance.

— Qu'est-il arrivé à Jinx Fuller ?

— Elle n'a jamais existé. Ou, plus exactement, elle est née il y a quelques semaines. Je sais... tu la connaissais depuis des années, mais ce n'est que l'effet de la rétroprogrammation. Vois-tu, deux événements ont pris place simultanément. Le Dr Fuller a découvert la vraie nature de son monde et, *là-haut*, nous avons vu dans son simulateur une source potentielle d'ennuis qu'il fallait éliminer. Nous avons donc décidé d'introduire un observateur ici pour pouvoir surveiller l'évolution des événements.

— Nous ? Qui veux-tu dire ?

Elle leva un instant les yeux en l'air.

— Les ingénieurs simulelectroniciens. J'ai été choisie. Par rétroprogrammation, nous avons créé l'illusion que Fuller avait une fille.

— Mais je me souviens d'elle lorsqu'elle était enfant !

— *Tout le monde* – toutes les unités impliquées – se souvient de son enfance. C'était la seule façon de justifier ma présence ici.

Je continuai à manger.

Elle alla jeter un coup d'œil par la fenêtre.

— Il ne fera jour que dans quelques heures. Jusque-là, nous sommes en sécurité.

— Pourquoi ?

— Parce que même le Manipulateur ne peut pas travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le temps de ce monde est calqué sur celui de l'univers réel.

J'avais beau examiner le problème sous tous les angles, elle ne pouvait être ici que pour une de ces deux raisons : aider le Manipulateur à détruire le simulateur de Fuller ou effectuer ma propre élimination. Toute autre possibilité était exclue. Je pouvais m'imaginer dans une situation analogue : faisant une incursion dans le monde artificiel du simulateur de Fuller. J'aurais su que j'étais la projection d'une personne réelle, entourée par des personnages factices. Et il m'aurait été impossible de me sentir réellement concerné par les affaires insignifiantes de ces vulgaires unités de réaction.

— Quel but poursuis-tu ici ? lui demandai-je sans détours.

— Je veux être près de toi, chéri.

Chéri ? Me croyait-elle naïf au point de croire qu'une personne

réelle pouvait tomber amoureuse d'une ombre simulelectronique ?

Dans un geste d'affolement, elle porta la main à sa bouche.

— Oh ! Doug, tu ne peux savoir combien le Manipulateur est cruel !

— Si, je le sais, dis-je avec amertume.

— Je ne m'en suis vraiment rendu compte qu'en me couplant avec toi hier. Il possède une autorité absolue sur ce simulateur, sur ce monde. Peu à peu, il a dû se prendre pour un dieu. (Elle baissa les yeux, puis continua :) Au début, il voulait simplement programmer la destruction du simulateur de Fuller. Il le fallait, car son succès aurait contrecarré notre système de stimulation des réactions : les enquêteurs d'opinion. Je pense aussi qu'il était sincère en voulant supprimer de façon humaine toute unité qui prendrait conscience de sa nature simulelectronique.

» Lorsque tu as dévié, il a d'abord essayé de te tuer – rapidement, cliniquement. Puis quelque chose s'est passé en lui – je suppose qu'il a pris un plaisir énorme à te manœuvrer et qu'il n'a plus désiré te supprimer – pas trop rapidement, en tout cas.

— Collingsworth m'a dit qu'il comprenait les simulelectroniciens qui se prenaient pour des dieux, l'interrompis-je.

Elle me regarda avec intensité.

— N'oublie pas : lorsque Collingsworth t'a dit cela, il était programmé pour le faire.

J'avalai encore quelques bouchées puis repoussai le plateau.

— Ce n'est qu'hier, continua-t-elle songeusement, que j'ai compris qu'il lui aurait été facile de tout arranger en te réorientant. Mais il ne voulait pas le faire. Le plaisir dénaturé qu'il prenait à te laisser tourner autour du secret de Fuller, en te poussant vers un sort analogue à celui de Collingsworth, était trop grand.

Je me raidis.

— Tu penses qu'il va essayer de me mutiler...

— Je n'en sais rien, mais il est capable de tout. Voilà pourquoi je dois rester ici avec toi.

— Que peux-tu faire ?

— Rien, peut-être. Il faut attendre.

Elle m'entoura de ses bras. Voulait-elle me faire croire que j'avais droit à sa compassion simplement parce qu'on avait choisi de me torturer ? J'entrepris de lui montrer que je n'étais pas dupe.

— Jinx, tu... tu existes vraiment, tandis que je ne suis que le produit de l'imagination de je ne sais qui. Tu ne *peux pas* m'aimer.

Elle s'écarta, apparemment froissée.

— Mais c'est vrai, Doug ! C'est... c'est si difficile à expliquer.

Le contraire m'eût étonné. Assise sur le bord du lit, elle me regardait avec inquiétude. Il lui était évidemment impossible de

m'expliquer comment elle pouvait m'aimer dans ces circonstances.

Je mis ma main dans ma poche et palpai le laser, m'assurant qu'il était réglé à la dispersion maximum. Puis je le sortis et le braquai sur elle.

Ses yeux s'agrandirent.

— Non, Doug ! Non !

Je l'irradiai superficiellement, surtout à la tête. Perdant conscience, elle s'écroula sur le lit.

Je l'avais immobilisée pour au moins une heure. Cela me permettrait de penser librement, sans subir sa constante influence. Presque instantanément, je conçus un plan.

Étant donné ce que j'allais faire, j'avais le temps de prendre une douche. Ensuite, je fis bon usage de l'auto-raseur mural et commandai à l'auto-serveur une chemise à jeter à ma taille.

Ensuite, je vérifiai l'heure. Minuit était largement passé. Je m'approchai de Jinx et la regardai. Puis je m'agenouillai à côté du lit et posai le laser sur l'oreiller.

J'enfonçai mes mains dans la douce masse de ses cheveux noirs et brillants et tâtai la peau de son crâne. Je mis un certain temps à localiser la suture sagittale et, tout près, l'insensible dépression que je cherchais.

Maintenant un doigt sur ce point, je réglai le pistolet et plaçai son intensificateur à l'endroit précis, puis j'appuyai sur la détente brièvement, par deux fois pour plus de sûreté.

Un moment, je fus frappé par ce que mon acte avait d'irrationnel. Comment pouvait-on agir *physiquement* sur une projection intangible ? Mais l'illusion était – nécessairement – si complète que toutes les manifestations pseudo-physiques avaient des équivalents simulelectroniques. Les projections ne faisaient pas exception à la règle.

Je m'éloignai d'elle et la regardai avec satisfaction.

Qu'elle essaie de me tromper maintenant ! Avec son centre de volonté convenablement irradié, j'étais prêt à croire tout ce qu'elle me dirait – pendant les prochaines heures, en tout cas.

Je me penchai au-dessus d'elle.

— Jinx ! Tu m'entends ?

Elle inclina la tête sans ouvrir les yeux.

— Tu ne te retireras pas de ce monde, lui ordonnai-je. As-tu compris ? Tu ne dois pas cesser ta projection avant que *je te le dise*.

Un quart d'heure plus tard, elle commença à se réveiller.

Elle s'assit, visiblement encore sous le coup de son traitement au laser. Son regard toutefois, quoique distant, était clair et assuré.

— Debout, lui dis-je.

Elle se leva.

— Assise.

Docilement, elle se rassit.

J'avais donc bien visé le centre de la volonté. Je lançai ma première question :

— Qu'y a-t-il de faux dans ce que tu m'as raconté ?

Ses yeux ne fixaient aucun point précis. Son visage était dénué d'expression.

— Absolument rien.

J'étais stupéfait. Mon stratagème se retournait contre moi. Mais il était *impossible* que tout fût vrai !

Repensant à notre première rencontre, je lui demandai :

— Tu te souviens du dessin représentant Achille et la tortue ?

— Oui.

— Par la suite, tu as nié l'avoir jamais vu.

Elle ne répondit pas. Je compris la raison de son silence : je ne lui avais pas vraiment posé une question. Je recommençai :

— As-tu nié par la suite avoir jamais vu ce dessin ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je devais te cacher toute preuve vitale afin de te détourner de la vérité.

— Parce que le Manipulateur le voulait ?

— Pas seulement.

— Pour quelle autre raison ?

— Parce que je commençais à t'aimer et que je ne voulais pas que tu courres ce danger.

J'étais de nouveau dans une impasse, car je savais qu'il lui était tout aussi impossible de m'aimer qu'à moi de m'éprendre d'une des unités du simulateur de Fuller.

— Qu'est-il arrivé au dessin ?

— Il a été déprogrammé.

— Sur-le-champ ?

— Oui.

— Explique-moi comment.

— Nous connaissions son existence. Après la « mort » de Fuller, j'avais passé une semaine à consulter ses tambours à mémoire désactivés pour voir s'il avait laissé des traces de sa « découverte ». Nous...

— Tu as donc appris qu'il avait transmis ces informations à Morton Lynch, l'interrompis-je.

Elle ne répondit pas : je n'avais fait qu'affirmer un fait.

— N'as-tu pas appris qu'il avait transmis ces informations à Lynch ?

— En effet.

— Pourquoi n’as-tu pas tout de suite supprimé Lynch ?

— Cela aurait impliqué la réorientation de trop nombreuses unités de réaction.

— Vous avez bien dû les réorienter, lorsque vous avez finalement décidé de déprogrammer Lynch. Pourquoi ne l’avez-vous pas fait tout de suite ?

— Parce qu’il paraissait vouloir garder son secret pour lui. Nous espérions qu’il croirait avoir seulement imaginé ce que Fuller lui avait dit.

Je me tus un moment pour mettre de l’ordre dans mes pensées.

— Explique-moi comment vous avez fait disparaître le dessin de Fuller.

— Nous avions appris son existence en consultant ses tambours. En allant prendre ses affaires à la REACO, je devais m’assurer qu’il n’avait pas laissé d’autres indices. Le Manipulateur a décidé de détruire le dessin à ce moment précis, afin de vérifier l’efficacité du modulateur de suppression.

J’étais certain qu’elle me disait la vérité. Mais je voulais tout savoir. Ce qu’elle me dirait me permettrait peut-être d’envisager un moyen d’échapper au Manipulateur.

— Comment peux-tu maintenir en permanence ta projection ici ?

Je venais de songer que, pour ma part, je ne pouvais pas rester *indéfiniment* dans un circuit de surveillance directe du simulateur de Fuller.

Elle répondit mécaniquement, sans la moindre trace d’émotion ou d’intérêt :

— Chaque nuit, au lieu de dormir, je remonte là-haut. Je profite des heures où on ne peut pas s’apercevoir de mon absence pour me retirer.

C’était parfaitement logique. Les heures passées sur la couchette de projection équivalaient à des heures de sommeil. La nécessité biologique du repos était donc satisfaite. Et, pendant son absence de notre monde, elle pouvait vaquer à ses autres activités.

Je décidai de lui poser la question critique.

— Comment expliques-tu ton amour pour moi ?

Ce fut sans passion aucune qu’elle me répondit :

— Tu ressembles à un homme que j’ai aimé autrefois, là-haut.

— Qui ?

— Le Manipulateur.

Je ressentis l’imminence d’une révélation capitale. Je me souvenais de la curieuse impression d’une inexplicable similitude entre le Manipulateur et moi.

— Qui est le Manipulateur ?...

— Douglas Hall.

J'eus un mouvement de recul.

— *Moi ?*

— Non.

— Mais c'est ce que tu viens de dire !

Silence, en réponse à cette simple constatation.

— Comment le Manipulateur peut-il à la fois *être* moi et *ne pas être* moi ?

— C'est analogue à ce que le Dr Fuller a fait avec Morton Lynch.

— Je ne comprends pas. (Devant son silence, j'ajoutai :) Explique-moi.

— Fuller avait recréé Lynch dans son simulateur pour s'amuser. Douglas Hall s'est recréé *lui-même* dans son simulateur.

— Je suis donc exactement semblable à lui ?

— Jusqu'à un certain point. La ressemblance physique est parfaite. Mais vos caractéristiques psychologiques ont divergé. Je me rends compte maintenant que le Hall de là-haut est un mégalomane.

— C'est pour cela que tu as cessé de l'aimer ?

— Non. Il y a déjà des années qu'il a commencé à changer. Je le soupçonne maintenant d'avoir tourmenté d'autres unités de réaction – après quoi il les déprogrammait pour détruire toute trace de son acte.

J'allai à la fenêtre regarder le ciel déjà matinal. Cela me paraissait invraisemblable : une personne matérielle tirant des satisfactions douteuses de l'angoisse simulée d'entités imaginaires. Mais, après tout, tous les sadiques recherchent une appréciation *mentale* de la souffrance, et la qualité subjective d'une torture programmée simulelectroniquement est aussi valable que la réaction du psychisme à la douleur physique dans un monde réel.

Je commençais à comprendre l'attitude de Jinx, ses mobiles, ses réactions.

— Jinx, quand as-tu découvert que le Manipulateur avait programmé son double simulelectronique dans sa machine ?

— En me préparant à cette mission de projection.

— Pourquoi a-t-il fait cela ?

— Au début, je n'en avais pas la moindre idée, mais maintenant je suis certaine qu'il avait une motivation inconsciente. C'était un expédient masochiste. À son insu, il se fournissait un moi analogue qui pouvait servir de soupape de sûreté à ses sentiments de culpabilité.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Depuis dix ans, avec une rétroprogrammation adéquate pour te doter d'un passé valable.

— Et depuis quand le simulateur existe-t-il ?

— Depuis quinze ans.

Cette révélation m'effondra. Les savants avaient passé des siècles à examiner les roches, à analyser la surface de la Lune, à étudier les

étoiles, à déterrer des fossiles, pour étayer leur théorie parfaitement logique que ce monde avait cinq milliards d'années... C'était une farce à l'échelle cosmique !

Dehors, à l'est, un arc de lumière grise annonçait l'aube proche. Il m'était presque possible de comprendre comment Jinx pouvait aimer un homme qui n'était pas réel.

— Tu m'as vu pour la première fois dans le bureau de Fuller, lui dis-je doucement. Et c'est alors que tu t'es aperçue que tu m'aimais davantage que le Douglas Hall de là-haut ?

— Je t'avais déjà vu de nombreuses fois en me préparant à ma mission. Et, en étudiant tes façons d'être, en t'entendant parler, en lisant tes pensées, j'ai compris que le Douglas Hall de là-haut, celui qui avait perdu son âme pour le simulateur, était maintenant dans ce même simulateur.

Je m'approchai d'elle et lui pris la main. Elle me l'abandonna passivement.

— Et maintenant, tu veux rester ici avec moi ? lui demandai-je, pensant en même temps à ce que cette question avait de ridicule.

— Aussi longtemps que je le pourrai. Jusqu'à la fin.

J'allais lui ordonner de retourner dans son monde, mais elle venait involontairement de me rappeler que je ne lui avais pas encore posé la question la plus importante.

— Le Manipulateur a-t-il décidé ce qu'il allait faire à propos du simulateur de Fuller ?

— Il est impuissant. La situation lui échappe complètement. Presque toutes les unités de réaction sont prêtes à se battre pour protéger la machine de Fuller, car ils croient qu'elle va transformer leur monde en un véritable paradis.

— Il va donc détruire ce monde ? lui demandai-je, épouvanté.

— Il n'y a plus d'autre solution. Je l'ai découvert la dernière fois que je suis retournée là-haut.

D'une voix sinistre, je lui posai la dernière question :

— Combien de temps nous reste-t-il ?

— Il n'a plus qu'une formalité à accomplir : consulter la commission des conseillers, qui doit se réunir ce matin. Ensuite, il coupera le circuit.

Le jour montait. Debout devant la fenêtre, je regardais la ville prendre vie. Dans le ciel, un défilé ininterrompu d'aéro-camions militaires convoyait des troupes fraîches allant prendre la relève autour des bâtiments de la REACO.

Comme tout cela paraissait de peu d'importance ! Combien inutiles les buts poursuivis par les hommes ! Combien vaine leur destinée !

C'était le jour de l'apocalypse, mais j'étais seul à le savoir.

La vie qui poursuit son cours habituel – la foule des piétons emportés par les bandes convoyeuses, la circulation aérienne. En forêt, les animaux sauvages se livrent paisiblement à leurs affaires, les plantes et les arbres poussent. Les vaguelettes du lac lèchent nonchalamment la rive.

Et, en l'espace d'un instant, toute l'illusion disparaît. Le flux incessant des courants sustentateurs cesse brutalement dans des myriades de transducteurs, s'arrêtant à mi-chemin entre cathode et anode, cessant leur course effrénée vers les points de contact de dizaines de milliers de tambours. Et la réalité n'est plus que le néant des circuits neutralisés. Un univers est perdu à jamais dans un moment fatal d'entropie simulelectronique totale.

Je me retournai vers Jinx. Elle n'avait toujours pas bougé. Elle était belle même dans son immobilité hypnotique. Elle avait voulu m'épargner l'effroyable conscience de l'imminence de la fin de mon univers. Et elle m'aimait. Suffisamment pour partager mon sort.

Je me penchai et pris ses joues entre mes mains, sentant la douceur de sa peau et la texture soyeuse, à peine moins douce, de ses cheveux noirs. Ici, elle était une projection de son être physique. Là-haut, elle devait être tout aussi belle. Tant de beauté ne devait pas être sacrifiée à une dévotion mal placée.

Je soulevai doucement son visage et l'embrassai sur le front, puis sur la bouche. Je craignis d'avoir décelé une légère réaction, signe d'un éventuel réveil de sa volonté.

C'était un trop gros risque. Je ne voulais pas qu'elle fût prise au piège de mon monde lorsque arriverait le moment final de la suppression de l'existence simulelectronique. Car la fin de sa projection dans ce monde frapperait alors par ricochet son être réel.

— Jinx !

— Oui ?

Elle entrouvrit les yeux pour la première fois depuis des heures.

— Tu vas te retirer maintenant, lui ordonnai-je. Et tu ne te

projetteras plus ici.

Je reculai d'un pas et attendis une minute, puis je répétais avec impatience :

— Retire-toi *immédiatement*.

Elle trembla et son image devint indistincte, comme dans l'atmosphère surchauffée vibrant au-dessus d'une route exposée au soleil d'été.

Puis l'image se stabilisa et je perçus de nouveau sa présence.

Et si je ne *pouvais pas* la faire retourner d'où elle venait ? Désespéré, je pris le laser. Peut-être une nouvelle irradiation de son centre de volonté ?

Mais j'hésitai.

— Jinx ! Retire-toi ! Je te l'ordonne !

Elle me jeta un regard à la fois suppliant et indigné.

— Non, Doug, murmura-t-elle faiblement. Ne m'oblige...

— Retire-toi ! criai-je.

Son image se troubla de nouveau, puis elle disparut.

Je remis le pistolet dans ma poche et m'assis avec découragement au bord du lit. Et maintenant ? Que pouvais-je faire d'autre qu'attendre ? Que peut-on faire contre un adversaire qui est un mégalomane omnipotent ?

Me laisserait-il en paix jusqu'à la fin ou bien trouverait-il encore le temps de jouer au chat et à la souris avec moi ? Ma fin coïnciderait-elle avec la déprogrammation générale ? Ou me réservait-il un sort analogue à celui d'Avery Collingsworth ?

Négligeant momentanément ces pensées, je me demandai s'il n'était pas possible, ici même, d'entreprendre une action qui lui ferait abandonner l'idée de détruire sa création simulelectronique.

Je repris les faits par leur enchaînement logique. L'utilité de la machine était irrévocablement menacée. Fuller avait construit un simulateur dans un simulateur, destiné au même usage que celui qui le contenait : sonder l'opinion publique en sollicitant des simulacres d'êtres humains en lieu et place de personnes réelles.

En atteignant son but, toutefois, la machine de Fuller entravait le fonctionnement du grand simulateur. Car, lorsque la REACO commencerait à fournir des prévisions, les Enquêteurs Certifiés disparaîtraient peu à peu de la scène.

La solution était évidente : il fallait trouver un moyen de préserver l'Association des Enquêteurs Certifiés, de façon que ces derniers puissent continuer à travailler au profit du grand simulateur.

Mais comment ?

En dehors des membres de l'AEC, personne ne prendrait la défense de la machine de Fuller, à cause des grandiloquentes promesses de Siskin. Et le Manipulateur ne pouvait évidemment reprogrammer

chacune de ses unités !

Il ne pouvait non plus détruire le simulateur de Fuller à l'aide d'une charge de thermite ou de la foudre. Car l'opinion publique exigerait sa reconstruction immédiate et tiendrait les Enquêteurs pour responsables du méfait.

De quelque côté que l'on envisage la question, l'AEC était condamnée, avec pour résultat que le monde entier, tout cet univers factice, serait effacé afin de laisser place à un nouvel essai.

Je retournai à la fenêtre et regardai l'immense disque orange du soleil dissiper lentement les brumes matinales. Ce soleil-là n'atteindrait jamais le couchant.

Je sentis soudain une présence, un mouvement à peine perceptible, le son d'un pas presque immatériel.

M'abstenant de toute réaction, je mis tout naturellement ma main dans ma poche. Puis je sortis le pistolet et fis une brusque volte-face.

C'était Jinx.

Elle regarda le pistolet.

— Cela ne résoudra rien, Doug.

Je baissai légèrement l'arme.

— Pourquoi ?

— Irradie-moi tant que tu veux. C'est inutile. Tu peux annihiler ma volonté, mais chaque fois que je retourne là-haut, je me retrouve libérée de cette paralysie mentale. Et chaque fois, je reviendrai.

Frustré, je rempochai le laser. Il fallait trouver autre chose. En appeler à sa raison ? Lui faire comprendre qu'il ne fallait pas qu'elle reste prisonnière ici ?

Elle vint vers moi.

— Doug, je t'aime. Tu m'aimes aussi. Je le sais à cause du couplage empathique. C'est une raison suffisante pour que je reste avec toi.

Elle posa sa main sur mon épaule, mais je me détournai.

— Si tu étais couplée avec moi en ce moment, tu saurais que je ne veux pas que tu restes.

— Je le comprends. Sans doute réagirais-je de la même façon. Néanmoins, je ne partirai pas. (Pleine de détermination, elle s'approcha de la fenêtre et regarda le spectacle de la ville.) Le Manipulateur n'est pas encore intervenu ?

— Non.

Soudain je voyais ce que je devais faire pour l'éloigner de ce monde – et l'empêcher d'y revenir – avant la déprogrammation universelle.

— Tu avais raison en ce qui concerne sa technique de couplage, dit-elle songeusement. Normalement, l'unité de réaction n'est pas consciente de ce qui se passe. Mais il est possible d'en faire une

expérience très douloureuse pour le sujet, en déphasant légèrement le modulateur.

J'étais certain qu'elle ne bluffait pas en disant qu'elle reviendrait chaque fois que je paralyserais sa volonté. La seule solution était donc de lui ordonner de partir *juste avant* le moment final. Ainsi, elle n'aurait plus le temps de revenir.

Profitant d'un moment d'inattention, je pourrais l'étourdir légèrement, puis irradier son centre de volonté... dès maintenant. Cela la transformerait en automate soumis à mes ordres, mais c'était nécessaire. Ensuite, j'attendrais, espérant qu'un signe avant-coureur m'avertirait, de l'imminence de la déprogrammation. Peut-être le soleil, ou quelque autre facteur fondamental, disparaîtrait-il en premier. À ce moment, je lui dirais de se retirer, avec l'espoir qu'elle n'aurait pas le temps de se projeter de nouveau.

Mais, lorsque je m'approchai d'elle, le laser à la main, elle dut voir mon reflet dans la fenêtre.

— Tu peux le ranger, me dit-elle calmement. Il est vide.

J'examinai l'arme. L'indicateur de charge était à zéro.

— Lorsque tu m'as renvoyée, j'aurais pu revenir immédiatement, expliqua-t-elle. Mais j'ai pris le temps de programmer ce pistolet pour qu'il soit déchargé.

Elle s'assit sur le sofa et replia ses jambes sous elle.

Complètement découragé, je posai mon front contre la vitre. La foule matinale commençait à remplir les bandes convoyeuses. La plupart des gens se dirigeaient vers la REACO, pour assister à la démonstration publique promise par Siskin.

Je me retournai vivement.

— Mais Jinx, je ne suis *rien* !

Elle me sourit.

— Moi non plus, en ce moment, je ne suis rien.

— Mais tu es *réelle* ! Tu as une longue vie physique devant toi !

Elle me fit signe de venir m'asseoir à côté d'elle.

— Comment savons-nous que même la plus réelle des réalités n'apparaîtra pas subjective, en dernière analyse ? Nul ne peut prouver qu'il existe, n'est-ce pas ?

— Au diable la philosophie ! Je parle de choses directes, palpables. Tu as un corps, un esprit ! Moi pas !

Sans cesser de sourire, elle m'enfonça un de ses ongles dans le dos de la main.

— Tiens ! Cela devrait te convaincre que toi aussi tu as un corps !

Je la pris par le bras et la forçai à me regarder.

— Je t'en supplie, Jinx ! Réveille-toi ! C'est trop grave !

Mon ton était devenu suppliant, car je me rendais compte que je ne parviendrais pas à la convaincre.

— Non. Doug. Rien ne prouve que, même dans mon monde, les choses matérielles aient une substance réelle. Quant à l'esprit, qui a jamais prétendu qu'il dût avoir un support physique à sa mesure ? S'il en était ainsi, un nain ou un amputé en détiendrait moins qu'un géant hyperthyroïdien. Et ce que je dis est valable pour tous les mondes.

Je ne pouvais que la regarder avec stupeur.

— C'est l'intellect qui compte, poursuivit-elle avec conviction. S'il existe une vie spirituelle, elle n'est pas davantage refusée aux unités de ce monde qu'à celles du simulateur de Fuller ou aux gens « réels » de mon monde. (Elle posa sa joue sur mon épaule.) Ce monde est condamné, Doug. Mais cela m'est relativement égal. Comprends-moi. Là-haut, je t'avais perdu, mais ici je te retrouve. Si les rôles étaient renversés, tu penserais comme moi et je te comprendrais.

Je l'embrassai comme si ce moment eût été le dernier avant la déprogrammation universelle.

Heureuse et apaisée, elle me dit :

— Si jamais il laissait encore ce monde durer quelques jours, je remonterais là-haut – simplement pour programmer un survoltage du modulateur – puis je reviendrais et, quelques secondes plus tard, le couplage entre ma projection ici-bas et mon corps physique serait définitivement rompu. Alors, je ferais intégralement partie de ce monde simulelectronique.

J'étais incapable de dire un mot. J'avais fait tout mon possible pour la convaincre, mais c'était elle qui m'avait convaincu.

Le soleil émergea des dernières brumes et ses chauds rayons se déversèrent sur nous.

— Tu ne le sens toujours pas... intervenir en toi ? me demanda-t-elle.

— Non. Pourquoi ?

— J'ai peur, Doug. Je crains qu'il ne veuille s'offrir une dernière distraction avant de déconnecter le simulateur.

Je pris son corps tremblant dans mes bras.

— Tu me préviendras quand il effectuera le couplage ? demanda-t-elle.

— Oui... Pourquoi tiens-tu à le savoir ?

— Parce qu'il se pourrait qu'il ne fût pas insensible à ma présence ici – surtout s'il apprend que je compte y rester.

Je repensai à cet autre Douglas Hall, dans cette existence supérieure. En un sens, nous représentions deux facettes d'un même être. L'expression « à son image » me vint à l'esprit, mais je rejetai ses fausses implications théologiques. Il était un individu. J'étais un individu. Il avait d'immenses avantages sur moi, évidemment. Mais en dernière analyse, nous n'étions séparés que par une barrière simulelectronique – une barrière qui avait faussé sa perspective,

déformé son esprit, lui avait donné des illusions de grandeur.

Il avait tué et torturé sans pitié, manipulé des entités avec une brutale indifférence. Mais moralement, était-il *coupable* ? Il avait pris des vies, certes – ne serait-ce que celles de Fuller et Collingsworth. Mais ils n’avaient jamais réellement existé. Leur seule réalité, leur seule conscience d’exister, ils les devaient à la conscience subjective qu’il leur avait donnée par les circuits de son simulateur.

Puis je me rebellai. Je ne voulais pas trouver d’excuses à ce Hall. Il avait bien tué, avec cruauté. Il avait traité sans aucun ménagement les entités qui avaient percé l’illusion de la réalité. Et ceux qu’il avait massacrés étaient bien des êtres vivants, car la conscience de soi est la seule mesure véritable de l’existence.

Je me levai pour aller encore une fois à la fenêtre, regarder les bandes convoyeuses noires de piétons. En me penchant un peu, je pouvais même voir un coin des bâtiments de la REACO. L’atmosphère était tendue. Des centaines et des milliers d’hommes et de femmes encombraient toutes les voies, impatients d’assister à la démonstration promise par Siskin.

— Toujours rien ? me demanda Jinx.

Je secouai la tête sans me détourner de la foule qui devenait plus dense à chaque minute. C’étaient ces gens eux-mêmes, pensais-je, ces unités de réaction, qui, s’opposant aux desseins du Manipulateur, avaient rendu inévitable leur propre destruction.

La pression de l’opinion publique était un bouclier impénétrable protégeant le simulateur de Fuller, dont seule la destruction aurait pu, pourtant, sauver ce monde.

Soudain, je me redressai, comme frappé par une décharge électrique, et je me tournai vers Jinx.

Elle me prit anxieusement par le bras.

— Doug ! C’est lui ?

— Non, Jinx. Mais je crois que j’ai un plan !

— Pour quoi faire ?

— Pour sauver ce monde !

Elle eut un sourire désenchanté.

— Nous ne pouvons rien faire.

— Je me le demande. Ce n’est qu’une faible chance, mais on ne sait jamais. Ce monde – le simulateur du Manipulateur – ne peut pas être sauvé car ses habitants veulent à tout prix avoir un simulateur à leur échelle. Exact ?

— Oui, mais il ne peut changer leurs convictions et leurs attitudes que par une reprogrammation totale, ce qui est exclu.

— *Il* ne le peut pas, mais *je* le peux peut-être ! Tous ces gens ne sont pour Siskin que parce qu’ils croient que son simulateur va transformer le monde.

» Mais s'ils apprenaient les véritables intentions de Siskin, s'ils se doutaient qu'il veut devenir leur maître absolu, avec la complicité du parti, s'ils savaient qu'il n'a *nullement* l'intention d'utiliser le Simulacron 3 pour ouvrir la voie du progrès social, que feraient-ils ? (Je n'aurais su dire si mes arguments la troublaient ou si elle s'apprêtait à leur répondre par d'autres arguments.) C'est clair comme le jour, continuai-je. Ils détruiraient eux-mêmes le simulateur ! Leur désillusion serait telle qu'ils se retourneraient contre Siskin ! Peut-être même leur rage se dirigerait-elle aussi contre le parti ! (Elle ne manifestait toujours aucun enthousiasme.) Et ils créeraient un climat d'opinion qui rendrait impossible la construction d'un autre simulateur. Il suffirait alors au Manipulateur de réorienter quelques unités isolées, comme Siskin, Heath et Whitney, pour les détourner définitivement de la simulelectronique.

— Mais Doug, cela ne te libérerait pas de la menace qui pèse sur toi. Le Manipulateur aurait alors tout le temps pour te faire subir...

— Peu importe ce qui m'arrivera ! Il y a dans ce monde des millions de gens qui ne se doutent même pas de ce qui les attend !

Je comprenais son point de vue, toutefois. Mes liens avec les autres unités de réaction étaient plus profonds que les siens : j'étais l'une d'entre elles.

— Et comment veux-tu t'y prendre pour les éclairer sur les intentions de Siskin ? demanda-t-elle avec sérieux. Il ne doit pas rester beaucoup de temps.

— Je vais simplement sortir dans la rue et leur parler. Le Manipulateur verra sans doute ce qui se passe et se rendra compte qu'il lui sera peut-être inutile de détruire sa création.

Elle croisa les bras avec une moue dubitative et s'appuya contre le mur.

— Tu n'auras sans doute pas la possibilité de leur dire un mot. Toute la police de Siskin est à ta recherche. Ils t'irradieront dès qu'ils t'apercevront !

Je lui pris fermement la main et l'entraînai vers la porte. Elle chercha désespérément à me retenir.

— Mais, chéri, même si tu parviens à éviter la police, même si tu parviens à les convaincre, ils te prendront pour un allié de Siskin et déchargeront leur colère sur toi ! Ils te mettront en pièces !

Je n'écoutai pas ses protestations.

— Viens. J'aurai besoin de toi.

Les bandes convoyeuses en direction de la REACO étaient toujours remplies par la foule. Je parvins à me faire une place sur la bande lente, entraînant Jinx à ma suite. Nous pûmes nous infiltrer sur la bande moyenne, mais il était impossible d'accéder à la bande express.

Des vagues de voix triomphales nous parvenaient, ponctuées d'applaudissement. Au loin, je vis le puissant aérocar privé de Siskin s'élever de l'îlot de décollage de la REACO et s'éloigner en direction de la Tour Centrale.

Je m'aperçus d'une absence dans la foule qui m'entourait : il n'y avait pas un seul enquêteur d'opinion. L'AEC n'exerçait plus sa fonction, privant ainsi le simulateur du monde supérieur de son système de sondage d'opinion.

À mes côtés, Jinx, le visage sévère, regardait droit devant elle, indifférente à la foule qui nous entourait.

Moi aussi, j'étais préoccupé par des pensées dépassant le cadre restreint de mon existence. J'essayais d'imaginer ce que le Manipulateur faisait. Puisque les temps de nos mondes parallèles coïncidaient, il devait certainement être réveillé.

Peut-être se réunissait-il en ce moment même avec ses conseillers ? C'était probable, puisqu'il ne s'était pas encore couplé avec moi. Mais j'étais certain que, dès qu'il le pourrait, il se hâterait de rétablir le lien simulelectronique qui nous reliait. Et alors, ma fin serait proche.

Sous le poids de cette foule inhabituelle, les convoyeuses avançaient à une allure de tortue. À ma droite, de nombreux passagers quittaient la bande express pour la chaussée embouteillée de voitures et continuaient à pied.

Jinx serra plus fort ma main.

— Toujours aucun signe ?

— Pas encore. Je suppose qu'il est encore avec les conseillers.

Au moment même où je niais sa présence, je la sentis, mais beaucoup plus légèrement que les fois précédentes. Aujourd'hui, le couplage n'engendrait pas la douleur cuisante et moqueuse qui l'accompagnait habituellement. Pour une raison ou une autre, il se contentait d'être un observateur passif. Sans doute remettait-il la torture à plus tard.

Je me tournai de façon à avoir Jinx dans mon champ de vision et je sentis l'effet que cette impression visuelle avait sur lui. Puis je me rendis compte qu'il absorbait mes pensées pour s'informer des événements récents.

Sa réaction amusée, faite de surprise sadique, lorsqu'il apprit que Jinx s'était irrémédiablement vouée à son chevalet de torture simulelectronique, ne m'échappa pas.

Je me demandais avec surprise pourquoi il ne me tourmentait pas encore, pourquoi il n'avait pas déphasé le modulateur. Puis je compris : une des formes les plus raffinées de la torture consiste à laisser la victime savoir que le tourment est imminent, tout en le retardant.

En réponse à ma pensée, l'équivalent psychique de son rire démoniaque me parvint avec une force telle que je crus l'entendre réellement. Je sus que mon temps s'écoulait. Il fallait faire vite. Son plaisir augmenta encore quand il sentit mon angoisse.

Nous réussîmes à nous frayer un chemin jusqu'à la chaussée et continuâmes à pied.

Hall ? pensai-je.

Il n'y eut pas de réponse. Mais je savais que le couplage était à sens unique.

Hall ! Je pense pouvoir vous éviter la perte de ce complexe simulelectronique.

Même pas l'ombre d'une réaction amusée. M'écoutait-il ? De toute façon, il avait dû lire mes intentions dans mon esprit.

Je vais convaincre cette foule d'attaquer la machine de Fuller, même si cela doit me coûter la vie.

Quel plaisir tirait-il de mon humiliation, de ma peur, de la présomption dont je faisais preuve en m'adressant directement à lui ?

Je vais faire en sorte que les hommes ne tolèrent plus le simulateur de Siskin. Sans doute le détruiront-ils, ce qui est exactement ce que vous désirez. Mais cela n'est pas nécessaire. Croyez-moi : nous pouvons avoir (à la fois) la machine de Siskin et vos enquêteurs. Il suffit pour cela de s'assurer que le simulateur de Fuller ne sera utilisé que pour des recherches sociologiques.

Rien n'indiquait même qu'il m'écoutait.

Je pense pouvoir retourner l'opinion contre Siskin. Il ne pourra pas les empêcher de s'attaquer au Simulacron 3, mais vous le pourrez. Un violent orage au bon moment suffira à les disperser.

Entre-temps, vous pourriez reprogrammer quelques unités et couler Siskin financièrement, puis implanter l'idée d'une acquisition de la machine par les pouvoirs publics, qui veilleraient à ce qu'elle ne soit utilisée qu'à des fins de recherche. Ainsi, l'utilité des enquêteurs ne serait diminuée en rien.

Jouait-il avec moi ? Son silence obstiné était-il destiné à augmenter mon angoisse ? Ou bien se réjouissait-il d'avance d'assister à ma rencontre avec la police ou de voir ce que la foule ferait de moi lorsque j'aurais détruit ses illusions ?

Je surveillai l'étendue du ciel, mais aucun nuage n'indiquait qu'il

avait programmé l'orage que je lui avais suggéré.

Nous approchions de la REACO. La foule était si dense que Jinx et moi avions le plus grand mal à avancer.

Nous apercevions déjà la gigantesque bannière que Siskin avait fait déployer sur le fronton de la REACO :

— UN EVENEMENT HISTORIQUE —
DEMONSTRATION PUBLIQUE AUJOURD'HUI :
GRACE AU SIMULACRON 3,
LA REACO VA RESOUDRE
SON PREMIER PROBLEME HUMANISTE

Ce ne serait certainement qu'un simulacre. Heath n'avait pas eu le temps de reprogrammer le simulateur en vue d'une nouvelle fonction. Siskin leur offrirait sans doute de vagues discours idéologiques – destinés vraisemblablement à préparer une nouvelle législation contre les sondages d'opinion – puis il les laisserait piétiner quelques heures.

Nous avançons lentement, entraînés par la foule. Grâce à la « démonstration » de Siskin, des milliers de personnes entendraient ce que j'avais à dire.

Jinx se tourna anxieusement vers moi.

— Il a sûrement dû établir le contact emphatique, maintenant !

Je ne répondis pas, car mes pensées étaient dirigées vers le Manipulateur pour lui adresser un ultime plaidoyer :

Hall, si vous tenez compte de ce que je vous dis, encore quelques points : Dorothy Ford mérite mieux que son sort actuel. Son côté sordide sera facilement effaçable. Whitney sera plus apte que Heath à superviser la recherche sociologique. Et surtout, trouvez un moyen de sortir Jinx d'ici. Je n'y arrive pas.

Nous arrivions à la dernière intersection. Je me sentais comme un homme qui vient de prier. L'incertitude qui suivait ma demande éhontée avait du moins une analogie avec celle qui suit la prière : on ne s'attend pas à ce que Dieu vous réponde oralement.

Ce fut alors que vinrent me frapper de plein fouet le vertige sans cesse croissant, le rugissement assourdissant qui n'était pas un son, la nausée, la flamme irréaliste montant à l'attaque de tous mes sens.

Il avait déphasé le modulateur. Et, porté par ces tourments qui m'étaient emphatiquement communiqués, son rire effréné me parvint.

Il m'avait donc entendu, mais mon abjecte soumission n'avait servi qu'à augmenter son plaisir.

L'idée me vint qu'il n'avait peut-être *jamais désiré* sauver ce monde, qu'il se réjouissait à l'avance du spectacle de ces milliers d'unités voyant s'écrouler leur univers.

La foule qui nous enserrait obliqua vers la gauche puis, comme le

courant d'un fleuve contournant un pilier, bifurqua pour contourner un îlot de transfert.

Je réussis à maintenir Jinx immobile contre le flot humain, puis la soulevai sur la plate-forme qui nous arrivait à la taille. M'aidant du rebord tordu d'une bande convoyeuse rompue, j'allai ensuite la rejoindre, manquant plusieurs fois d'être entraîné avant de pouvoir gagner avec elle les superstructures de contrôle. Debout dans la niche en forme de V, j'évaluai notre position. Nous n'étions vulnérables que par l'avant. Les trois autres faces étaient protégées par un haut parapet d'acier. Nous dominions de haut la foule s'écoulant en direction de la REACO.

Je pris Jinx par les épaules et la retournai vers moi.

— Je n'aime pas ce que je vais faire, mais c'est le seul moyen.

Je sortis le pistolet et plaçai Jinx devant moi comme un bouclier, en la tenant par la taille. Puis, brandissant l'arme, je criai pour attirer l'attention.

Une femme hurla :

— Attention, il est armé !

Trois hommes reprirent son cri :

— Attention ! C'est Hall ! C'est Doug Hall !

En un instant, les environs de l'îlot se vidèrent. J'abaissai le laser vide et le pointai sur Jinx. Un policier parvint à s'approcher de la plate-forme et dégaina son arme.

— N'essayez pas de l'utiliser ! lui criai-je. Si vous m'irradiez, j'aurai encore suffisamment de réflexes pour la tuer !

Il abaissa son arme et échangea un regard d'incertitude avec l'autre officier de police qui était venu le rejoindre.

— Vous avez tort de protéger le simulateur de Siskin ! criai-je. Ils ne vont pas l'utiliser pour améliorer la vie humaine !

Des cris et des insultes fusèrent. Un homme scanda :

— Descendez-le de là !

Quatre policiers arrivèrent en renfort et se placèrent devant la plate-forme, d'où ils pouvaient me surveiller.

— Cela ne marchera pas, Doug, me dit Jinx d'une voix apeurée. Ils ne t'écouteront pas.

Lorsque les railleries se furent tues, je continuai :

— On vous mène en bateau ! Vous suivez Siskin comme des moutons ! Il se sert de vous pour protéger son simulateur contre les enquêteurs !

Mes paroles se perdirent dans un chœur de « Menteur ! Menteur ! ».

Un des officiers tenta de prendre la plate-forme d'assaut, mais je serrai Jinx plus fort contre moi et appuyai plus fermement le pistolet contre ses côtes. Il battit en retraite, regardant son arme avec

frustration. Je crus voir qu'il l'avait réglée à sa cohésion maximum, mortelle.

J'allais reprendre mon discours, mais, pris de tremblements incontrôlables, je dus lutter contre le vacarme tumultueux et le feu cuisant qui faisaient rage dans ma tête. Le Manipulateur avait augmenté le déphasage.

— Doug, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— C'est le Manipulateur ?

— Non. (Il était inutile qu'elle le sût.)

Je sentis son corps se relâcher contre moi. On aurait pu croire que cela la désappointait.

La foule retrouva son calme et j'en profitai pour hurler :

— Est-ce que je risquerais ma vie pour vous le dire si ce n'était pas vrai ? Siskin n'a besoin de votre appui que pour décourager les attaques de l'AEC ! Son simulateur ne servira jamais qu'à lui-même !

Le modulateur manié par le Hall de là-haut se déphasa encore davantage, rendant toujours plus intolérable le grondement rageur qui emplissait mon corps, accompagné par l'écho de son rire brutal.

Je levai les yeux. Toujours aucun nuage en vue. Ou bien il tenait à détruire sa création simulelectronique, ou bien il me croyait incapable de réorienter moi-même ceux qui la peuplaient.

— Siskin veut gouverner le pays ! hurlai-je avec désespoir. Il conspire avec le parti, *contre vous* !

Je dus de nouveau attendre que les clameurs se taisent avant de pouvoir continuer :

— Grâce à la stratégie politique élaborée pour lui par le simulateur, il parviendra à se faire élire à n'importe quel poste !

Quelques-uns m'écoutaient maintenant, mais la grande majorité essayait toujours de me faire taire par des cris.

Il y avait maintenant une vingtaine de policiers autour de la plateforme. Quelques-uns essayaient d'escalader la superstructure par l'arrière. L'un d'eux criait quelque chose dans son transmetteur. Ils ne tarderaient pas à envoyer un aérocar, et alors Jinx ne servirait plus à me protéger.

De l'autre côté du carrefour, je vis plusieurs silhouettes apparaître sur le toit de la REACO. Je reconnus deux d'entre elles : Dorothy Ford et Marcus Heath, le nouveau directeur technique.

Je me retournai vers la marée humaine qui déferlait à mes pieds.

— Je connais les plans de Siskin parce que je faisais partie du complot ! Si vous ne me croyez pas, c'est que vous êtes bien les gogos pour lesquels Siskin vous prend !

Sur le toit, Heath leva un haut-parleur à sa bouche. Sa voix affolée

parvint, démesurément grossie :

— Ne l'écoutez pas ! Il ment ! Il essaie de se venger car il a été mis à la porte par Mr Siskin et le parti, et...

Il se tut brusquement, se rendant compte de ce qu'il venait de dire. Il aurait aisément pu rattraper son lapsus en continuant : « et le parti n'a aucun lien avec Mr Siskin » mais il ne le fit pas. Il prit peur et s'enfuit, prouvant ainsi la véracité de mes arguments.

Cela déjà aurait été suffisant, mais Dorothy Ford vint à mon secours. Prenant le haut-parleur, elle déclara avec calme :

— Douglas Hall vous a dit la vérité. Je suis la secrétaire personnelle de Mr Siskin et je peux en apporter la preuve !

Mon soulagement était inexprimable ; déjà la foule se précipitait vers les bâtiments de la REACO. Presque au même moment, je hurlai de douleur car le Manipulateur, visiblement dépité de mon succès, utilisait toutes les ressources du couplage déphasé.

— Ça y est ! s'exclama Jinx.

Éperdu de douleur, je ne pus que lui faire un signe d'assentiment.

Puis le rayon acéré d'un fusil à laser, venant de la verticale, transperça mon épaule. En tombant, je vis un policier qui se tenait au mât terminant la superstructure.

Je fis un geste pour éloigner Jinx de moi, mais ma main ne rencontra aucune résistance. Elle avait disparu, se décidant enfin à retourner dans son monde.

Sa disparition stupéfia les policiers, mais ils se reprirent rapidement. Un rayon laser vint me lacérer la poitrine, un autre perça mon abdomen, tandis qu'un quatrième me découpait la mâchoire.

Couvert du sang jaillissant de mes blessures, je tournai sur moi-même et tombai dans l'abîme.

Lorsque je repris conscience, je sentis sous moi le doux contact d'une couche de cuir et la pression d'un objet lourd et dur autour de ma tête.

J'étais à la fois hébété et déconcerté. Je ne ressentais aucune douleur. Le sang brûlant ne coulait pas de mes blessures. Un moment auparavant, j'étais en proie à l'assaut rageur de forces de couplage déphasées ; maintenant, il n'y avait plus que la paix et le silence.

Puis je me rendis compte que je ne ressentais aucune douleur parce que *mon corps ne portait aucune blessure !*

De plus en plus stupéfait, j'ouvris les yeux sur un décor qui ne m'était pas familier.

J'étais certain de ne jamais avoir vu cette pièce, mais je reconnaissais la nature simulelectronique des appareils qui emplissaient presque tout l'espace disponible.

Tournant prudemment la tête, je vis que j'étais étendu sur une

couchette assez semblable à celles utilisées pour les couplages dans le simulateur de Fuller. J'ôtai le casque à empathie qui m'enserrait les tempes et l'examinai sans comprendre.

Une autre couchette se trouvait à proximité. Sa surface portait encore l'empreinte de la personne qui l'avait occupée. Sur le sol se trouvaient les restes brisés d'un autre casque qu'on y avait sans doute jeté avec violence.

— Doug !

Je sursautai en entendant le son imprévu de la voix de Jinx.

— Reste allongé ! Ne bouge pas ! murmura-t-elle sur un ton pressant. Et surtout, remets ton casque !

Puis je la vis, sur ma gauche, occupée à effectuer de multiples réglages sur un grand tableau de commande.

Impressionné par son ton autoritaire, je fis ce qu'elle me demandait et retombai dans mon hébétude.

J'entendis des pas entrer dans la pièce, puis une voix masculine s'éleva, calme et sérieuse :

— Vous déprogrammez ?

— Non, dit Jinx. Cela paraît inutile. Hall a trouvé le moyen de préserver l'appareil. Nous n'aurons à suspendre les opérations que le temps de programmer quelques modifications fondamentales.

— Excellent ! s'exclama l'homme. Le conseil va être heureux d'apprendre cette nouvelle. (Il vint vers moi.) Et Hall ?

— Il se repose. La dernière séance a été dure.

— Dites-lui qu'il ferait bien de prendre des vacances avant de réactiver le simulateur. Il en a besoin !

Puis les pas s'éloignèrent.

Je me pris à penser au jour où Phil Ashton était entré dans mon bureau, sous la forme de Chuck Whitney. Comme Ashton, j'avais donc réussi à passer la barrière simulelectronique séparant les deux mondes ! Mais comment ?

J'entendis la porte se refermer et ouvris les yeux. Jinx était debout près de moi.

Son visage s'éclaira d'un sourire intense et elle s'agenouilla pour m'ôter le casque.

— Doug ! Tu es *ici* maintenant ! Dans notre monde !

Je la regardai, incapable de sortir de mon état d'hébétude.

— Tu ne comprends donc pas ? Lorsque je te demandais sans cesse s'il avait établi le contact, c'était afin de pouvoir revenir ici au moment propice !

— Quand tu as disparu, balbutiai-je, tu es revenue ici, sachant que tu le trouverais couplé avec moi. Et tu *as brusquement survolté* le circuit qu'il utilisait !

— Il le fallait, mon chéri. Il allait détruire un monde qu'il aurait pu

sauver.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce que tu voulais faire ?

— C'était impossible. Il l'aurait su immédiatement.

Encore tout étourdi, je me levai, puis tâtai avec incrédulité ma poitrine, mon ventre, ma mâchoire. Il me paraissait impossible que les blessures eussent disparu. Je mis un moment à comprendre. Quand j'avais changé de place avec l'autre Hall, il était entré en possession de mon corps mortellement blessé, juste le temps de pousser un râle d'agonie !

Je fis quelques pas incertains et m'arrêtai devant un modulateur au revêtement métallique brillant, qui me renvoya mon image. Jusqu'au moindre détail, mon apparence était ce qu'elle avait toujours été. Jinx n'avait pas exagéré en affirmant que la ressemblance physique était parfaite.

La fenêtre me révéla une scène familière : bandes convoyeuses, aérocars glissant sur leurs coussins d'air, îlots d'atterrissage, hommes et femmes vêtus comme dans mon monde. Pourquoi d'ailleurs y aurait-il eu une différence ? Mon univers factice devait être le fidèle reflet de celui-ci pour pouvoir atteindre son but.

En y regardant de plus près, je vis qu'il y avait quand même une différence : de nombreuses personnes fumaient nonchalamment une cigarette. Il n'y avait donc pas de prohibition du tabac ici. Apparemment, une des fonctions simulelectroniques de mon monde était de tester les chances d'une législation de cet ordre.

Je me tournai brusquement vers Jinx.

— Tu crois que nous nous en tirerons ?

Elle me regarda en riant.

— Pourquoi pas ? Après tout, tu es le vrai Douglas Hall. Il était sur le point de prendre deux mois de vacances. Comme le simulateur est momentanément hors circuit, je pourrais également prendre un congé. Nous partirons ensemble. (Elle continua avec passion :) Je te mettrai au courant de *tout* ! Particularités de notre monde, portraits de tes collaborateurs, tes habitudes personnelles, les faits de ta vie passée, notre histoire, nos coutumes, notre vie politique... *tout* ! Quelques semaines te suffiront pour jouer ton rôle à la perfection !

Oui, cela *allait* réussir ! J'étais certain que nous nous en tirerions.

— Et que deviendra... l'autre monde ?

Elle sourit.

— Nous le remettrons en route en un rien de temps. Tu connais les réformes et modifications qu'il faut apporter. Juste avant de le désactiver, j'ai fait mettre en marche par Heath le champ protecteur de la REACO. Lorsque tu réactiveras le simulateur, nous pourrons partir de là.

— Oui, m'exclamai-je avec un enthousiasme soudain, il y aura un

violent orage pour disperser la foule, et ensuite j'aurai une longue liste de réorientations et d'événements à programmer.

Elle me conduisit vers le bureau.

— Nous pouvons commencer immédiatement. Nous allons préparer des instructions écrites que nous laisserons au personnel, qui pourra se charger du travail de préparation pendant notre absence.

Je pris place dans le fauteuil de Hall, commençant seulement à admettre le fait que je m'étais élevé du niveau de l'illusion à celui de la réalité.

La transition avait été brutale, mais j'étais certain de pouvoir me faire rapidement à cette notion. Et, un jour, tout serait comme si je n'avais jamais connu d'autre existence que celle-ci.

Jinx m'embrassa tendrement sur la joue.

— Je suis sûre que tu te plairas ici, Doug, bien que ce monde n'ait pas l'ambiance particulière du tien. Hall avait fait preuve d'un certain romantisme en programmant le simulateur. Il avait donné libre cours à son imagination en choisissant des décors tels que la Méditerranée, la Riviera, le Pacifique sud, l'Himalaya... (Elle haussa légèrement les épaules, comme pour excuser le manque d'exotisme de son monde de réalité absolue.) Tu découvriras aussi que notre lune est quatre fois plus petite que la vôtre. Mais je suis certaine que tu t'habitueras à ces petites différences.

Je la pris par la taille et l'attirai contre moi. Oui, je m'y habituerais sûrement.

FIN

1 « Tu as de la fumée dans les yeux » (*N.D.T.*)